

A travers le Brésil : au pays
de l'or et des diamants. vol. 2
/ par le Dr Latteux,...

Latteux, Paul (1840-1916). Auteur du texte. Photographe. A travers le Brésil : au pays de l'or et des diamants. vol. 2 / par le Dr Latteux,... 1910.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

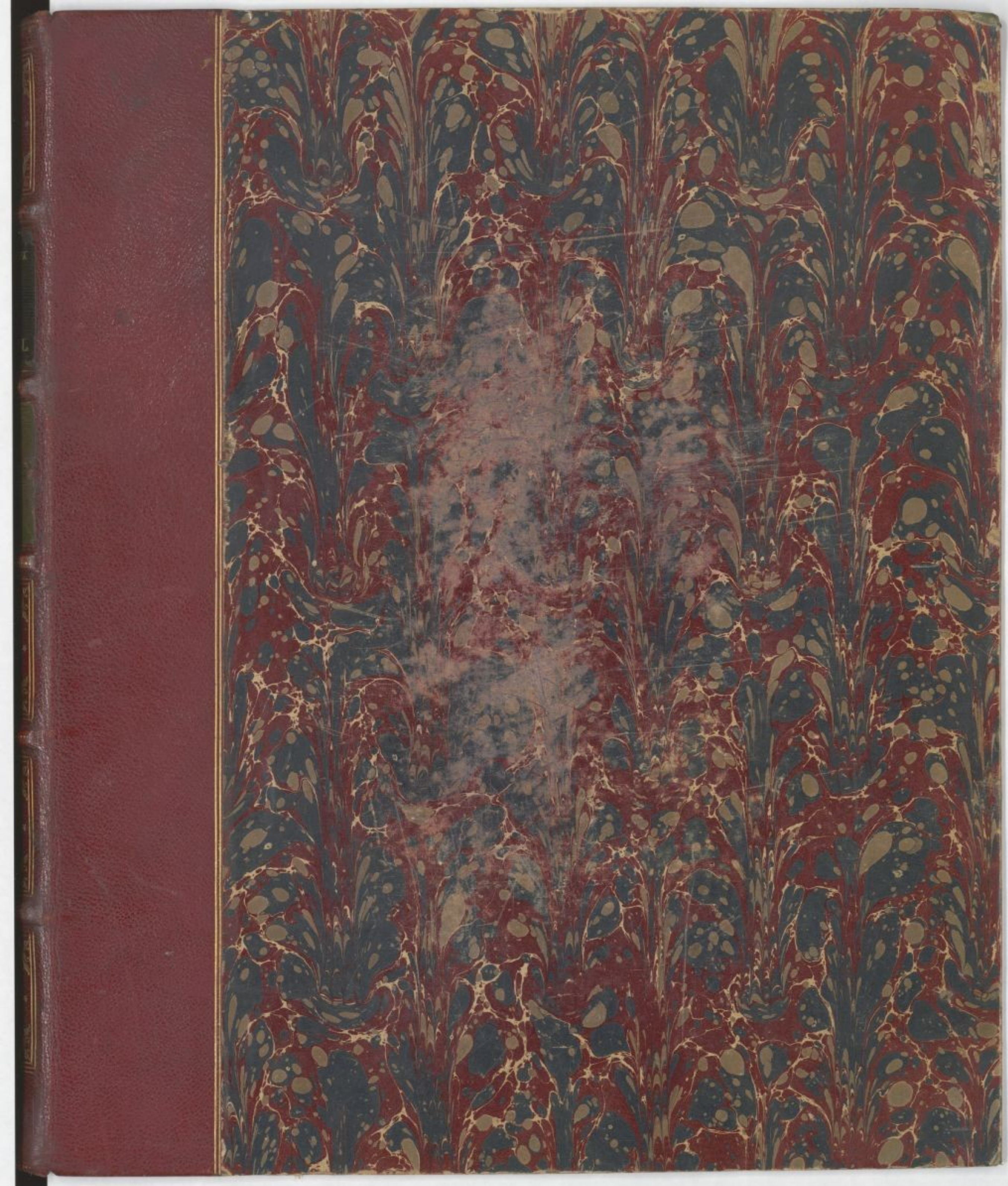
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

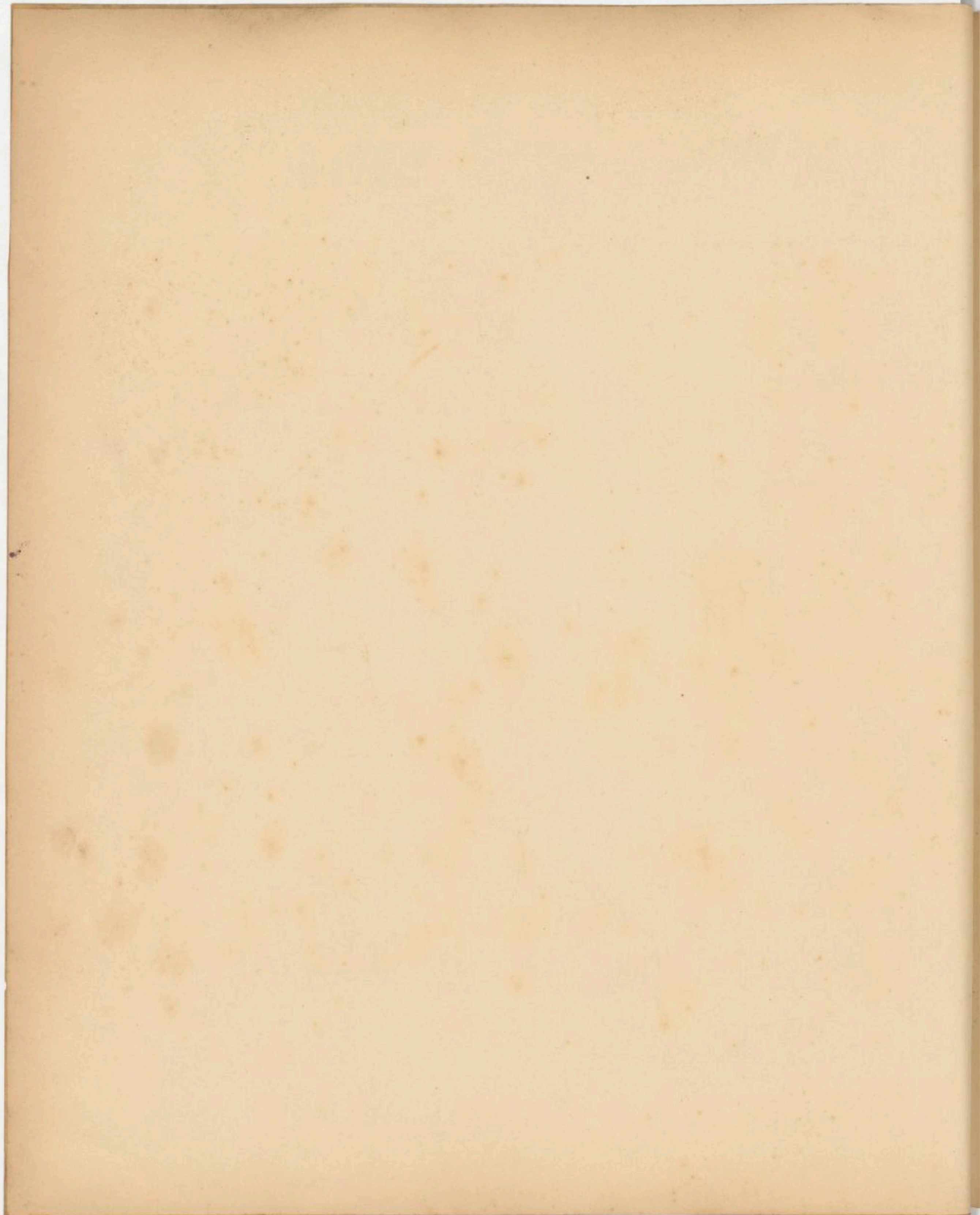
6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.



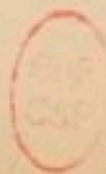


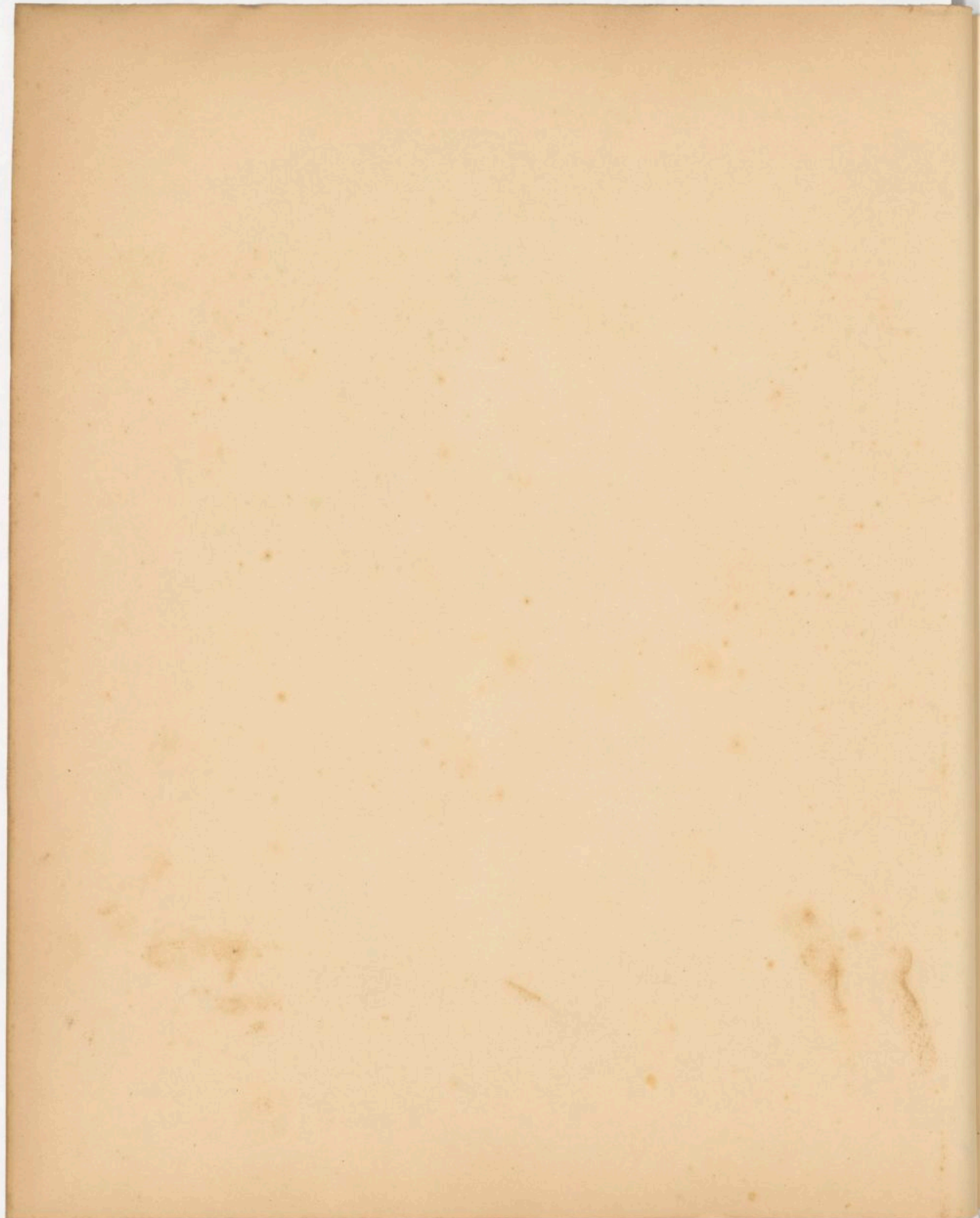


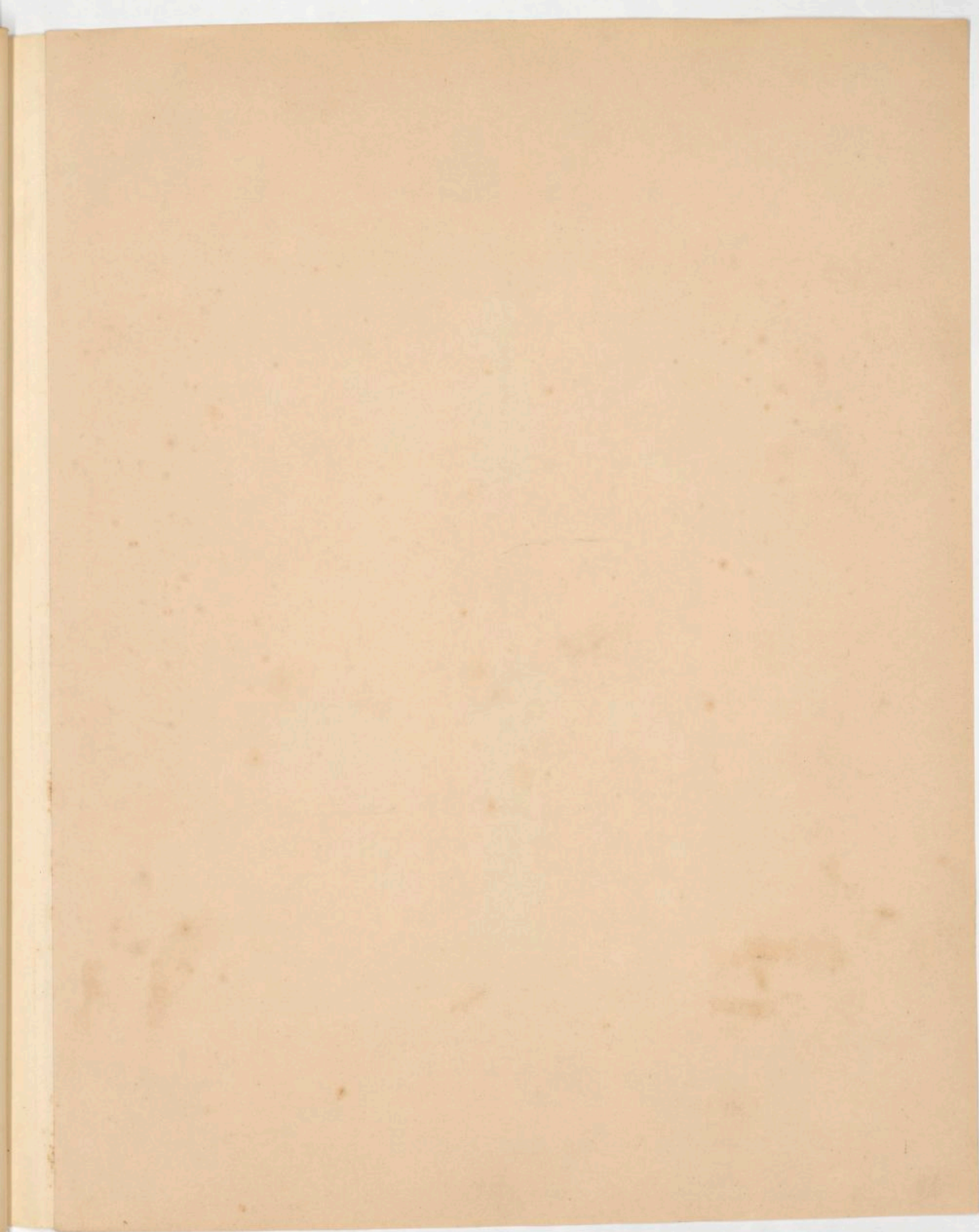


Ge DD 7577 (2 RES)

ACQ-PAT-CPL-2018-022







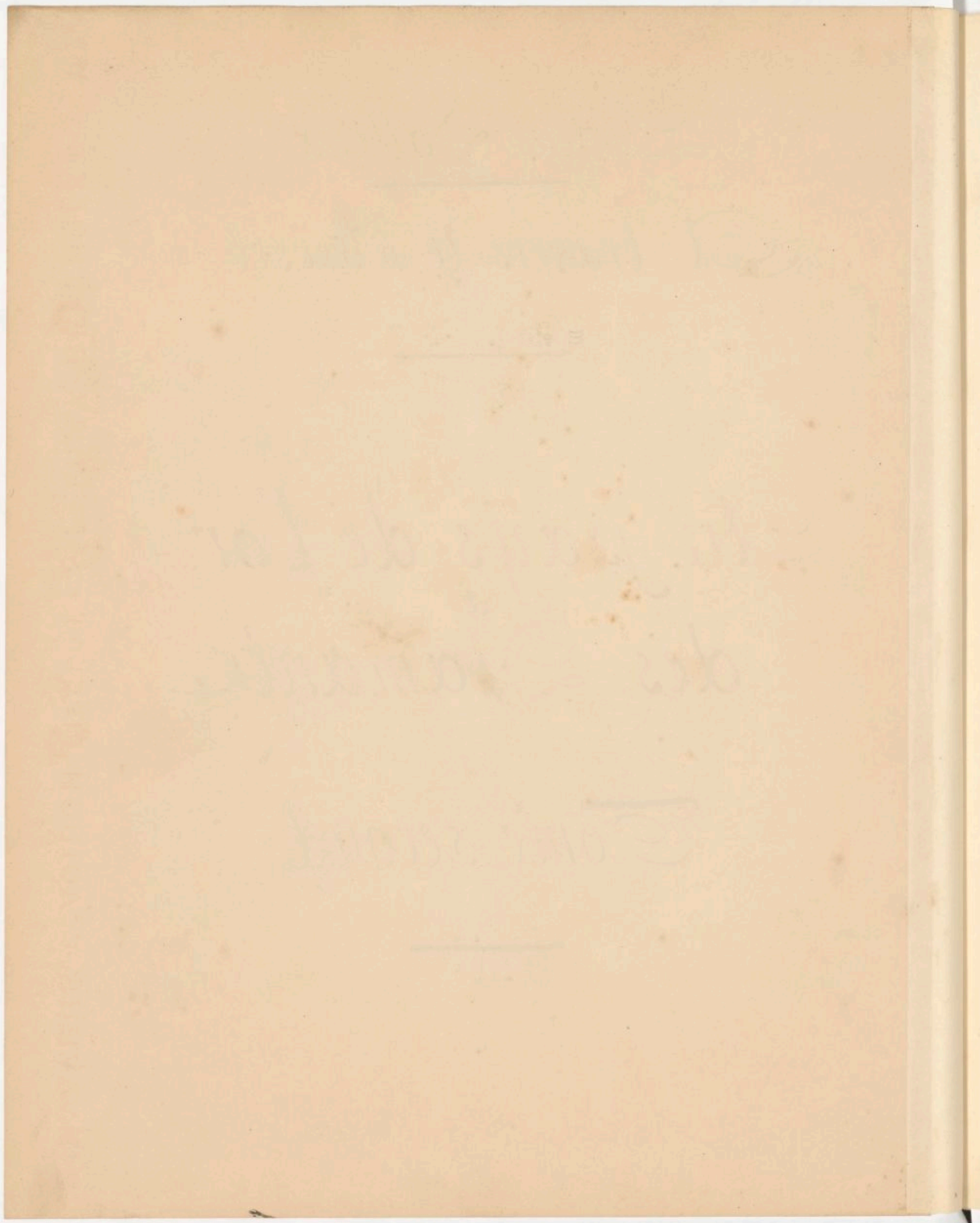
6. . . .

1
Docteur Salteux.

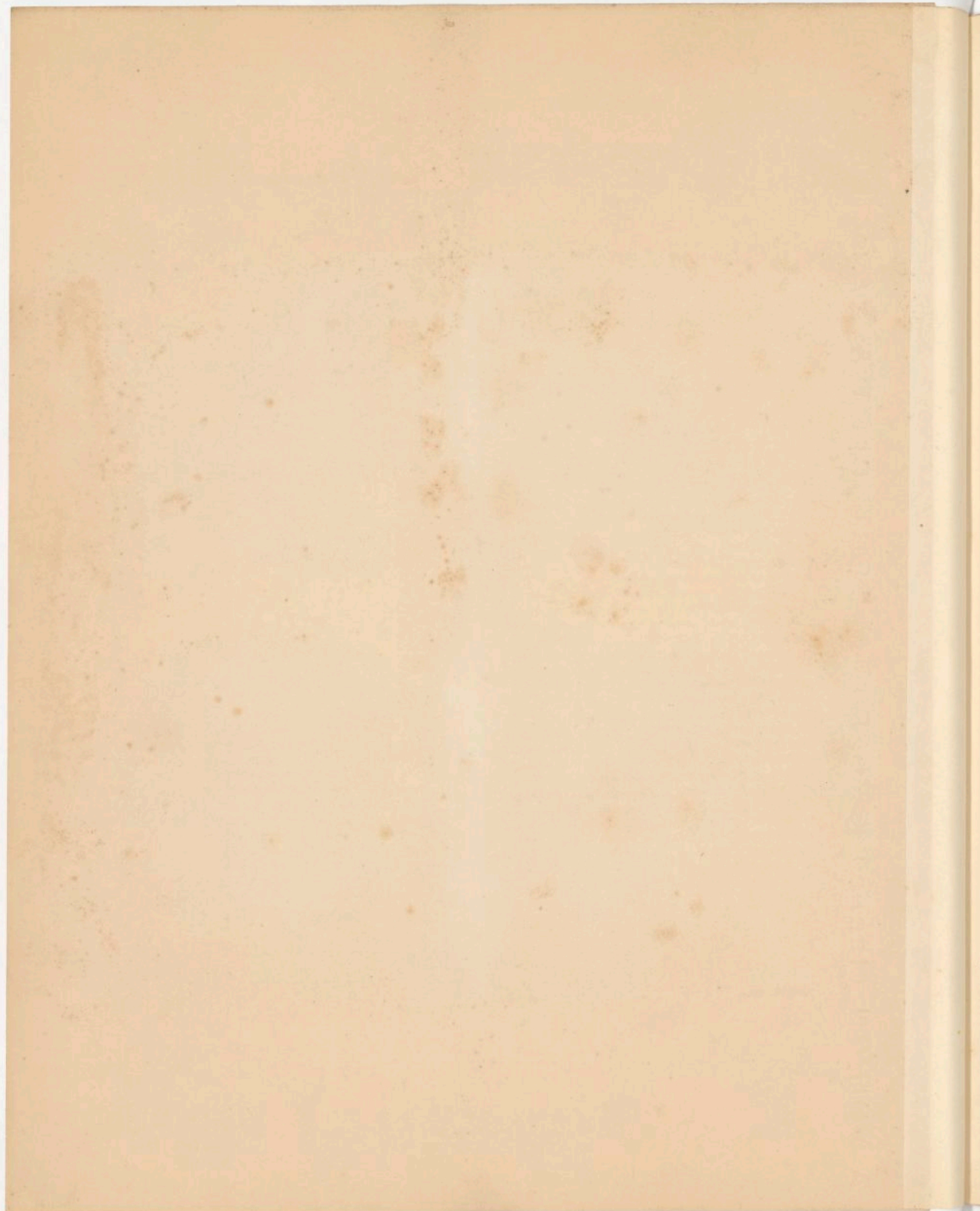
A travers le Brésil.

Du pays de l'or
et
des Diamants.

Tome second.



Handwritten text, likely bleed-through from the reverse side of the page. The text is faint and mostly illegible, but appears to be organized in a list or table format with several lines of writing.



CHAPITRE VI

Principaux monuments de Rio. — Musée national. — Ses magnifiques collections. — La météorite de Bendego. — L'École polytechnique. — Le Collège militaire. — La Faculté de médecine. — La Monnaie. — La Bibliothèque nationale.

Nous venons de donner un aperçu général de la topographie de la ville. Nous allons en signaler les principaux monuments. Ensuite, nous décrirons les promenades que l'on peut faire aux environs, très facilement et dans un assez grand périmètre.

De même que dans toutes les grandes capitales, on rencontre à Rio des monuments que l'on pourrait qualifier « d'utilité générale » : ministères, postes, télégraphes, arsenaux, casernes, gares, Hôtel des monnaies, Imprimerie nationale, etc.

Mais il en est d'autres qui, par leur importance et leur but spécial, sont particulièrement dignes d'attirer l'attention.

En première ligne, nous citerons le *Musée national* situé au nord de la ville, au milieu d'un grand parc.

Il occupe un vaste édifice où sont représentées toutes les branches de l'histoire naturelle.

Le meilleur moyen de transport est le tramway de S. Christovão, qui, après avoir traversé la ligne du chemin de fer central du Brésil, coupe dans la rue S. Christovão, quelques minutes plus loin, la rue Pedro Ivo, à gauche, à l'extrémité de laquelle se trouve la porte principale du musée.

Tout d'abord, en entrant, au centre du vestibule, se dresse, supporté par un piédestal de granit, un des plus beaux échantillons de fer météorique que l'on connaisse et l'un des plus gros, car il ne pèse pas moins de 5.360 kilogrammes.

Son histoire mérite d'être racontée. Nous empruntons les détails qui vont suivre à un remarquable article de M. Sta-

— 146 —

nislas Meunier, Professeur de géologie au Muséum d'histoire naturelle de Paris (1).

« En 1784, Joaquim da Motta Botelho annonça au Gouverneur général de Bahia la présence sur une colline, proche du ruisseau de Bendego, d'une pierre colossale renfermant, à son sentiment, de l'or et de l'argent. L'année suivante, alléché par l'appât, d'ailleurs illusoire, de ces métaux précieux, Bernard Carvalho da Cunha, de son état capitaine d'état-major d'Ita-



Météorite de Bendego.

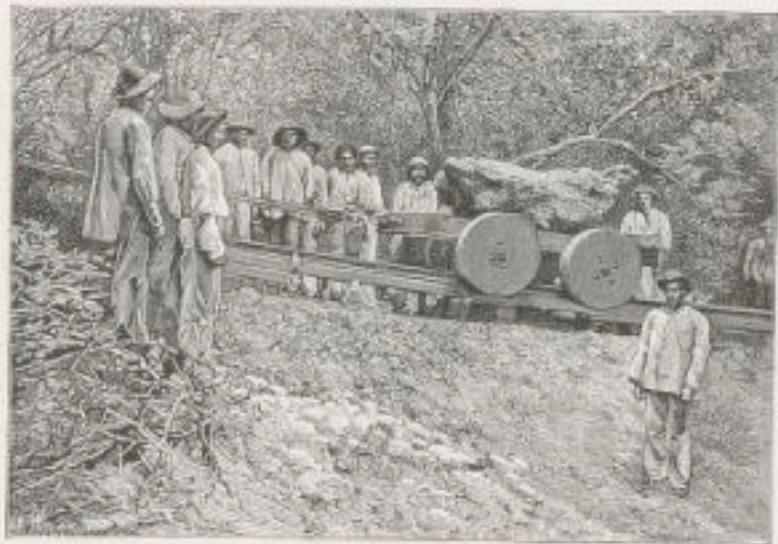
picuru, résolut de transporter le prétendu minéral jusqu'à Aracaju qui est le port de mer le plus voisin. Il fit construire un énorme char en bois que des bœufs devaient trainer et, ne reculant devant aucune dépense, il établit une chaussée empierrée pour la traversée du ruisseau. Après des difficultés innombrables victorieusement surmontées, la masse minérale de 5.360 kilogrammes mesurant 7 pieds de longueur sur 4 de largeur et 2 d'épaisseur, se mit en marche à la remorque de 12 paires de bœufs et tout alla bien pendant... 180 mètres. Mais, à la descente d'une colline, le chariot accéléra sa course,

(1) Journal *La Nature* n° 838 — Juin 89.

les essieux prirent feu et le véhicule alla s'échouer dans le Bendego.

« Il n'en fut plus question jusqu'en 1810.

« Mais Joaquim da Motta Botelho, le premier initiateur, n'avait pas abandonné ses projets et il conduisit lui-même Mornay au lieu pitoyable du naufrage, quand ce voyageur passa à Bahia, avec la mission officielle d'étudier les sources minérales de l'intérieur de la province. Les eaux du Bendego baignaient toujours le bloc inébranlablement assis sur les



Transport de la météorite de Bendego, à travers les forêts du Brésil, à la traversée du Rio Jacuricy.

débris du chariot. Mornay se contenta de prélever quelques fragments qui lui démontrèrent que le prétendu minéral d'or était un fer météorique. Il faut dire, à l'honneur des Brésiliens, que la qualité perdue de minéral d'or ne fit pas baisser dans leur estime la pierre de Bendego ; dès 1816, le brigadier Felisberto Caldeira se livra à de nouvelles tentatives pour retirer la météorite du borbier qui l'avait saisie.

« On avait à peu près oublié tous ces incidents, lorsque, en 1883, le professeur Orville-A. Derby, directeur de la section de géologie du Musée national de Rio de Janeiro, ouvrit une enquête qui précisa les conditions du gisement de la masse métallique. A sa suite, le directeur du Musée, M. le

conseiller Ladislas Netto, fit envoyer en expédition un jeune ingénieur, M. Vicente de Calvalho fils, dont le rapport fut lu en juin 1887 à la Société de géographie de Rio de Janeiro. C'est ce jour-là que la résolution fut prise d'amener, coûte que coûte, le précieux minéral jusque dans la capitale du Brésil et il est honorable d'ajouter que c'est un simple particulier, M. le baron de Guahy, député de la province de Bahia, qui voulut prendre à sa charge tous les frais du transport, évalués à une cinquantaine de mille francs ; l'État fournit le matériel et le concours des moyens dont il disposait, ce qui représentait une somme à peu près égale.

« Grâce à ces ressources, toutes les difficultés cédèrent : le 25 novembre 1887, la météorite était installée sur un char, trainé tantôt par des bœufs, tantôt par des hommes, et, le 14 mai 1888, elle arrivait à Jacuricy, station du chemin de fer de Bahia à San Francisco, ayant franchi 113 kilomètres à travers un pays des plus difficiles. Il fallut ouvrir un sentier de 5 mètres de large sur 68 kilomètres ; élargir à la dimension convenable 38 kilomètres de chemins ; en débarrasser plus de 6 kilomètres des racines d'arbres qui les rendaient impraticables et en améliorer autrement 19 kilomètres. Il fallut, en diverses localités, remuer près de 2,000 mètres cubes de terre.

« Le voyage, qui prit cent vingt-six jours, comprenait plusieurs montées ou descentes, des passages de rivières, de grandes lagunes, de vastes plaines de sable, des sols rocheux, des terres noyées. Aussi les incidents ne manquèrent-ils pas : versements du véhicule, rupture d'essieux, etc., etc.

« Le 15 mai, la masse fut placée sur un wagon qui la déposa le 22 à Bahia, d'où elle passa par mer à Rio de Janeiro. »

Ajoutons que cette météorite est considérée comme un palladium pour la ville de Rio, et que sa réputation est devenue maintenant universelle.

Elle représente une sorte de gloire nationale ; quand on en parle, on la désigne familièrement : « C'est le Bendego ! » Cela suffit.

Muni d'une lettre d'introduction auprès du savant directeur actuel du Musée, M. le docteur de Lacerda, je fus reçu

de la façon la plus aimable et la plus empressée. Il me fit les honneurs de son bel établissement et, sous la conduite de deux de ses collaborateurs dévoués, MM. Hildebrando Teixeira Mendes et Hermillo Bourguoy Macedo de Mendonça, qui consacrent tout leur temps et une science des plus étendues à leurs délicates fonctions, je pus apprécier l'importance des trésors confiés à leurs soins vigilants.

En souvenir de ma visite et connaissant ma passion pour la science minéralogique, M. de Lacerda ne voulut pas me laisser partir sans m'offrir pour ma collection un superbe échantillon de la météorite de Bendego.

S'il vient à Paris quelque jour, il pourra le voir à la place d'honneur à côté d'une autre météorite brésilienne non moins curieuse dont je parlerai plus loin.

Le Musée national renferme les collections les plus variées et je n'ai malheureusement pas pu disposer du temps nécessaire pour en faire un examen approfondi, malgré plusieurs visites, que rendaient trop courtes les savantes causeries de M. de Lacerda et de ses deux érudits collaborateurs.

Les collections sont au premier étage. A droite et à gauche s'étendent de vastes salles consacrées à la géologie et à la minéralogie.

Tous les terrains sont représentés d'une façon générale avec leurs roches caractéristiques et des séries particulières représentent les espèces propres à chacun des États de la République, ce qui permet de suite de se rendre compte de la richesse de telle ou telle région.

Quant aux minéraux proprement dits, ils occupent une salle entière et sont très bien classés. Toutes les espèces figurent nominativement, mais, dans un pays aussi riche que le Brésil, je m'attendais à trouver des échantillons plus décoratifs. Il n'existe pas de types d'élite.

On aimerait y admirer certaines pièces de choix, comme nous en possédons à Paris dans nos collections; mais, de même qu'en France, il paraît que le budget affecté à ces établissements scientifiques si intéressants et si utiles à tous les points de vue, est tellement minime qu'il est impossible d'acheter les belles trouvailles que l'on propose journalière-

ment et qui finissent toujours par partir à l'étranger, où elles trouvent facilement des acquéreurs.

Citons cependant quelques jolies séries sur les minerais aurifères, les gisements de topazes et d'eclases et les tourmalines.

Enfin mentionnons une collection de météorites, représentées par 30 ou 35 espèces et une autre série des minéraux argentifères de Freyberg, où j'ai noté quelques beaux et intéressants échantillons.

En résumé, cette partie du Musée n'est pas à la hauteur des autres branches d'histoire naturelle dont nous allons dire quelques mots, et qui sont magnifiquement représentées.

En suivant les salles qui se développent sur une vaste étendue, voici d'abord les *Mammifères*, où l'on peut étudier toute la variété des singes, dont les espèces sont si nombreuses sur le sol américain, en commençant par l'orang-outang (*Pithecius satyrus*) pour descendre jusqu'aux espèces les plus petites.

Puis les *Tardigrades*, les *Cheiroptères*, les *Carnivores*.

Dans cette classe figurent tous les grands fauves, assez abondants dans les forêts vierges, tels que : le jaguar (*Felis onça*), le coati (*Procyon carnivorus*), le puma (*Felis puma*), le maracajá (*Felis pardalis*) et le gato do mato (*Felis tigrina*), ces deux derniers assez communs sur toute l'étendue du territoire.

Les *Insectivores*, les *Amphibies*, les *Pachydermes* dont l'espèce la plus commune est le tapir (*Tapirus americanus*), les *Marsupiaux*, les *Cétacés*, etc., etc.

Toutes ces classes sont représentées largement et par de beaux types, parfaitement naturalisés.

Ajoutons qu'il existe actuellement à Rio de véritables artistes dans ce genre d'industrie. Les animaux sont montés avec intelligence et généralement dans l'allure qui leur est familière.

Poursuivant notre route, nous arrivons à la classe des *Oiseaux*. L'œil est ravi en contemplant dans les vitrines des milliers de ces petits animaux, qui semblent encore vivants, tant leurs couleurs sont vives et tant ils sont bien conservés.

Il faudrait, de même que pour les autres classes, un volume

spécial pour donner une faible idée de ces riches collections,

Il est impossible, cependant, de ne pas signaler la série des *Oiseaux-Mouches*, dont l'ensemble est merveilleux. C'est par milliers que les types sont représentés.

Citons enfin les *Reptiles*, collection très complète, quelques-uns naturalisés, la plupart conservés dans de jolis bocaux, avec leurs couleurs naturelles.

Le Musée possède des exemplaires uniques. On peut voir un python qui, si je me souviens bien, n'a pas moins de 15 mètres de longueur sur près d'un mètre de diamètre. En contemplant un pareil monstre, on ne peut se défendre d'un sentiment d'effroi. Il provient, je crois, des forêts vierges du Matto Grosso, où heureusement il est assez rare.

Les individus de 4 ou 5 mètres se rencontrent assez couramment.

Quant aux espèces venimeuses proprement dites, elles figurent avec toutes leurs variétés.

Elles appartiennent presque toutes à la famille des *Crotalidés* (groupe des *Solénoglyphes*).

Dans les *Protéroglyphes*, il faut noter le genre *Elaps* et en particulier l'*E. corallinus* (serpent corail).

Dans les *Crotalidés* se trouvent deux genres : *Lachesis* et *Crotalus*.

Les espèces du genre *Lachesis* sont : *L. mutus* ; vulg. *surucucú*. C'est l'espèce venimeuse qui atteint les plus grandes dimensions ; *L. lanceolatus*, *Bothrops jararaca* : vulg. *jararaca*, la plus commune au Brésil et celle qui cause le plus d'accidents ; *L. alternatus*, vulg. *urutu*, *cruzeiro* ou *coalhara*, assez dangereux par la grande quantité de venin dont l'animal dispose ; *L. jararacuçu*, vulg. *surucucú tapete*, qui peut atteindre de grandes dimensions et deux ou trois autres variétés moins communes.

Le genre *Crotalus* ne présente qu'une espèce : *Crotalus horridus*, vulg. *cascavel* ou *serpent à sonnettes*. Sa queue se termine par un appendice de plaques imbriquées qui s'entrechoquent comme des castagnettes quand l'animal est en colère. C'est l'espèce la plus dangereuse.

Nous reviendrons plus loin sur la question des serpents et

montrons qu'ils ne constituent pas, en réalité, au Brésil, de danger plus grand que, chez nous, les vipères et autres espèces voisines.

Ils sont cantonnés dans des zones où l'on ne se rend jamais, à moins d'avoir le désir de les chasser et je connais bien des personnes, ayant habité longtemps ce beau pays, qui n'en ont jamais rencontré un seul sur leur route.

Si j'en ai vu ou tué une douzaine en quelques mois, c'est que, comme naturaliste et surtout comme botaniste, je pénétrais quelquefois dans les fourrés les plus inextricables.

Je dois ajouter que, loin d'attaquer, comme on le prétend, ils s'éclipsaient le plus vite possible, et plusieurs fois leur présence n'était signalée que par le bruit de leur fuite à travers les broussailles.

Les *Poissons*, très abondants et très variés au Brésil, constituent une jolie section. Rien n'est curieux comme de suivre dans la série des familles toutes les métamorphoses de formes que présentent ces êtres encore si mystérieux et si incomplètement connus.

Enfin, pour terminer l'inventaire des richesses zoologiques du Musée, nous signalerons la collection des *Insectes*, aussi prestigieuse que celle des oiseaux, dont nous parlions plus haut.

Dans d'innombrables cadres vitrés s'étalent d'admirables papillons aux ailes diaprées de toutes les teintes du spectre, dont les formes bizarres et capricieuses à l'infini échappent à toute description, et quand on a passé en revue ces merveilles de la création, le spectacle recommence de nouveau, quelques pas plus loin, plus captivant peut-être, en présence de ces milliers de Coléoptères, dont les teintes sont non moins vives et dont les formes revêtent quelquefois les aspects les plus fantastiques.

Mais le Musée national possède encore d'autres trésors ; je veux parler de ses collections d'Ethnographie et d'Anthropologie.

Je ne crois pas qu'il existe nulle part une série aussi complète et aussi savamment classée.

On y peut suivre tous les développements de l'industrie

humaine depuis les âges préhistoriques jusqu'à nos jours, et admirer, en nombreux échantillons, merveilleux de conservation, tous les objets caractérisant la vie des peuples aux diverses périodes de leur évolution.

En ce qui concerne le Brésil, toutes les anciennes tribus, dont quantité d'entre elles ont disparu, revivent dans ce Musée par les innombrables objets, témoins de leur existence : armes, étoffes, costumes, bijoux, poteries, etc., etc.

Les poteries en particulier représentent un ensemble unique. On sait l'importance qu'elles possèdent, comme documents, pour reconstituer l'histoire des anciennes civilisations. En les passant en revue, on est immédiatement tenté de les rapprocher des types grecs de Mycènes et de Tyrinthe. On y retrouve les mêmes motifs d'ornementation, avec les mêmes lignes tracées à la surface. Pourquoi ces ressemblances ? On ne peut les attribuer au hasard. Il ne reste alors qu'à se demander si, en remontant de quinze ou vingt mille ans dans le passé, il n'existait pas, entre l'Amérique et l'Europe actuelle, un vaste continent, expliquant ainsi la migration de peuples qui, à ces époques éloignées, seraient venus en Grèce et en Égypte, apportant avec eux leur civilisation spéciale, leurs arts et leur industrie.

Nous ne pousserons pas plus loin nos réflexions sur un sujet aussi brûlant et n'oublierons pas les savantes causeries échangées sur ce thème toujours captivant, en compagnie des aimables conservateurs du Musée.

Parmi les nombreux établissements scientifiques, dignes d'attirer l'attention, nous signalerons l'École Polytechnique, qui m'a semblé créée dans le même but que notre École française et dont l'enseignement est entre les mains d'une pléiade de professeurs et de savants de premier ordre.

Grâce à la bienveillance de son éminent directeur, le docteur Ortiz Monteiro, j'ai pu visiter tous les services et me rendre compte de l'importance de ce centre intellectuel, destiné à former la jeune génération en vue des professions libérales les plus élevées. C'est de son sein que sont sortis la plupart des ingénieurs qui ont produit ces œuvres d'art magnifiques, qu'on

ne se lasse d'admirer, quand on parcourt les réseaux de chemins de fer de São Paulo à Santos ou ceux du Paraná.

Comme moyens d'étude, elle dispose de tous les éléments les plus modernes : de vastes laboratoires de chimie et de physique sont à la disposition des élèves, avec de riches collections intéressant toutes les branches scientifiques.

Comme naturaliste, j'ai surtout beaucoup admiré la collection de minéralogie qui renferme de magnifiques spécimens : topazes, diamants, tourmalines de toutes les variétés et notamment un cristal de couleur rose clair, de 7 à 8 centimètres de longueur et de toute beauté. C'est le plus remarquable échantillon de ce genre que j'aie rencontré au Brésil.

En France, notre enseignement conserve toujours un cachet trop officiel. Les professeurs font leurs cours, très consciencieusement, je le reconnais, mais n'entretiennent généralement, en dehors des leçons, aucune relation avec leurs auditeurs.

Il en est tout autrement au Brésil. Il existe entre élèves et professeurs une sorte d'intimité respectueuse qui ne tarde pas à se transformer en un véritable attachement et c'est plaisir de voir, après les leçons, les professeurs, très entourés, compléter en quelque sorte leur enseignement par d'intéressantes causeries.

Le Collège militaire est un autre établissement dont les rouages sont également fort intéressants à étudier et qui poursuit un but analogue à nos grands lycées parisiens.

En principe, il est destiné à donner l'instruction aux orphelins des officiers de terre et de mer.

On les prend très jeunes, comme nos enfants de troupe, et on les amène successivement, en six ou sept années d'étude, à posséder une éducation qui leur permet alors d'orienter leur carrière, vers les Écoles militaires supérieures, vers la marine ou même vers les professions libérales : droit, médecine, beaux-arts.

Outre cette catégorie d'élèves, on compte des bénévoles, externes et internes, qui peuvent être admis, sous certaines conditions.

L'enseignement est très varié et très étendu : les exercices physiques tiennent une place importante : gymnastique, escrime, natation, équitation.

Le programme, tel que je l'ai sous les yeux, embrasse les connaissances les plus variées : Langue maternelle, arithmétique, géométrie, algèbre, géographie, histoire universelle, dessin, musique, histoire naturelle, et trois langues étrangères : anglais, français et allemand.

J'ai pu, guidé par un des maîtres les plus expérimentés du Collège, M. le docteur de Mello, parcourir les salles, pendant les leçons, et les élèves, très bien disciplinés, me parurent très attentifs.

J'ai assisté également aux exercices de gymnastique. Les équipes, très entraînées, manœuvraient avec un ensemble parfait et les mines roses de tous ces enfants ou jeunes gens témoignaient en faveur de l'état sanitaire de l'établissement.

On peut réellement le citer comme modèle du genre : l'air et la lumière y circulent à profusion et tous les perfectionnements les plus raffinés de l'hygiène moderne apparaissent à chaque pas.

J'aurai tout dit en ajoutant qu'il existe de nombreuses collections et de beaux laboratoires de chimie et de physique pour compléter l'enseignement si complet dont nous venons de parler.

M. le docteur de Mello professe, je crois, particulièrement les mathématiques ; mais j'ai pu apprécier l'étendue de ses connaissances dans les autres branches, physique, chimie et histoire naturelle. Excessivement instruit et documenté, je n'oublierai jamais les instants charmants et trop courts passés en sa compagnie.

Minéralogiste passionné et collectionneur lui-même, il n'en fallait pas plus pour créer entre nous des liens mutuels de vive sympathie.

C'est ainsi que j'ai pu admirer sa belle collection, où il a su réunir toutes les espèces minéralogiques rencontrées sur le sol brésilien.

Il possède des séries magnifiques et ses cristaux de quartz constituent un ensemble scientifique du plus haut intérêt.

La place me manque pour passer en revue tous les établissements, plus intéressants les uns que les autres, que l'on rencontre à Rio ainsi que dans toutes les grandes villes du monde.

Comme médecin, je ne puis pourtant pas ne pas signaler la Faculté de médecine, école de premier ordre, dirigée par le docteur Luiz da Cunha Feijó Junior, un des maîtres les plus renommés du Brésil.

Je ne surprendrai personne en ajoutant que la Faculté de Rio marche actuellement de pair avec les plus célèbres écoles du vieux monde.

La mission dont j'étais chargé au Brésil, ayant trait surtout aux recherches botaniques et minéralogiques, je n'ai pu, et je le regrette, visiter ce bel établissement ; j'aurais aimé à faire la connaissance des maîtres éminents qui le dirigent et qui en font la gloire.

Mon plaisir eût été d'autant plus vif que, depuis trente ans que je professe à Paris des cours d'histologie et de technique microscopique, j'aurais certainement rencontré quelques-uns des nombreux élèves qui ont fréquenté mon laboratoire et aux succès desquels j'aurais été fier d'applaudir de tout mon cœur.

Je réparerai cette lacune dans un autre voyage.

Citons enfin, pour mémoire : la Monnaie, avec une jolie collection numismatique ; l'Observatoire, qui est de premier ordre ; la Bibliothèque nationale, riche de 240,000 volumes et plus de 100,000 estampes, et qui possède aussi une riche collection de médailles et de monnaies.

On peut y admirer deux pièces uniques : la Bible latine en parchemin de Furst et Schœffer de Mayence, imprimée en 1469, et la première édition des *Lusiades*, de Camoëns, imprimée en 1579.

CHAPITRE VII

Les tramways et les moyens de transport à Rio. — Les faubourgs de Rio. — Botafogo. — Le Jardin botanique. — M. de Barros et l'hospitalité brésilienne. — Excursion au Corcovado. — La flore tropicale. — Un peu de rêverie dans les grands bois. — Le papillon aux ailes d'azur et d'or. — Visite à Son Excellence le ministre de l'Industrie. — Comment on reçoit les étrangers au Brésil. — Excursion à Nitheroy. — Excursion à la Tijuca. — Chasse aux serpents.

20 JUILLET. — Nous venons de donner un aperçu général des principaux monuments de Rio, il nous faut maintenant faire connaissance avec les environs qui sont merveilleux et constituent un ensemble féerique que l'on chercherait vainement ailleurs.

Les distances à parcourir sont assez grandes et les voitures, relativement rares, sont d'un prix inabordable.

Cet inconvénient est compensé par l'existence de nombreuses lignes de tramways électriques parfaitement aménagés, qui rayonnent dans toutes les directions et, pour quelques réis, transportent le voyageur à des distances de plusieurs kilomètres.

Nous en avons déjà dit quelques mots. Ajoutons que la Compagnie la plus importante est celle du « Jardim botânico », dont le point de départ est dans l'Avenida Central, à l'angle de la rue S. José.

De nombreuses voitures partent à chaque instant, desservant toute la région ouest de Rio, en passant le long de la mer jusqu'à Botafogo où elles s'enfoncent dans l'intérieur pour aboutir au Jardin botanique, après quarante ou cinquante minutes de parcours.

Les autres compagnies, à traction animale, sont celles de « Carris urbanos », partant du quai Pharoux, rayonnant dans tous les quartiers de la ville et celle « S. Christovão », par-

— 158 —

tant du Largo S. Francisco pour desservir la zone du nord, dans la direction de la Tijuca.

Une troisième, la Compagnie de « Villa Izabel », à traction électrique, part de la place Tiradentes pour se diriger au nord vers les quartiers de Villa Izabel et Andaraí Grande.

Selon notre habitude, nous avons, dès le premier jour, par-

couru les lignes dans toute leur étendue. C'est le meilleur moyen pour prendre rapidement connaissance de la topographie générale de la ville.

Tout d'abord, nous irons visiter le Jardin botanique, une des curiosités de Rio.

Partant, comme nous l'avons dit, de l'Avenida Central, le tramway débouche sur la Praia de Santa Luzia et suit le bord



RIO. — Jardin botanique.

de la mer jusqu'à la Praia de Botafogo, en traversant celles de Gloria et de Flamengo.

Ce trajet, de 3 ou 4 kilomètres, est véritablement prestigieux et unique au monde. Tout le long de la baie se déroule une admirable promenade, ayant quelque analogie avec celle des Anglais, à Nice, qui n'en donne d'ailleurs qu'une pâle idée.

Plantée de jardins magnifiques, où des parterres, soigneusement entretenus, étalent, sur une largeur de 50 à 60 mètres, l'exubérante végétation tropicale, elle est bordée du côté de la mer par une somptueuse balustrade de granit, d'où l'on embrasse le panorama le plus grandiose que l'on puisse rêver.

Toute la baie de Rio se développe aux yeux éblouis, inondée de lumière, avec ses montagnes découpées à l'emporte-pièce ou voilées de vapeurs opalines aux heures matinales; la mer azurée vient battre le pied de l'immense balustrade, d'où l'on peut suivre en rêvant le mouvement incessant des grands paquebots transatlantiques arrivant de toutes les parties du monde et les évolutions plus modestes des innombrables navires de commerce qui viennent s'entasser, confondant leurs mâts et leurs vergues, dans cette immense rade où toutes les flottes du monde pourraient évoluer à leur aise.

Si, tournant le dos à la mer, on regarde l'autre côté de la promenade, l'œil n'est pas moins charmé. De jolies villas se succèdent, entourées de jardins bien plantés, où les fleurs, en abondance, laissent partout flotter des parfums capiteux, où des lianes fantaisistes et capricieuses s'enroulent autour des balcons, laissant tomber leurs festons chargés de fleurs roses, semblables à des dentelles jetées au-devant des habitations, qu'abritent de grands palmiers dont les frondes s'agitent sous la brise du soir.

Arrivé à la Praia de Botafogo, le tramway s'engage à travers des quartiers bâtis de jolies maisons ou de villas occupées par la haute bourgeoisie de Rio ou par les gros négociants.

Continuant sa route, il s'éloigne peu à peu de la zone



RIO. — Jardin botanique.

habitée et longeant la « Lagôa Rodrigo de Freitas », il finit, après un long parcours, par atteindre le Jardin botanique.

A peine a-t-on franchi la grille de cet établissement qu'on s'arrête émerveillé : une allée, plantée de palmiers gigantesques, s'étend à l'infini. Ces arbres (*Oreodora oleracea*) atteignent 37 mètres de hauteur et s'élèvent rigides, absolument parallèles, confondant leurs palmes gigantesques.

Renflés à leur base, leur tronc est blanc et lisse jusqu'à la tête. Le bourgeon floral est entouré d'une spathe caduque de 2 mètres de longueur qui, en tombant, serait capable d'assommer un homme et dans la concavité de laquelle on pourrait facilement se cacher, comme derrière un paravent.

Un bassin en marbre, avec cascade, occupe le centre de l'avenue, tellement longue qu'à la perspective, il semble situé à son extrémité. Mais, à sa hauteur, l'avenue se continue et se bifurque en deux autres voies latérales, plantées également de palmiers tout aussi élevés.

L'aspect est féérique. Ces arbres magnifiques ne sont pas très vieux, paraît-il. Ils auraient seulement une soixantaine d'années. Ils donnent une idée de ce que peut être la puissance de la végétation dans les régions tropicales. Quand on frappe leur tronc avec une canne, il résonne comme un objet creux qu'on aurait heurté. Ils sont très flexibles, ce qui explique la facilité avec laquelle ils résistent à la



RIO. — Jardin botanique. — Touffe de *Pandanus utilis*.



Jardin Botanique.



Jardin Botanique



Jardin botanique.



Pandanus utilis.



Jardin botanique.



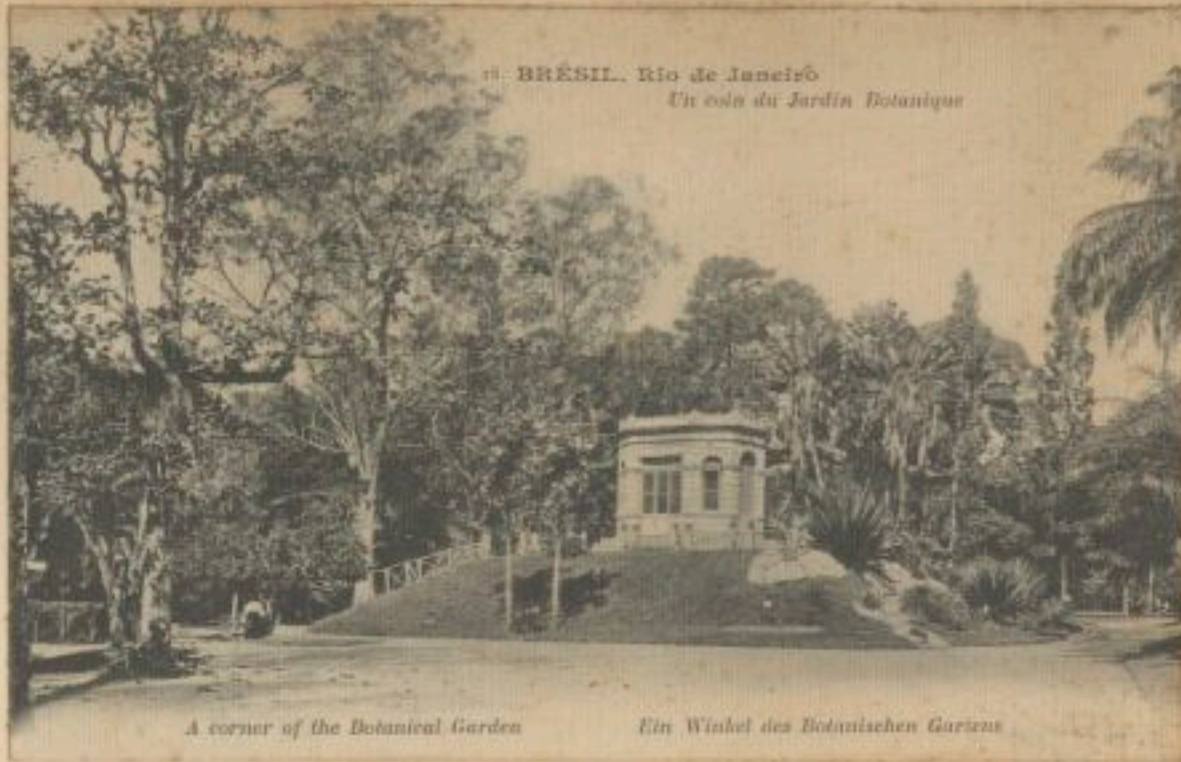
Jardin botanique.

8. BRÉSIL. Rio de Janeiro.

*Un coin du Jardin Botanique
Un angolo del giardino botanico
Una parte del Jardim botânico*



9. BRÉSIL. Rio de Janeiro
Un coin du Jardin Botanique



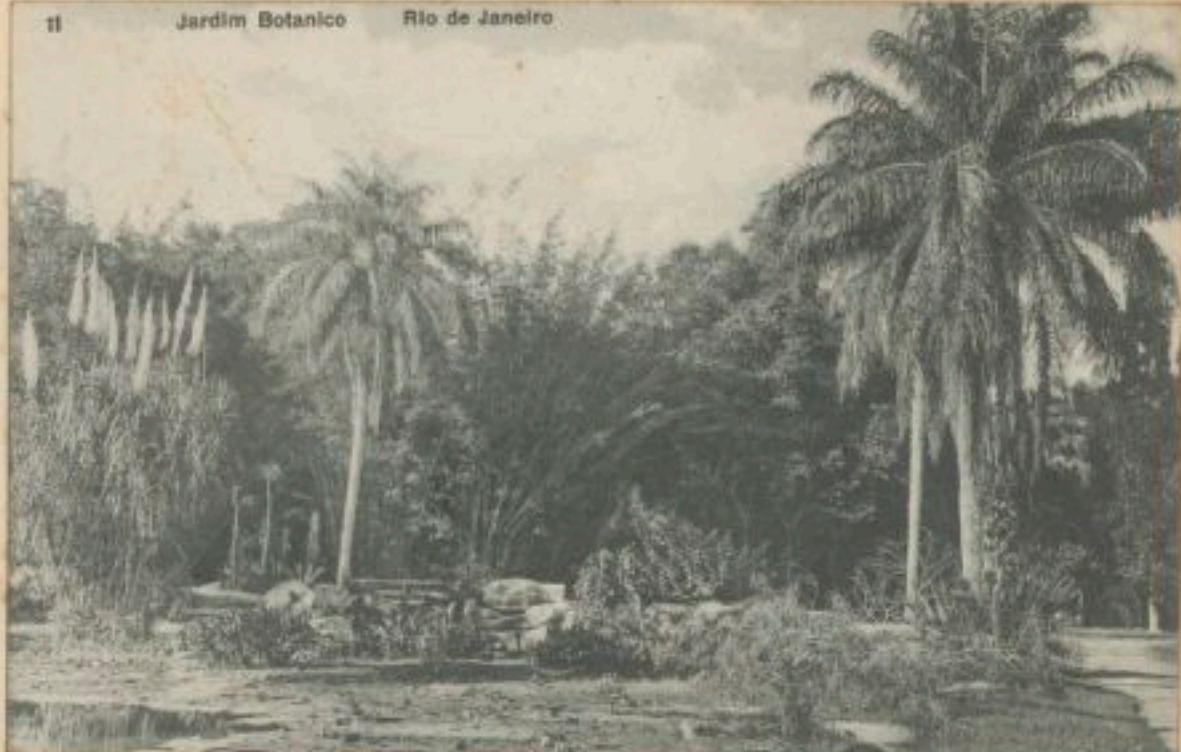
A corner of the Botanical Garden

Ein Winkel des Botanischen Gartens



328. Jardim Botânico.

11 Jardim Botânico Rio de Janeiro



Rio - Jardim Botânico-Mangueiras

113 Photographia Marc Fourn, rue N. José N. 86.



Édition de la Mission Scientifique de l'Exposition - Paris
BRÉSIL - Rio de Janeiro. - Jardin Botanique - Le Lac



RIO DE JANEIRO - Jardim Botânico



Re. de Rio de Janeiro.

O Lago do Jardim Botânico.



1 Jardim Botânico Rio de Janeiro



No. 105. Rio de Janeiro. Avenida da Palmeiras. Jardim Botânico.



Jardim Botânico. Rio de Janeiro.



337. Jardim Botânico.



11 Jardim Botânico Rio de Janeiro



Rio - Palmeiras

violence des vents. J'en ai cependant vu, dans une partie de Rio, quelques-uns qui avaient été complètement décapités.

Des lianes énormes, grimpant autour du tronc persistant servant de tuteur, ne tardent pas à atteindre le sommet, d'où elles retombent en gracieux festons.

De la partie centrale partent une quantité d'allées, se déroulant en capricieux méandres et bordées d'innombrables espèces botaniques, toutes plus variées et plus curieuses les unes que les autres.

Toutes les espèces de palmiers sont représentées dans ce musée vivant. D'énormes Pandanus et Carludovicia, la plupart chargés de fruits, attirent particulièrement l'attention; puis ce sont des myrtacées, des manguiers, des girofliers, des canneliers.

La petite rivière Macaco traverse le jardin, irriguant tout



RIO. — Jardin botanique.

sur son parcours et formant de petits lacs. A la surface de l'un d'eux nage en toute liberté, et dans sa splendeur, le *Victoria regia*, dont les feuilles, qui peuvent atteindre un mètre de diamètre, sont tellement solides qu'elles pourraient presque supporter le poids d'un enfant et lui servir de radeau.

Comme on l'a fait remarquer, ce jardin est absolument unique et nulle part ailleurs on ne pourrait reproduire le pareil.

A citer encore de merveilleuses collections de fougères arborescentes, d'orchidées, etc., etc.

Puis des bambous gigantesques donnant naissance à des avenues ombragées par suite du croisement des sommets qui

s'inclinent pour former une voûte épaisse et des arbres gigantesques dont les branches sont couvertes d'un cactus parasite, qui pend en longues lanières blanches et simule de larges touffes de barbe.

On donne à cette espèce le nom de *barba de velho*, barbe de vieillard.

C'est dans cette promenade que je devais, pour la première fois, prendre un avant-goût de l'hospitalité brésilienne.



RIO. — Jardin botanique.

Désirant obtenir quelques renseignements particuliers, j'avais arrêté un jardinier et, cherchant à utiliser les quelques mots de langue portugaise que je pouvais posséder, j'essayais de m'expliquer de mon mieux, sans grand résultat, hélas!

Deux jeunes Brésiliens qui venaient dans mon sens s'étaient arrêtés; voyant mon embarras, l'un d'eux vint à moi et, dans le plus pur français, me demanda s'il ne pourrait pas m'être utile et me servir d'interprète.

Je le remerciai et quand il sut que je désirais avoir certains détails scientifiques, il m'offrit aussitôt de me servir lui-même de guide. Nous échangeâmes nos cartes. J'avais rencontré un confrère, le docteur de Barros et son compagnon, médecin également, était le docteur Armando Fragão, préparateur d'histoire naturelle à la Faculté de Rio.

Cinq minutes après, la glace était rompue et, vu la similitude de nos tendances d'esprit, une charmante familiarité ne tardait pas à s'établir.

Ils me firent les honneurs du Jardin botanique, en vrais

botanistes qu'ils étaient, et, en leur compagnie, la journée passa vite.

La conversation ne languit pas. Nos idées philosophiques étaient les mêmes et quand nous nous séparâmes le soir, de retour à Rio, nous étions déjà sincèrement amis.

Nos relations ne devaient pas en rester là et j'avais pu rapidement apprécier la droiture de leur caractère.

Je ne m'étais pas trompé, comme on le verra par la suite.



RIO. — Santa Theresa.

A sept heures, j'étais de retour à l'hôtel Bellevue, enchanté de ma promenade.

Les nuits brésiliennes sont si belles qu'on ne peut se décider à se coucher.

De la terrasse de l'établissement, le coup d'œil est féerique. J'en ai déjà parlé et n'y reviendrai pas. On resterait volontiers des heures à rêver, en contemplant les belles constellations qui scintillent au firmament ou en sondant du regard les profondeurs de la baie dont l'eau bleue, sous les rayons de la lune, brille comme un miroir et lance des traînées phosphorescentes et lumineuses, comme de l'argent fondu dans un creuset immense!

21 JUILLET. — Une des plus belles excursions que l'on puisse faire est l'ascension du Corcovado, montagne de 715 mètres dominant la baie de Rio, dont on aperçoit partout le sommet pointu, grâce auquel il est relativement facile de s'orienter.

Cette promenade doit se faire dans l'après-midi, vers deux heures. Le matin, la vallée est plus ou moins voilée par le

brouillard et le panorama perd la plus grande partie de sa magnificence.

Le bond qui fait le service jusqu'au sommet part de la rue Cosme Velho, dans le faubourg de Laranjeiras, et on peut s'y rendre en partant de l'Avenida Central par le tramway portant l'indication d'*Aguaes ferreas*. Le chemin de fer à crémaillère commence de suite à monter le long d'une rampe escarpée à 25 0/0, et pénètre au sein d'une inextricable



SYLVESTRE. — Le Chemin de fer à crémaillère du Corcovado.

forêt, se frayant une route à travers la végétation la plus luxuriante que l'on puisse imaginer.

La route est vertigineuse, taillée en plein roc, sur le flanc de la montagne, avec, à droite, d'effrayants précipices et, à gauche, le maquis de la forêt vierge. La voie est si étroite qu'il est possible au passage de cueillir des fleurs ou des tiges de fougères arborescentes qui viennent fouetter le wagon.

Si l'on jette un coup d'œil au fond de ces précipices, dont les pentes sont boisées, on ne sait qu'admirer.

De grands palmiers aux frondes flexibles jaillissent d'un

— 165 —

fond de verdure généralement foncée, et au-dessous d'eux foisonne une végétation inénarrable de fougères, de dracœnas, de phyllodendrons ou de broméliacées aux fleurs multicolores.

Dans le fond, on entend murmurer des ruisseaux ou tomber des cascades. Sur les rochers s'étale une flore exubérante de petites plantes, gracieuses au possible, fougères argentées à leur face inférieure, sélaginelles au feuillage dentelé, vert clair ou bleu tendre.



RIO. — Vue prise au sommet du Corcovado.

Des lianes pendent partout comme d'énormes cordages, enserrant tous les arbres, parmi lesquels je citerai une Composée de 3 à 4 mètres de hauteur, couverte de fleurs blanches comme nos marguerites et dont le tronc était caché par les frondes hélicoïdales d'un liseron de couleur orange qui grimpa jusqu'en haut, mélangeant ses fleurs à celles des marguerites. Le contraste des teintes était ravissant. L'arbre entier formait un gros bouquet globulaire.

Quand nous aurons dit, pour compléter ce tableau, que des nuées de papillons brillants et d'oiseaux-mouches aux couleurs d'azur et de feu voltigent dans les ramures fleuries, on comprendra l'admiration du voyageur qui, pour la première fois, contemple ce spectacle enchanteur.

— 166 —

On monte, on monte toujours et le paysage s'élargit de plus en plus. A certains endroits, on aperçoit la ville à ses pieds et les moindres contours de la baie se dessinent à l'horizon.

Le train grimpe à toute allure, suant, haletant, rendant un bruit de ferraille assourdissant, et s'arrête un instant à Sylvestre, à une altitude de 208 mètres.

Puis, continuant sa route sur une rampe de plus en plus rapide et escarpée, il atteint Paineiras, à 465 mètres. De là, l'œil plonge dans les abîmes et l'on ne peut s'empêcher de



RIO DE JANEIRO. — Vue prise du sommet du Corcovado.

frémir en contemplant le viaduc en fer, sur lequel on a pu les franchir.

Après un arrêt de quelques minutes, le train reprend sa marche ascensionnelle et s'arrête enfin à 670 mètres, dans l'impossibilité d'aller plus haut, la pente atteignant 30 o/o.

Le reste du trajet, qui demande quelques minutes, se fait à pied et l'on atteint enfin le sommet du pic couronné par un gracieux édifice en fer, sorte de kiosque ouvert en tous sens, qu'on appelle le « Chapeo de Sol ».

Arrivé à cette hauteur, on demeure fasciné. Le panorama est tellement féerique qu'on ne trouve pas de mots pour témoigner son admiration. L'impression peut être comparée

à celle qu'on éprouve dans la nacelle d'un ballon. L'œil contemple un horizon immense. Des pics surgissent dans toutes les directions, chevauchant les uns sur les autres et quand le regard plonge au fond du gouffre, les objets ne présentent plus de relief et semblent dessinés sur le sol.

En cherchant à s'orienter, on remet chaque détail à sa place : voici d'abord la ville, qui paraît minuscule, mais qui laisse reconnaître ses rues, ses grandes avenues, ses monu-



Pavillon au sommet du Corcovado.

ments, puis la rade, avec ses innombrables îles verdoyantes, puis, plus loin, à l'opposé de Rio et en face, Nitheroy.

Le jardin botanique s'étend au-dessous du pic qui semble l'abriter et enfin, vers l'est, se détachent le sommet de la Tijuca et un massif montagneux couvert d'impénétrables forêts.

Il faisait un soleil superbe et l'œil ravi ne perdait pas un détail du paysage. Quelques nuages opalins, d'un violet pâle, flottaient doucement, adoucissant d'une ombre légère les contours trop heurtés du Pão d'Assucar et des montagnes ambiantes.

On serait resté des heures entières à contempler ce paysage de rêve. Malheureusement, le chemin de fer donne à peine

un quart d'heure de répit, et rappelle de son sifflet, pour le retour, les voyageurs attardés.

A quatre heures, le train s'arrêtait à Sylvestre, où je descendis. Il existe en cet endroit une correspondance pour retourner à Santa Thereza, Curvello et Rio. C'est le bond, dont j'ai déjà parlé, et qui débarque les voyageurs au Largo da Carioca.



Sylvestre.

Le soleil brillait encore de tout son éclat et, avant de regagner mon gîte, la boîte de botanique sur le dos et le bâton à la main, je m'enfonçai dans le fourré, suivant une piste minuscule, où à chaque pas les lianes enchevêtrées me barraient complètement la route.

En moins d'un quart d'heure, j'avais fait de remarquables trouvailles botaniques. Tout d'ailleurs était nouveau pour moi. Il

me semblait herboriser dans une serre immense.

Les magnifiques fougères que j'avais tant admirées au Muséum de Paris, les Lycopodes, les Broméliacées, les Orchidées et tant d'autres joyaux de la nature, toutes ces belles plantes aux feuillages colorés ou aux parfums si suaves, toutes défilaient sous mes yeux, me causant une sorte d'ivresse.

Il faut être naturaliste pour ressentir ce genre d'émotion. Dans les premiers moments, c'est à peine si j'osais les frôler, de peur de les froisser, c'est à peine si j'osais en détacher un rameau pour enrichir mes collections. Elles m'apparaissaient si belles que j'hésitais presque à les cueillir.

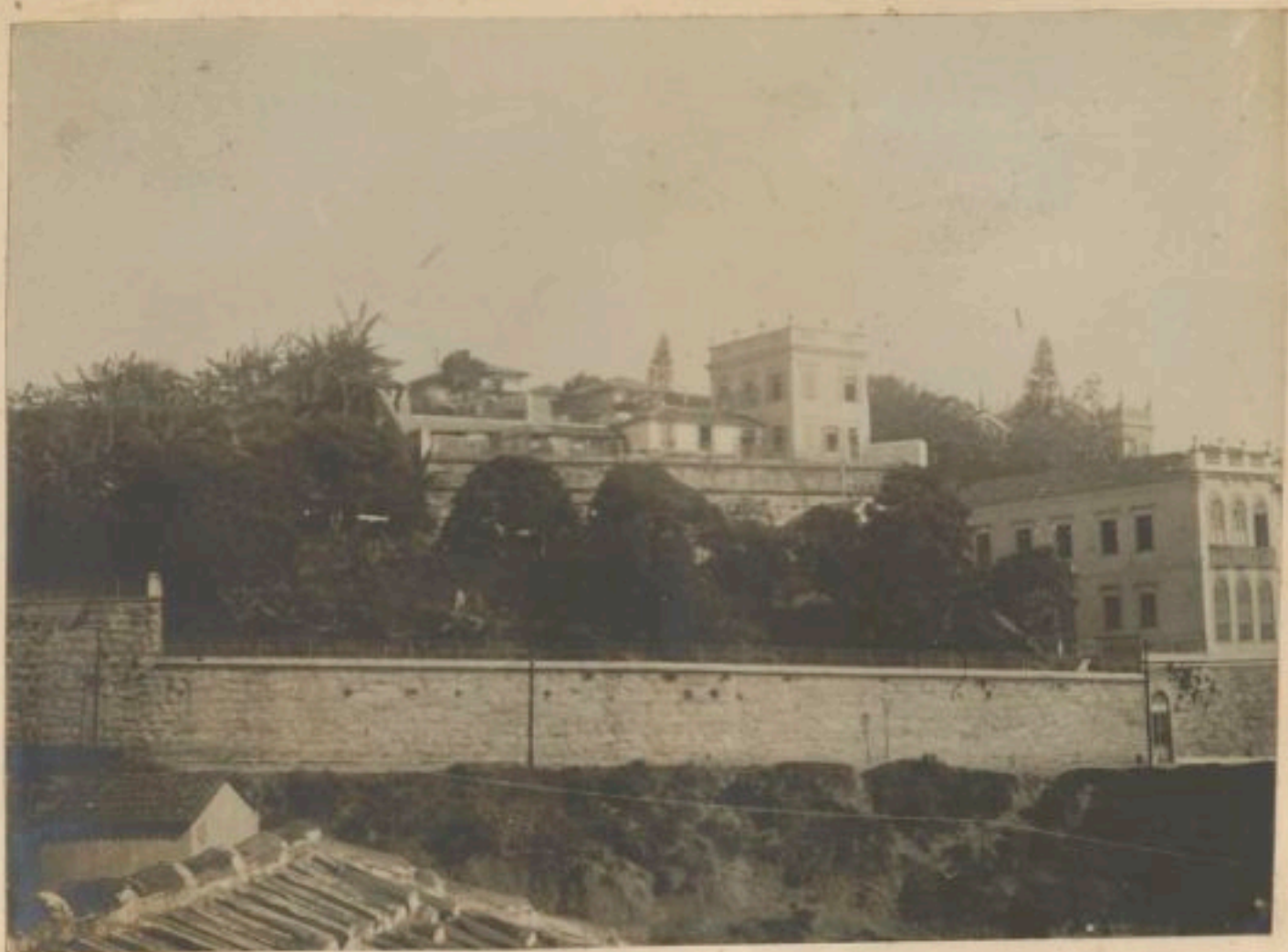
Cependant, au bout de quelque temps, la forêt était devenue



En allant à Sylvestre.
En allant à Sylvestre.



Santa Cheresa, en allant à Sylvestre.
Santa Cheresa



En allant à Sylvestre.



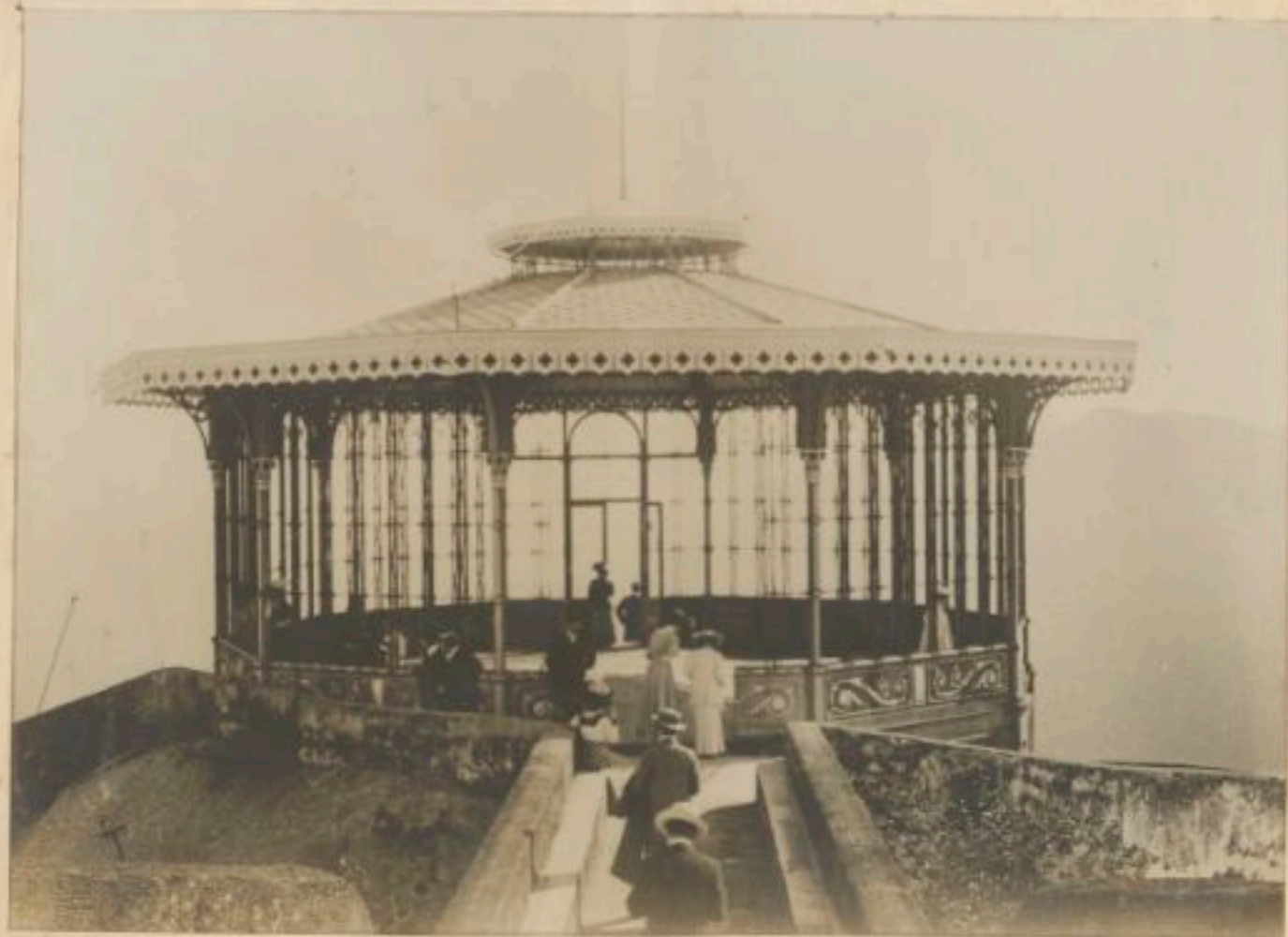
Santa Theresa - Vue de la vallée -
en allant à V. de la vallée



En allant à Sylvestre.



Chemin de fer du Corcovado - Sylvestre.



Kiosque au sommet du Corcovado.



Station de Sylvestre.



Un coin de forêt à Sylvestre.



Vue de la vallée prise de Sylvestre.
Vue de la vallée prise de Sylvestre.



Rio, vu du sommet du Corcovado.



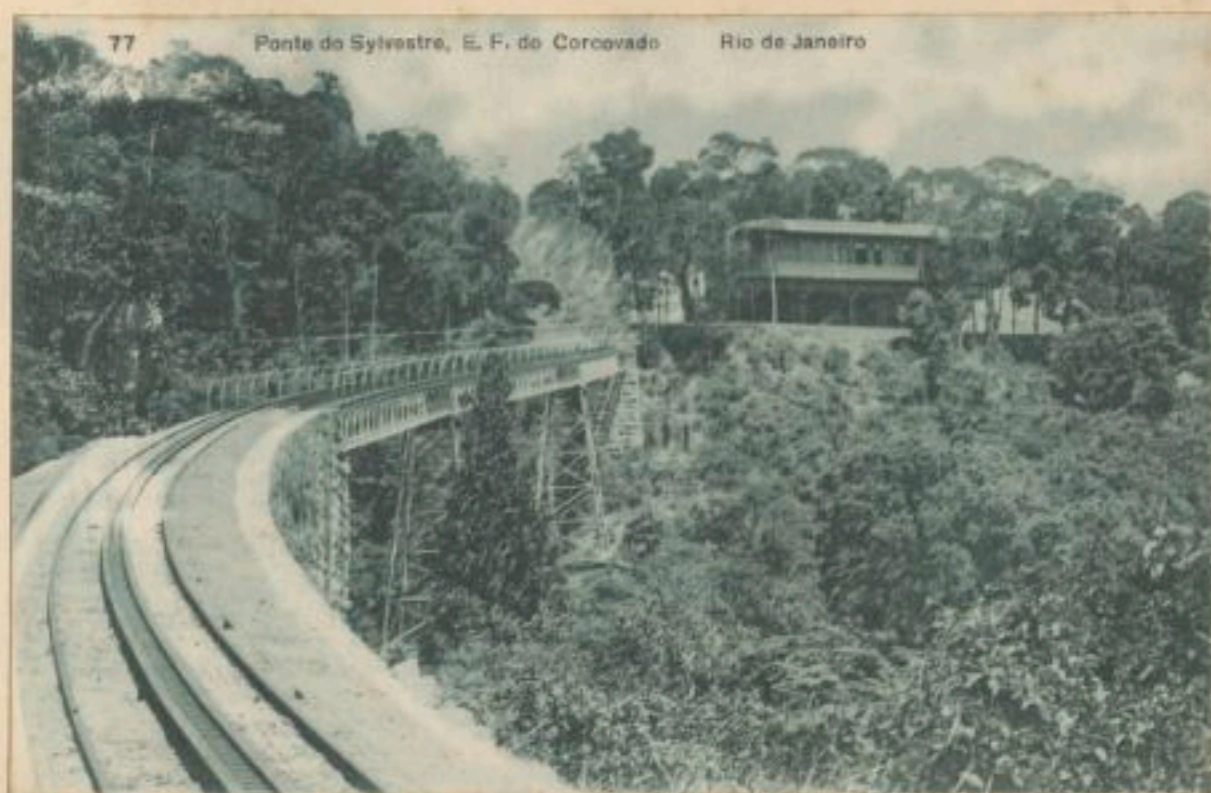
Vue prise au sommet du Corcovado.



Vue prise au sommet du Corcovado.



RIO DE JANEIRO
E. F. Corcovado



77

Ponte do Sylvestre, E. F. do Corcovado

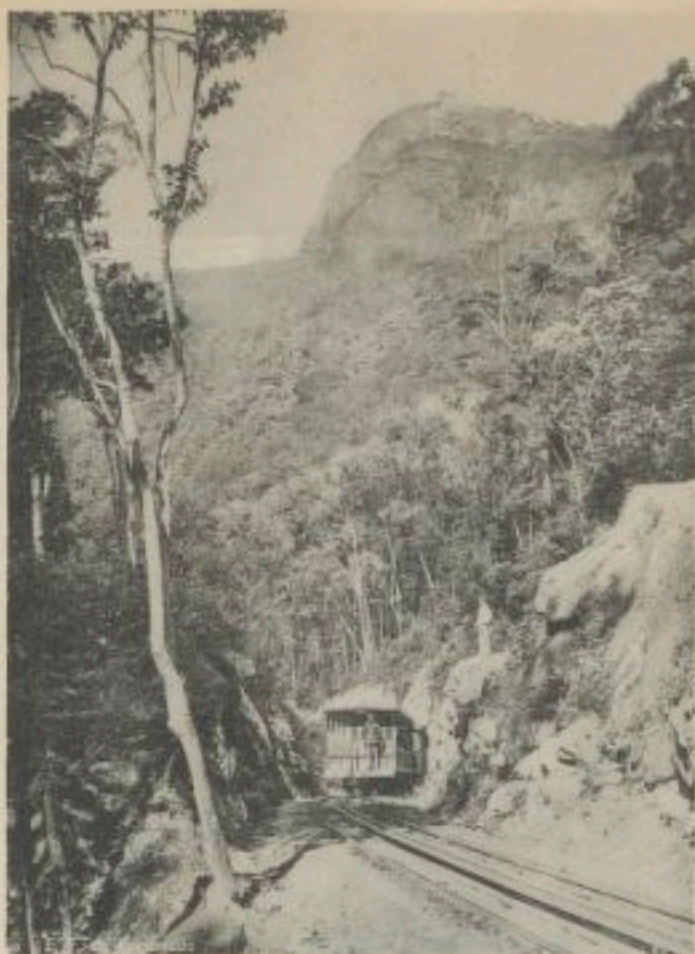
Rio de Janeiro



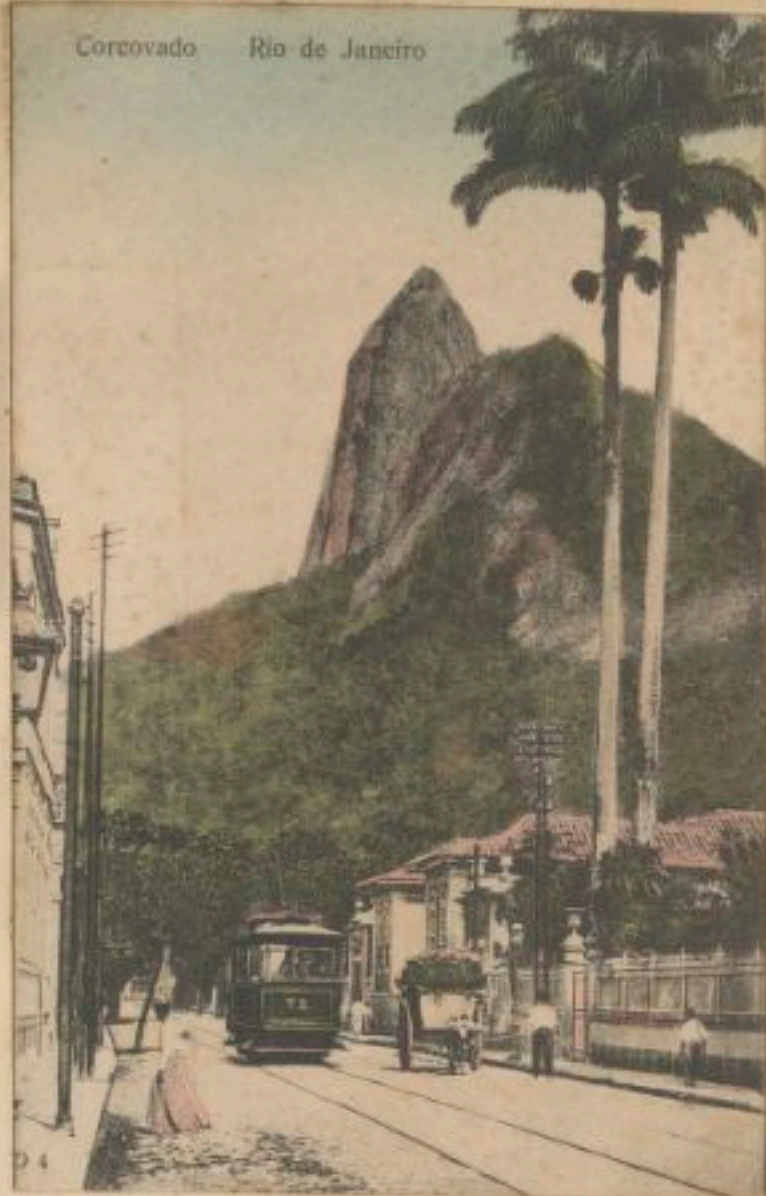
RIO DE JANEIRO
Ponte E. Corcovado



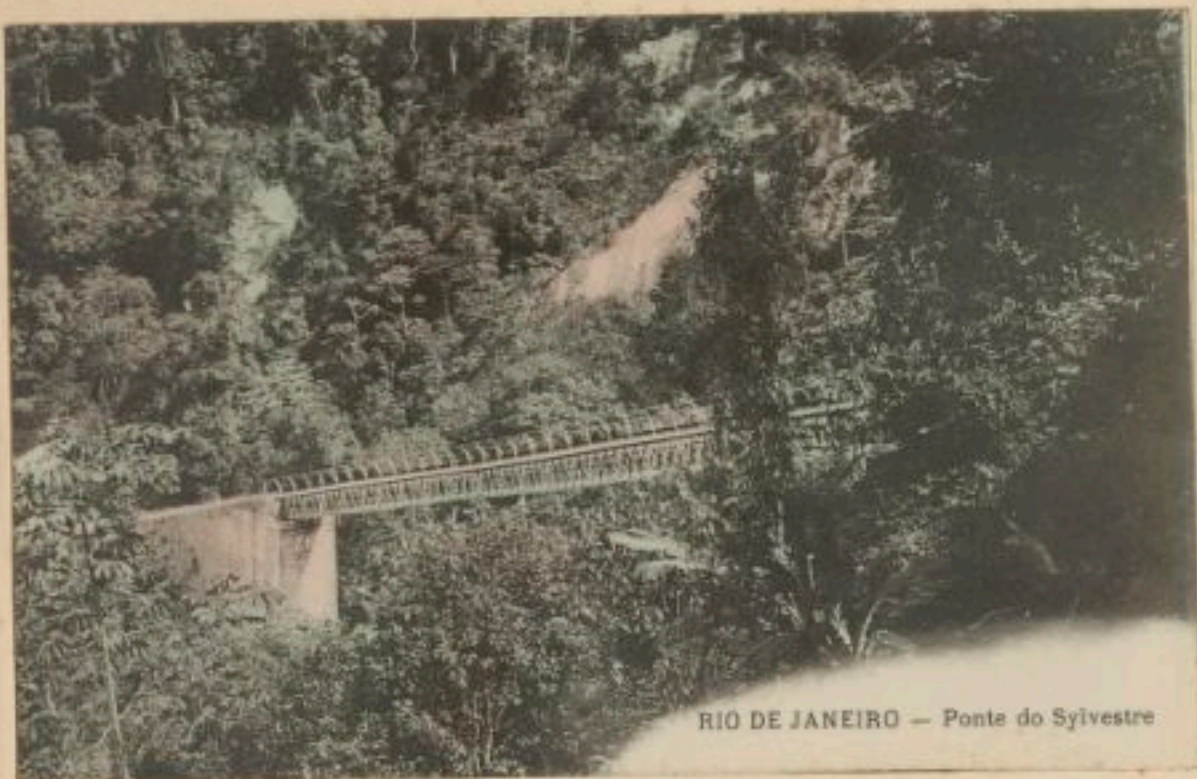
BRÉSIL - Rio de Janeiro. - Vue de l'Aqueduc du CORCOVADO



Edition de la Mission Brésilienne de Propagande - Paris;
BRÉSIL - Rio de Janeiro. - Chemin de fer du CORCOVADO



Corcovado Rio de Janeiro



RIO DE JANEIRO - Ponte do Sylvestre



D 17

Corcovado visto do Sylvestre Rio de Janeiro



RIO DE JANEIRO
E. F. Corcovado



RIO DE JANEIRO
Ponte E. Corcovado



RIO DE JANEIRO — Corcovado



RIO DE JANEIRO — Cume do Corcovado



No 31, Rio de Janeiro. Corcovado-Ponto final da linha



D 21

Corcovado, Altitude (711 m.)
Rio de Janeiro



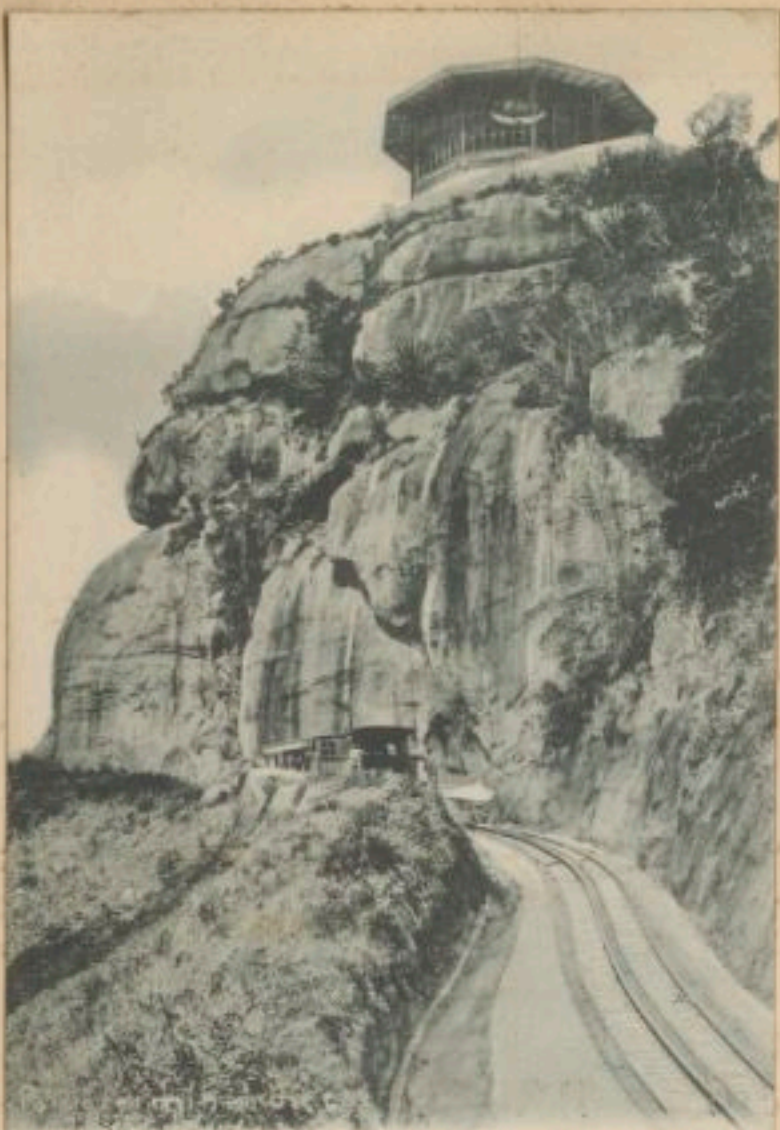
Corcovado, Ponto final da linha. Rio de Janeiro.



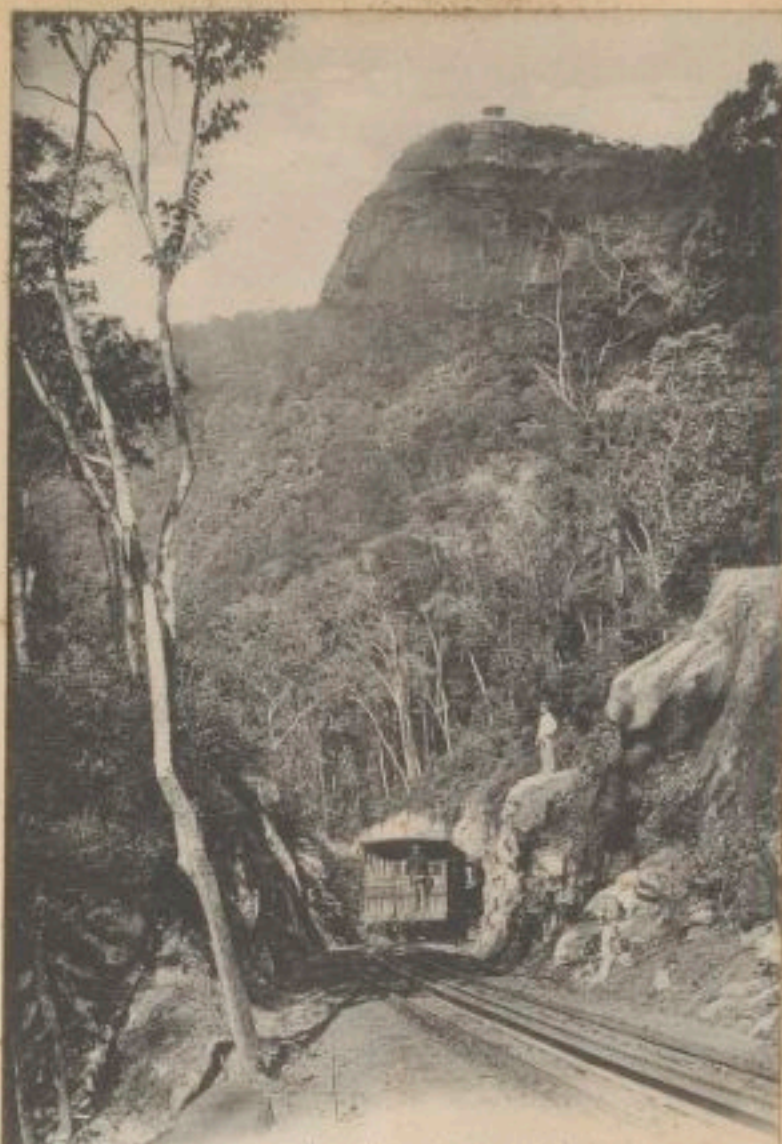
201

SYLVESTRE

Rio de Janeiro



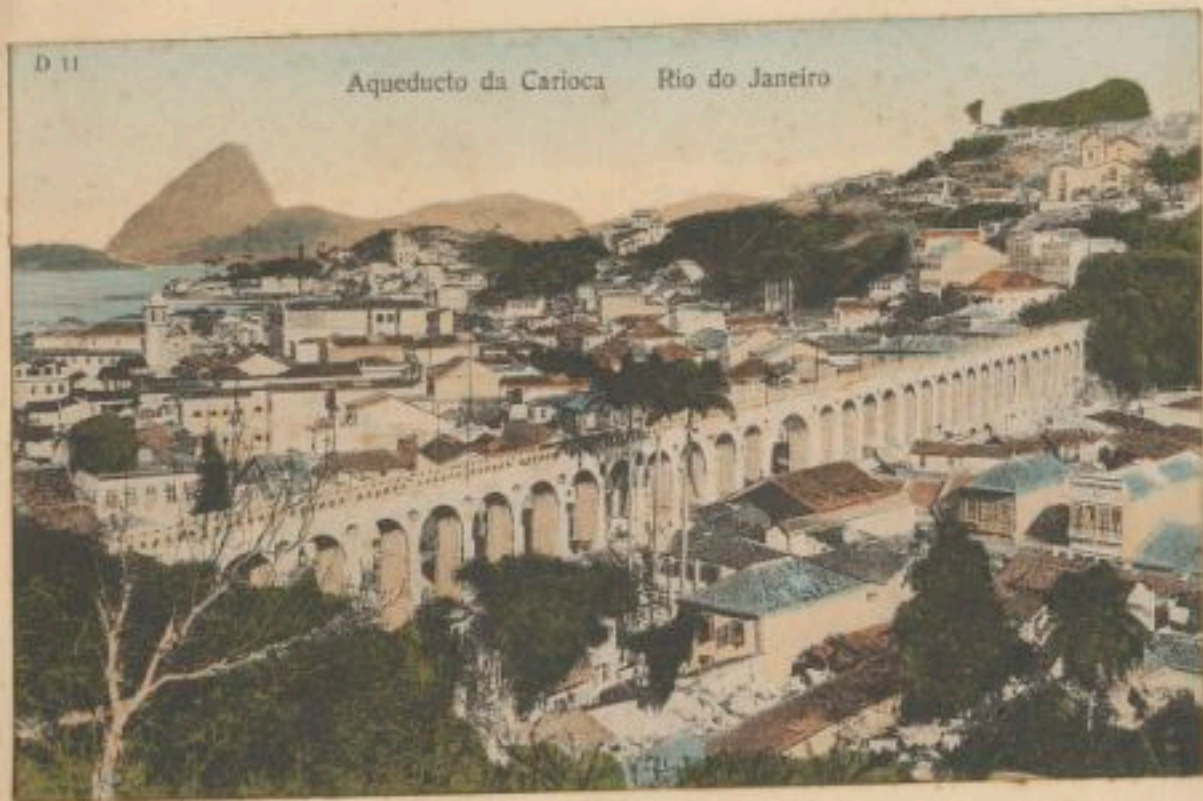
200 Corcovado, (Altitude 711M.) Rio de Janeiro



Rio - C. S. do Corcovado
159 Photographia Marc Frenck, rua do R. José N. 90.



Rio - Aqueducto de Santa Thereza
154 Photographia Marc Frenck, rua do R. José N. 90.



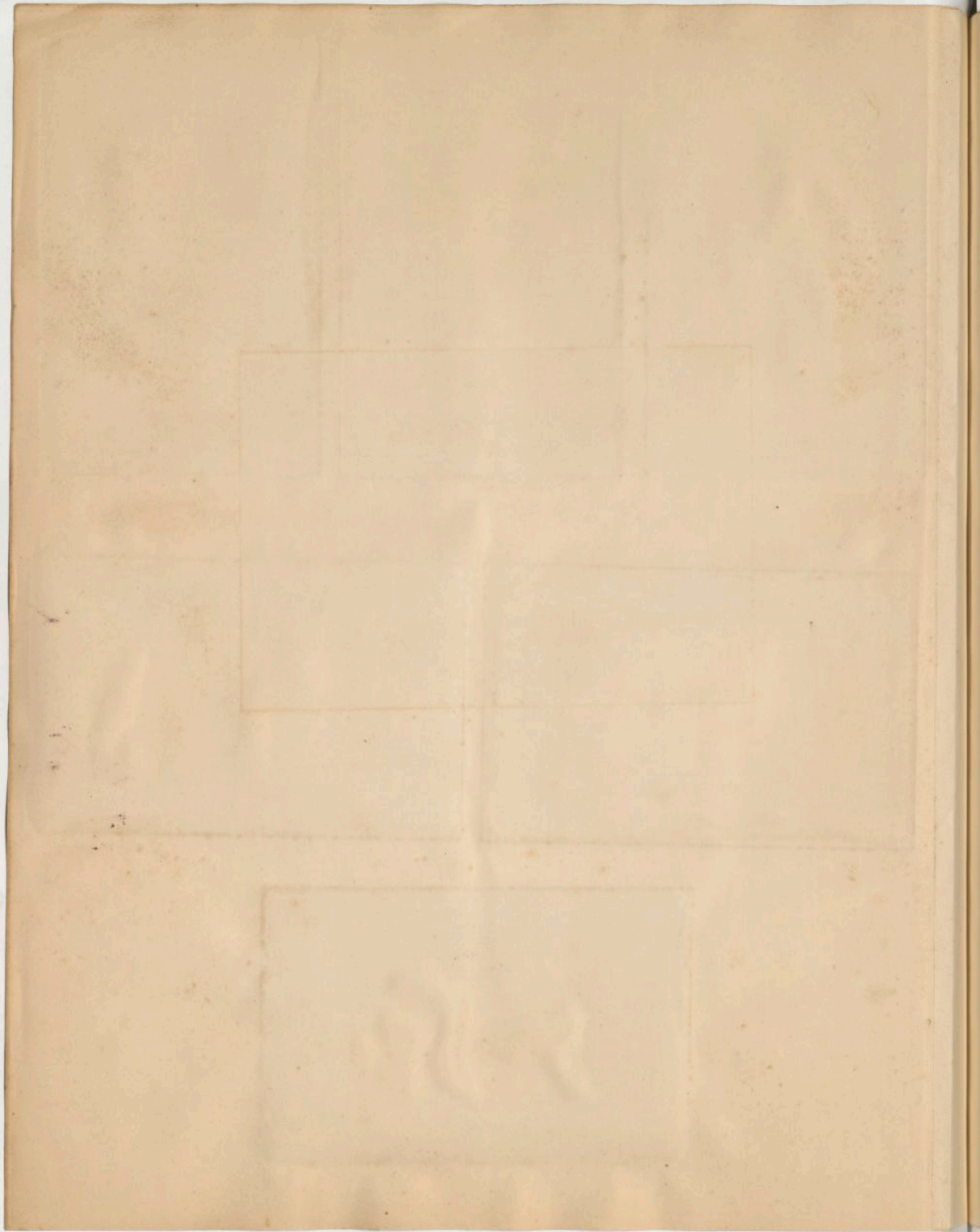
D 11 Aqueducto da Carioca Rio do Janeiro



RIO DE JANEIRO — Viaducto Santa Thereza



RIO DE JANEIRO
Viaducto Santa Thereza





Sylvestre - En montant au Corcovado.



si compacte et ma piste si imprécise, qu'il me fallut bien me résigner à marcher sur quelques-unes et à me frayer une route au travers des autres, le couteau à la main.

Marchant lentement et regardant prudemment à mes pieds (car enfin, s'il n'y a pas autant de serpents qu'on se plaît à le dire en Europe, il n'en est pas moins vrai qu'il est possible d'en rencontrer), j'arrivai enfin sur les bords d'un ruisseau qui descendait des hauteurs voisines, en gazouillant sur un lit de petits cailloux quartzeux, brillants comme des diamants.

Un gros arbre était tombé en travers, couvert de végétaux parasites, qui vivaient en maîtresse sur son vieux tronc pourri, envahi d'ailleurs par un épais revêtement de mousses, qui formaient un coussin moelleux.

Je m'assis et laissai mes regards errer autour de moi. Comme Paris était loin ! Quelle différence avec nos pauvres petites forêts ! Des bruits nouveaux frappaient mon oreille, cadencés, comme de petits coups de marteau. J'en cherchais depuis un certain temps la cause, lorsqu'un oiseau au plumage verdâtre vint s'abattre sur une branche à portée de ma vue. C'était lui qui, de son bec, sondait certains points de l'écorce, pour découvrir les insectes dont il se nourrit. Je le suivis un instant des yeux et j'étudiais ses allées et venues lorsque je restai immobile, n'osant faire un mouvement : à deux pas de moi, sur une des branches de l'arbre où j'étais assis, venait



SYLVESTRE. — Un coin de forêt.

de se poser, merveille de grâce et de légèreté, un énorme papillon aux ailes d'azur, de la grandeur de la main. Sans se soucier de ma présence, il s'était rapproché, et si près que j'aurais pu le saisir en allongeant le bras. Ses ailes, à l'extérieur, étaient gris foncé avec deux magnifiques arabesques de couleur orangée.

La bestiole n'avait probablement jamais vu mon pareil et ne se doutait pas que certains confrères en histoire naturelle,



En allant à Sylvestre.

moins scrupuleux, n'auraient pas hésité à mettre fin à sa frêle existence. L'idée ne m'en vint même pas ; l'insecte était une merveilleuse petite œuvre d'art, comme la nature seule sait en faire. S'en emparer eût été un crime... il semblait se fier à moi ! Je me trouvais heureux de l'admirer !

Le site était charmant et, tirant mon carnet de la poche de mon veston, je traçai quelques lignes en souvenir de cette apparition poétique.

« — Joli papillon aux ailes d'azur et d'or, d'où viens-tu ?

« — Je viens des bois profonds, où les ruisseaux limpides tombant en cascates chantantes, éclaboussent de leurs perles cristallines les frondes toujours vertes des fougères et des sélaginelles.

« Je viens des bois profonds, où règne un éternel printemps sous un ciel toujours bleu; où les oiseaux gazouillent leurs chansons d'amour au milieu des ramilles fleuries et des lianes serpentine...!!!

« — Joli papillon aux ailes d'azur et d'or, où vas-tu?

« — Je vais vers les régions heureuses où les fleurs s'épanouissent..., où la vie semble douce! Je vais, butinant à mon gré, symbole de l'idéale liberté!

« — Quand reviendras-tu, joli papillon aux ailes d'azur et d'or?

« Ferme un instant tes ailes... laisse-moi t'admirer! N'es-tu point la Poésie qui passe?

« Vois ces fleurs aux corolles chatoyantes qui distillent pour toi leurs senteurs enivrantes... mollement frémissantes sous la brise légère qui les caresse! Ne semblent-elles pas t'inviter à jeter l'ancre un moment dans ta course vagabonde?

« Mais non... dédaigneux, tu continues ton vol!

« — Mon vol est l'image de la vie qui s'enfuit, rapide et sans lendemain... comme le nuage qu'emporte la tourmente! Hâtons-nous d'en jouir, tant que brille son soleil! L'avenir... c'est la nuit! Après... le néant... plus noir encore!

« Voyageur qui passes, tu ne me reverras jamais. Songe quelquefois, quand tu seras de retour dans ta brumeuse patrie... quand les frimas auront flétri les roses... songe au petit papillon aux ailes d'azur et d'or qui, un soir, sous le beau ciel du Brésil, sema un peu de lumière et de joie sur ta route aventureuse (1)! »

Je m'étais un peu attardé dans mes réflexions et le soleil baissant, la nuit arrivant vite dans les régions équatoriales, je n'eus que le temps de revenir sur mes pas. Il ne ferait pas bon passer la nuit égaré dans ces maquis, où de fâcheuses rencontres sont toujours possibles.

22 JUILLET. — En partant de Paris, j'ai été gratifié d'un grand nombre de lettres de recommandation pour les princi-

(1) J'ai dédié cette petite fantaisie à mon ami, le docteur de Barros.

aux personnages de Rio et, bien que je ne sois pas très amateur de visites, je dois cependant faire honneur aux personnes qui me les ont offertes.

Ma première démarche sera pour S. Exc. le docteur de Sá, ministre de l'Industrie.

D'après les indications que j'avais pu recueillir, l'heure la plus favorable pour se présenter était de onze heures à midi. Mais, au ministère, on me répondit que Son Excellence ne serait à son cabinet qu'à deux heures.

Au Brésil, le temps ne compte pas. Personne n'est pressé. J'aurai assez d'occasions de distribuer des éloges, pour avoir le droit de faire quelques critiques, pas bien méchantes d'ailleurs, ainsi qu'on le verra.

A l'heure convenue, j'étais exact au rendez-vous. Je remis ma carte à un personnage faisant l'office de garçon de bureau, qui disparut et ne tarda pas à revenir, me disant, d'un air aimable d'ailleurs, et en me montrant un fauteuil: « Espere, senhor! », ce qui veut dire, en bon français: « Veuillez attendre. »

C'était la première fois que ce mot résonnait à mon oreille. Je devais, hélas! l'entendre de nouveau prononcer bien des fois!

Chez nous, en France, on n'a pas le temps d'attendre et même, l'aurait-on, qu'on ne saurait se plier longtemps à pareille invitation. Au Brésil, attendre, c'est la règle. Très rares sont les circonstances où l'on peut, de suite, se mettre en relation avec la personne que l'on vient visiter; généralement, il faut se résigner à « poser » plus ou moins longtemps et s'armer d'une dose de patience dont s'arrange mal le caractère français.

Je devais en faire personnellement, et en maintes circonstances, l'expérience à mes dépens.

Je reviens à mon histoire.

J'étais arrivé à deux heures...; deux heures et demie, trois heures..., trois heures et demie avaient sonné, j'étais toujours dans mon fauteuil, me morfondant... pensant qu'on allait enfin m'appeler. De guerre lasse, en entendant sonner quatre heures, je pris le parti de me mettre à la recherche

Le papillon du Brésil

A mon ami le docteur Voetlaer

— Toi dont l'azur et l'or scintillent sur tes ailes,
Joli papillon, d'où viens-tu ?

— Je viens des bois profonds, demeures éternelles
Abritant dans leur sein des splendeurs naturelles
Où l'homme n'a jamais vécu.

Je viens des régions où les ruisseaux limpides
Recourent en tombant, de leurs perles liquides
Un sol d'invincible vertu.

Leur écume s'étend au fond des fleurs ouvertes
Et mouille la fougère aux frondes toujours vertes
En dépit d'un climat de feu.

Je viens de ces forêts vierges qui m'ont vu naître
Où le printemps sans fin, notre souverain maître
Règne sous un ciel toujours bleu.

Là, parmi les buissons, les ramilles ombreuses,
Dans les lacis légers des lianes fibreuses,
Doux et mystérieux séjour,
Les oiseaux revêtus de couleurs éclatantes,
En jouant au milieu de fleurs éblouissantes,
Gazouillent leurs chansons d'amour.

— Splendide papillon aux ailes satinées
Où vas-tu, sylphe ou déité?

— Vers les édens fleuris, les zones fortunées
Où la vie est facile aux brèves destinées,
Je vais, par la brise emporté,
Butiner à mon gré dans les calices roses
Sans crainte ni souci des êtres et des choses,
Idéal de la liberté!

— Toi qui sembles sorti des sphères irréfutables,
Beau papillon d'azur et d'or,

Susprinds ta course folle et reforme tes ailes
Nul n'a vu du ciel des parures plus belles,

Laisse-moi t'admirer encore !

Tu confonds ma pensée : es-tu la poésie
Qui passe accompagnant la pure fantaisie
Dans un harmonieux accord ?

Vois ces fleurs étalant des corolles tremblantes
Qui distillent pour toi des senteurs enivrantes ;
Sous la brise penche leur col .

Ne te semble-t-il pas qu'un tel charme t'engage
Libertin vagabond, à leur rendre un hommage ?
Dédaigneux, tu poursuis ton vol !...

— Mon vol capricieux, ainsi que le nuage,
Des jours sans lendemain est la vivante image.

De l'ouragan, bravons l'effort !
Flâtons-nous de jouir, railloons le grand peut-être !
L'aube, c'est la nuit qu'aucun œil ne pénètre,
Puis le néant ... plus noir encore !...

Quand tu retrouveras ta brumeuse patrie,
Les frimats attristants et la rose flétrie,
Monotone et sombre décor,

Souviens-toi des rayons de joie et de lumière
Que versa sur ton front, voyageur solitaire,
Le papillon d'azur et d'or.

Quant à moi, fils chétif de l'air et de l'espace,
Sous le ciel du Brésil, Dieu m'a fait une place;
J'y suis et j'y demeure, mais...

Proche est mon dernier jour en sa claire atmosphère
Le temps est court pour moi; ma vie est éphémère,
Tu ne me reverras jamais!

Docteur Lattès

Lucien Moynot.

du susdit garçon de bureau pour obtenir quelques renseignements.

« Espere, senhor, » me répéta-t-il de nouveau, en souriant tranquillement.

Je me replongeai rageusement dans mon fauteuil jusqu'à cinq heures où, perdant absolument patience, j'interrogeai un autre serviteur qui me déclara que Son Excellence était partie.

Le premier garçon de bureau avait suivi le même exemple et, si je ne m'étais décidé à aller aux informations, on m'au-



RIO. — Ministère de l'Industrie.

rait laissé bien tranquillement dormir jusqu'à la fermeture du ministère.

Le garçon avait-il remis ma carte? Je ne pus le savoir. Mais, grâce à son incurie ou à sa mauvaise volonté, j'avais perdu une journée entière.

Je revins furieux à mon hôtel, où je racontai mon aventure et on me donna le conseil bien simple de glisser en même temps que ma carte 1.000 ou 2.000 reis dans la patte de l'huissier de service.

J'abrège cette histoire. Le lendemain, grâce au talisman qu'on m'avait enseigné, ma démarche était couronnée de succès.

« Espere, » me dit-il cependant, par habitude; mais j'étais à peine assis qu'il revint me chercher et me fit pénétrer dans

une immense pièce où des groupes se promenaient en causant familièrement.

Je pensais attendre encore, lorsque je vis venir à moi, tenant à la main ma carte, un personnage qu'à sa belle prestance et à l'affabilité de son visage, je reconnus de suite pour être le ministre des Voies de Communication et de l'Industrie dont on m'avait montré la photographie.

M'entraînant dans un angle, Son Excellence me fit asseoir et voulut bien m'interroger sur le but de mon voyage et sur les impressions que j'avais ressenties lors de mon arrivée.



BAIE DE RIO. — En allant à Nitheroy.

Je ne lui cachai pas que j'étais enthousiasmé de la beauté des paysages, que je ne savais comment faire l'éloge de l'hospitalité brésilienne et que j'espérais, après avoir parcouru les régions les plus intéressantes de son beau pays, emporter d'inoubliables souvenirs et surtout assez de matériaux pour publier un volume où je me proposais particulièrement de faire connaître les ressources énormes que renferme le territoire brésilien et les immenses débouchés que le commerce français pourrait y rencontrer.

En m'entendant parler si chaleureusement du Brésil et, certes, sans la moindre intention de flatterie, Son Excellence avait souri.

« Nous vous aiderons, me dit-elle, autant qu'il sera pos-

sible et des lettres de recommandation vous seront remises à votre prochaine visite. »

Ayant appris que ma mission était « gratuite », un sourire effleura ses lèvres... Ce sourire en disait long !

« Nous n'accordons plus maintenant de permis de circulation sur nos lignes ferrées. Il s'est produit des abus qu'on a dû faire cesser... mais, ajouta Son Excellence, quand vous serez de retour à Rio, à la fin de votre voyage, tous vos



BAIE DE RIO. — Bateau faisant le service de la rade.

frais de route vous seront remboursés ! Nous serons heureux de collaborer ainsi au succès de votre mission. »

Tout commentaire serait superflu. La conversation continua quelques minutes encore et je me retirai, remerciant sincèrement le ministre de la bienveillance toute particulière dont il venait de m'honorer.

Il était deux heures quand je quittai le ministère. Un des bateaux à vapeur faisant le service de la rade sifflait et allait partir. Sans trop savoir où il me mènerait, je montai à bord... Il traversait la baie pour aller à Nitheroy, capitale de l'État de Rio de Janeiro.

Cette promenade est admirable et le panorama de la baie merveilleux !

On laisse à gauche l'île « das Cobras », ainsi nommée parce

qu'autrefois les reptiles y abondaient ; elle porte actuellement le nom « d'ilot fiscal ». On y a construit un magnifique palais.

Partout on croise d'autres petits vapeurs qui desservent les localités les plus intéressantes et l'on côtoie de grands bateaux de guerre, peints en blanc et, paraît-il, construits avec les derniers perfectionnements.

Après un quart d'heure de navigation, on aborde à quai. Nitheroy possède environ 30.000 habitants et se développe



BAIE DE RIO. — Vaisseau de guerre.

en demi-cercle sur la rade. Son aspect est des plus riants. Partout de jolies villas, entourées de jardins et ombragées par de beaux palmiers.

A peine débarqué, on arrive sur une grande place, qui est le point de départ de nombreux tramways allant dans toutes les directions.

Pour prendre connaissance du pays, nous conseillons, ce que nous fîmes, de monter dans chacun d'eux, et de suivre jusqu'au point terminus.

Nous recommanderons spécialement trois localités, particulièrement pittoresques : la plage d'Icarahy, celle de *das Flechas* et *Canto do Rio*, avec son ravissant paysage.

Un des tramways pénètre dans l'intérieur et passe auprès du *Collegio Salesiano de Santa Rosa*, dont les bâtiments sont

dominés par une statue gigantesque et dorée de Notre-Dame-Auxiliatrice, qui resplendit sous les rayons du soleil et fait grand effet.

Ce collège, dirigé par les Salésiens de Dom Bosco, donne l'enseignement secondaire à 300 élèves, tous internes; il y a en outre une école professionnelle pour plusieurs métiers et, en particulier, toute l'industrie du livre.

Du haut de la colline, où s'élèvent les bâtiments de cet établissement, on jouit d'une vue magnifique et l'on domine toute la rade dans une étendue immense.



NITHEROY — Embarcadere.

Des bateaux partant à de courts intervalles ramènent les voyageurs à Rio.

La traversée de la rade présente un charme tout particulier lorsque le soleil est à son déclin. Les montagnes se teintent à l'horizon des nuances les plus variées et les derniers feux du soir font étinceler, comme un lac d'argent fondu, la mer qui vient baigner les quais de Rio.

23 JUILLET. — Après le Corcovado, une des plus belles promenades que l'on puisse faire aux environs de Rio est, sans contredit, celle de la Tijuca, qui constitue quelque chose d'unique et de merveilleux, propre au Brésil, et dont on chercherait vainement ailleurs l'analogue.

A Paris, nous avons notre Bois de Boulogne, avec ses lacs, ses routes spacieuses, et sa belle végétation.

A Rio, on a la Tijuca, montagne de 1.021 mètres d'altitude, couverte de forêts vierges qui vont rejoindre le Corcovado, forêts presque impénétrables, abritant sous leurs arbres immenses une inextricable végétation.

Eh bien, c'est au milieu de ce chaos de la nature, à travers ces pentes escarpées et bordées de précipices, qu'un homme de génie, le Dr Pereira Passos, un des préfets de Rio,

a eu l'audace de porter la pioche et la hache, traçant des routes magnifiques dans ce maquis qui semblait inattaquable pour en faire un parc naturel, incontestablement l'une des plus belles conceptions artistiques du Brésil.

La partie civilisée de la promenade, si je puis m'exprimer ainsi, celle qui comprend des routes, s'étale sur une étendue considérable et il faut une journée entière, en voiture, pour la



LA TIJUCA. — Un coin de forêt.

parcourir dans son ensemble. C'est par là qu'il faut commencer et c'est un excellent exercice pour se familiariser un peu avec la forêt vierge véritable, qui constitue la seconde partie et qui, en réalité, représente le côté intéressant de l'excursion.

Si, quittant les routes, en suivant quelque piste incertaine, on s'enfonce à travers la forêt, c'est là qu'on peut avoir l'impression exacte de la grande nature tropicale, là que le botaniste trouvera l'occasion de faire de merveilleuses trouvailles.

Pour se rendre à la Tijuca, le mieux est de prendre au

coin de la Rua d'Assembléa le tramway qui porte l'indication de *Bôa Vista Alto*. Après un trajet de trois quarts



LA TIJUCA. — Un coin de forêt.

d'heure à travers les chemins les plus pittoresques et les plus sauvages, on s'arrête enfin à 358 mètres de hauteur, à 13 kilo-



LA TIJUCA. — Cascade.

mètres du centre de Rio, sur un large emplacement où s'élève un superbe hôtel, muni de tout le confort moderne

et entouré de jardins admirablement plantés et soigneusement entretenus.

C'est là que l'on descend.

Prenant alors une route qui commence sur la droite, il ne reste plus qu'à la suivre aussi loin que possible.

A peine a-t-on parcouru 500 mètres que le bruit d'une



LA TIJUCA. — Cascade.

chute d'eau se fait entendre et l'on ne tarde pas à arriver au pied d'une belle cascade, dont les eaux tombent de 30 mètres de haut, au milieu des frondes des fougères arborescentes qu'elles couvrent d'une poussière cristalline, scintillant sous les rayons du soleil comme des pierres précieuses, pour aller remplir une énorme vasque naturelle d'où s'échappent plus loin de jolis ruisseaux aux eaux fraîches et murmurantes.

Grâce à l'humidité et à l'ombre des grands arbres, la végétation acquiert en ce point une exubérance prodigieuse.

On admire longtemps la beauté du site et c'est avec peine que l'on poursuit sa route.

Le chemin monte de plus en plus, formant des lacets et, de temps en temps, une brèche dans la forêt permet à l'œil de contempler au loin le panorama de Rio et de la baie tout entière.

A gauche, la montagne se dresse formant une muraille naturelle, boisée jusqu'au sommet, tandis qu'à droite la route longe



Tijuca - Ruissseau ombragé de bananiers.



Tijuca.



Tijuca.



Tijuca.



Tijuca



Tijuca - Route plantée de bambous.



Tijuca... La grande cascade.



RIO DE JANEIRO
Cascatinha da Tijuca



RIO DE JANEIRO
Cascatinha da Tijuca



RIO DE JANEIRO
Cascatinha da Tijuca



Gruta Paulo e Virginia, Tijuca Rio de Janeiro



59 Cascadinha da Tijuca Rio de Janeiro

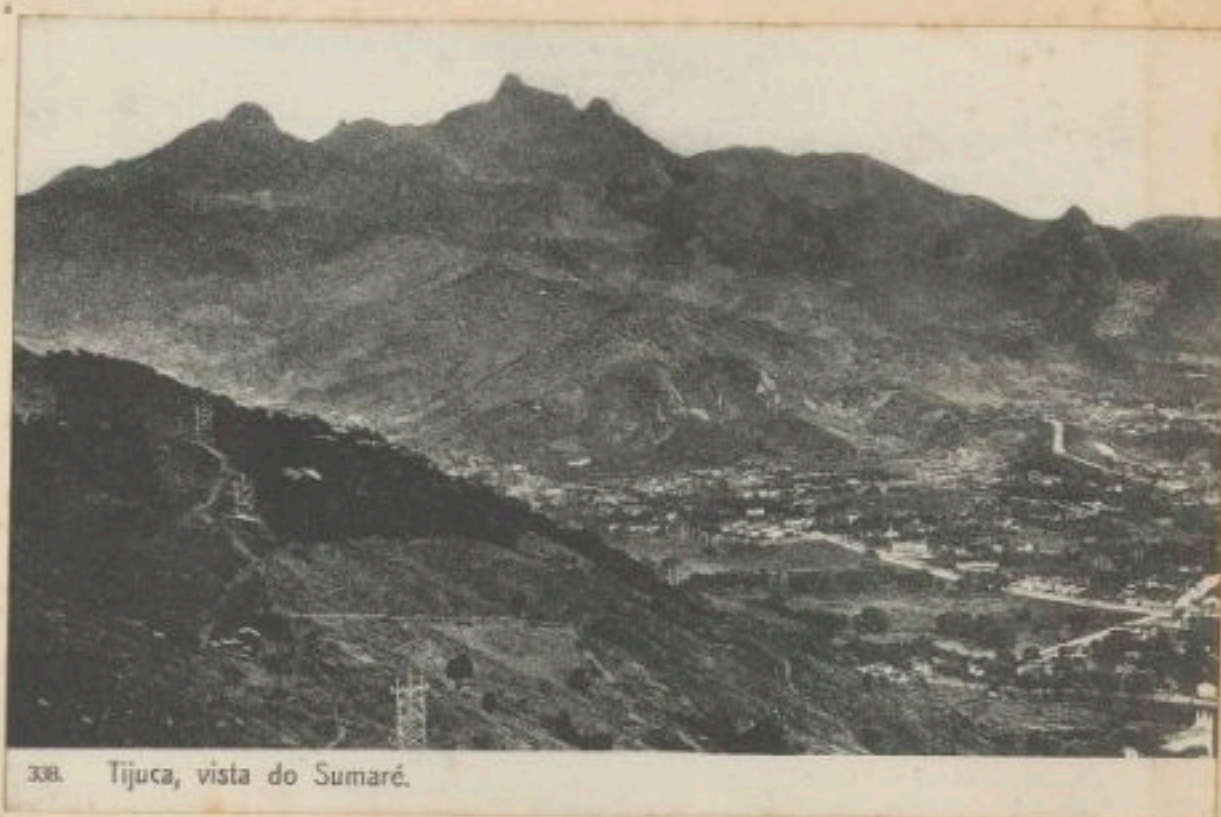
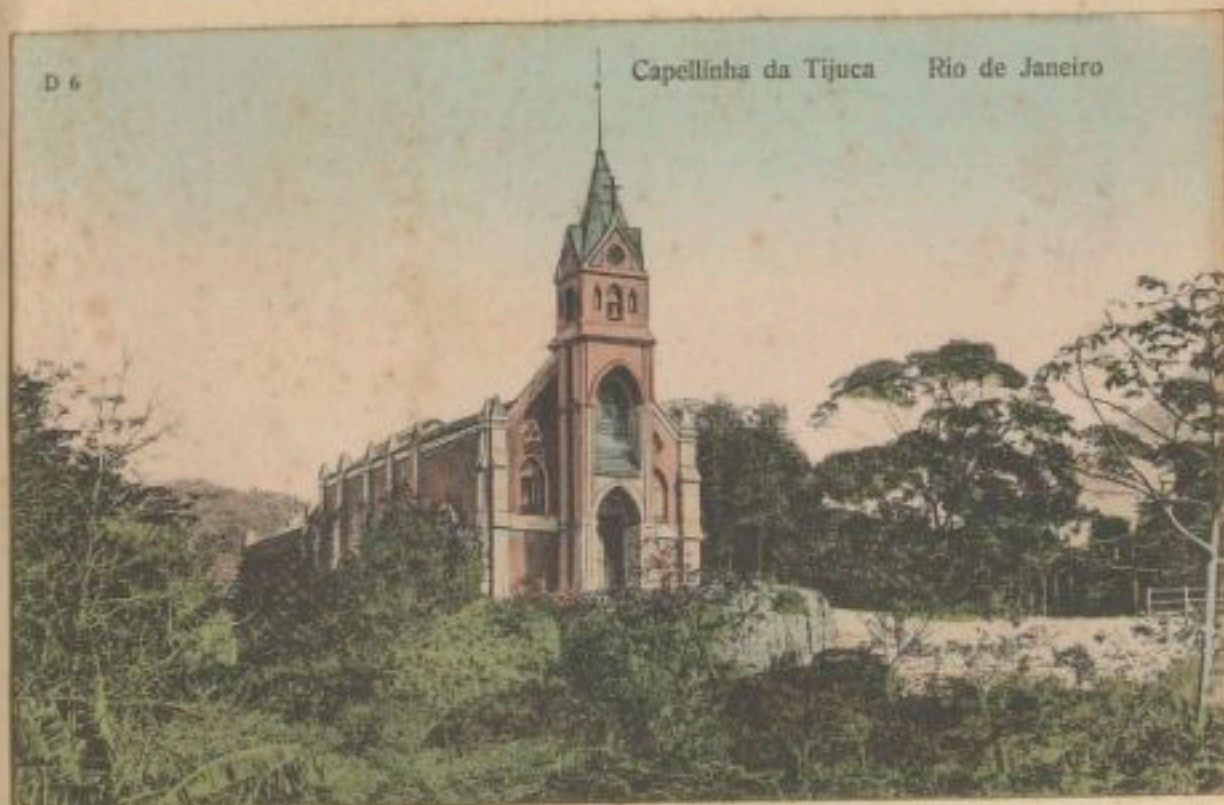


Tijuca.



Tijuca.

La Tijuca



Chapelle de la Tijuca.



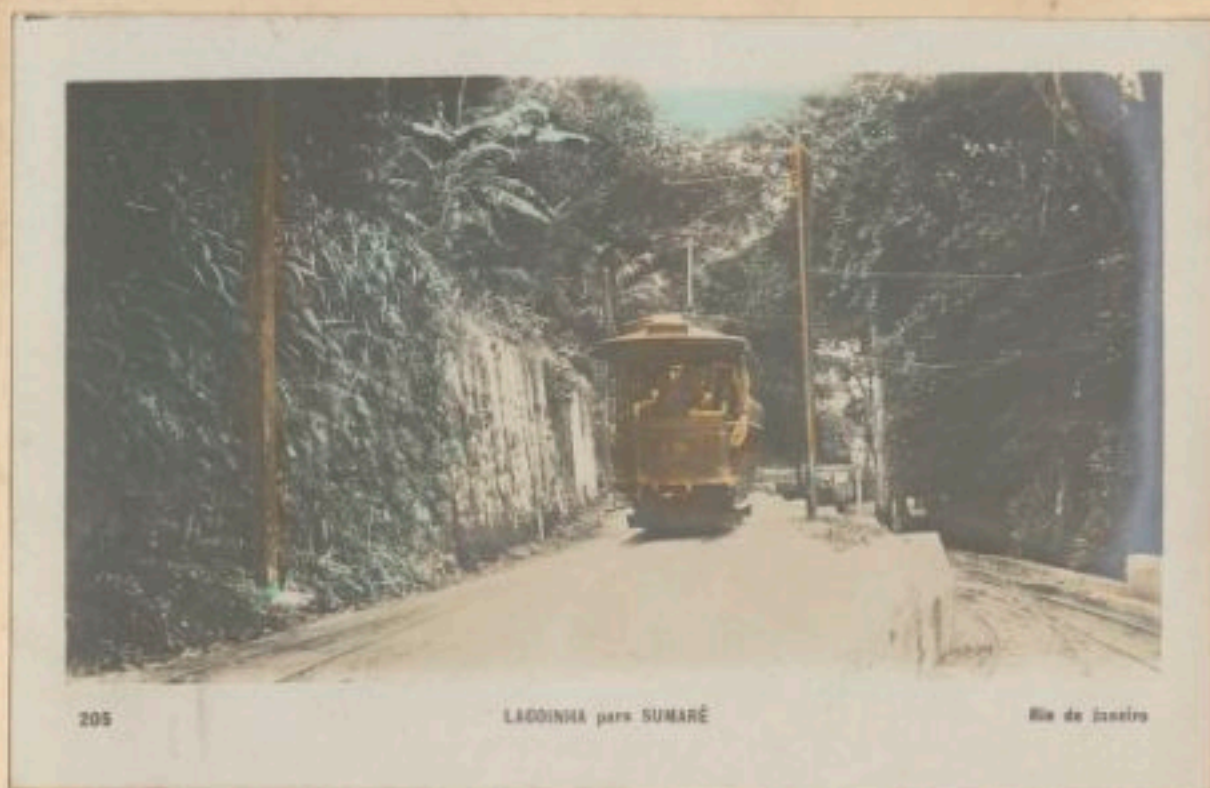
206 Furnas de Agassiz, Tijuca Rio de Janeiro



RIO DE JANEIRO - Tijuca: as furnas



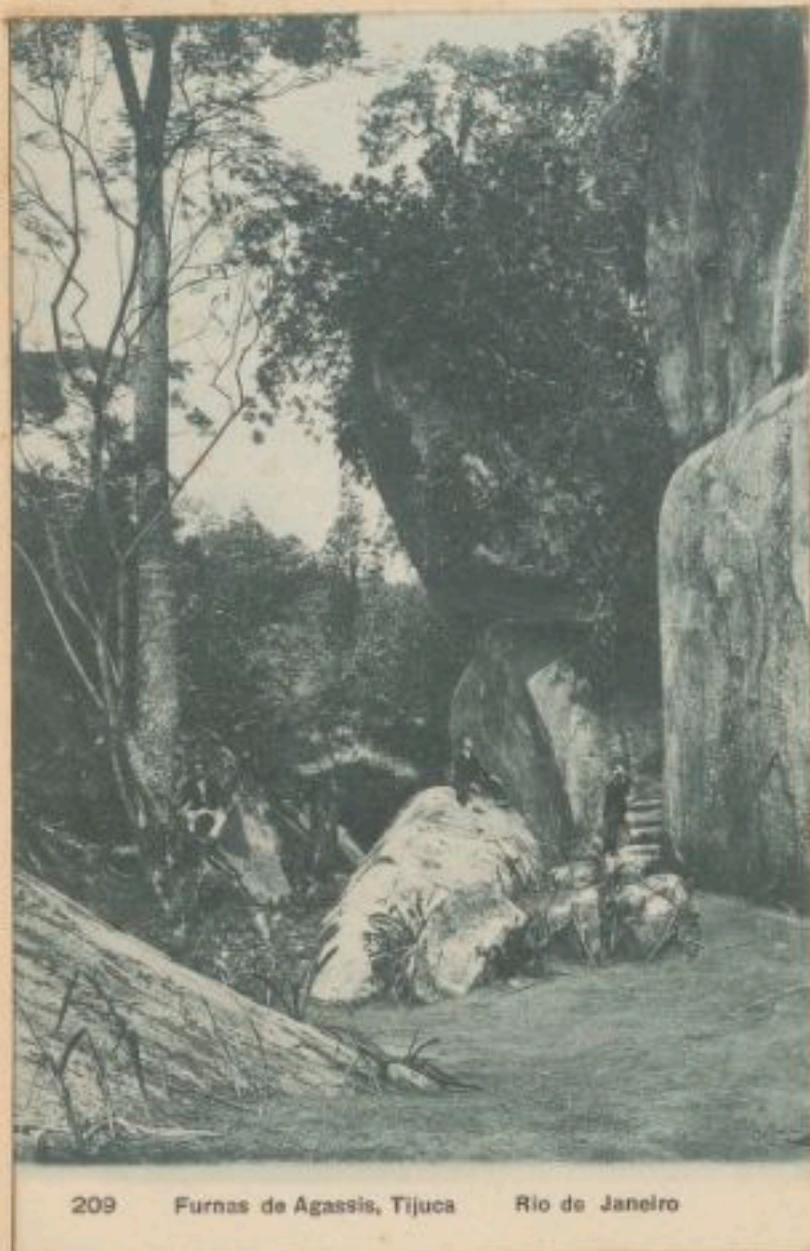
RIO DE JANEIRO
Cascata das Furnas da Tijuca



205

LAGOINHA para SUMARÉ

Rio de Janeiro



209 Furnas de Agassiz, Tijuca Rio de Janeiro



Tijuca - La grande cascade.

des précipices dont on ne soupçonne pas la profondeur masquée par une luxuriante végétation.

Les espèces les plus variées sont mélangées; citons-en quelques-unes : l'arariba, la bicuhiba, de nombreux canneliers, le cèdre rose, le bois du Brésil (*Hematoxylon*), le jequitiba et une foule de palmiers, de latanias, mélangeant leurs larges feuilles en éventail aux dentelures si délicates d'innombrables fougères arborescentes.



LA TIJUCA. — Un ruisseau.

Quand on a marché environ deux heures, on arrive à la Grotte de Paul et Virginie, site qui, en lui-même, ne présente aucun intérêt.

Si, au débarcadère, on suit la route qui descend vers la gauche, on ne tarde pas à trouver des sentiers qui s'élèvent de plus en plus, et conduisent au col de la Tijuca, à l'altitude de 1.021 mètres.

Il ne faut pas essayer de décrire le panorama qui se déroule aux yeux éblouis; les mots n'existent pas pour rendre l'impression qu'on éprouve en présence d'une pareille merveille. Du haut du Corcovado, on croit impossible de trouver un spectacle plus grandiose. En comparaison de celui qu'on a au sommet de la Tijuca, il est relativement insignifiant.

Aussi ne faut-il pas manquer de commencer les excursions par le Corcovado, qui ne dirait plus rien si l'on connaissait avant lui les sites merveilleux de la Tijuca.

Pour être juste, chacune de ces deux excursions présente des charmes particuliers et l'ensemble est magnifique.

A plusieurs reprises, j'ai fait des explorations à travers les

parties les plus sauvages, récoltant pour mes collections d'innombrables espèces végétales. En quelques heures, le naturaliste peut réunir un herbier de cent à cent cinquante espèces, appartenant toutes ou presque toutes à des genres inconnus en Europe.

L'entomologiste n'a que le choix également : les plus beaux papillons s'offrent à ses regards, ainsi que



LA TIJUCA. — Une allée.

les coléoptères de couleurs et de formes si mystérieuses.

Les papillons, je n'en ai pas fait l'expérience, me semblent difficiles à capturer, dans l'impossibilité où l'on se trouve le plus souvent de les poursuivre. On ne ferait pas trois pas sans s'embarrasser dans des lianes et sans faire des chutes plus ou moins désagréables. Ajoutez à cela qu'il est bon, en ces endroits fortunés, de toujours regarder à ses pieds, car les serpents, sans y être communs, s'y rencontrent quelquefois.

Je devais en faire l'expérience.

Dans la dernière excursion que je fis à la Tijuca, entraîné

par ma passion botanique, je m'étais aventuré sous bois à une fort grande distance, suivant une piste assez vague, sans trop savoir où j'aboutirais. Mais les trouvailles étaient si précieuses que, à force d'avancer, je me trouvai un moment à peu près égaré, sans trop savoir de quel côté opérer mon retour.

A ma droite, une sorte de mur naturel me barrait la route, planté verticalement et couvert de broussailles et, à gauche, des pentes presque à pic ne me disaient rien qui vaille.

Je réfléchissais sur le parti à prendre, lorsque, devant moi, j'entendis un bruit de brindilles cassées ou de feuilles sèches remuées et j'aperçus, sans le moindre plaisir, je dois l'avouer, un reptile qui serpentait, se dirigeant dans le sens de la paroi rocheuse dont je viens de parler.

L'animal, qui, probablement, m'avait aperçu, ne demandait, je crois, qu'à prendre la fuite et, accélérant sa marche, il prit son élan pour grimper le long du talus. La pente était trop raide, il retomba pour recommencer de nouveau sans plus de succès.

Alors, avec la rapidité de l'éclair, il se lova en un bloc de la grosseur d'un petit potiron, ne laissant voir que la tête qui surmontait la masse d'environ dix centimètres.

Autant que j'avais pu en juger tout d'abord, quand l'animal semblait fuir, il pouvait avoir 2 mètres, à 2^m,50 de longueur, le corps était de la grosseur du poignet, de couleur brun clair, comme les feuilles mortes, avec des taches brunes irrégulières.

J'étais resté immobile, ne sachant trop quel parti prendre



LA TIJUCA. — Route bordée de bambous.

et, sans fausse honte, j'avoue que j'aurais volontiers tourné bride, si la chose eût été possible. Je me trouvais à 10 mètres de la bête et, du point que j'occupais, je l'apercevais très nettement.

Je n'avais sur moi, comme arme, que mon revolver, une arme excellente toutefois et d'une puissance de pénétration considérable. De plus, habitué à m'en servir, j'étais à peu près sûr de mettre toutes mes balles dans une cible aussi large que celle que m'offrait mon ennemi.

Ma foi, dans ces conditions et, disons-le, l'amour-propre s'en mêlant, je visai l'animal, auquel j'envoyai coup sur coup deux balles, tirant à la base de la partie qui émergeait du bloc.

Je m'attendais à le voir sursauter et, que sais-je? s'enfuir..... Il n'en fut rien, la tête retomba inerte..... je lui avais probablement cassé en plusieurs points la colonne vertébrale.

Heureux de ma victoire et pour plus de sûreté encore, je lui envoyai, cette fois, à coup sûr, deux autres balles qui pénétrèrent dans le tas, sans provoquer le moindre mouvement.

Il était bel et bien tué!

Et cependant, me disais-je, ces animaux ont la vie dure... méfions-nous. La crainte assez naturelle, d'ailleurs, qu'ils inspirent, et le danger qui résulterait d'une morsure, ces deux conditions réunies, firent que je n'osai m'approcher.

Je décidai d'attendre au lendemain pour revenir et, dans le cas où il n'aurait pas bougé, de l'emporter comme trophée de chasse.

Je pris comme point de repère un arbre superbe, couvert de fleurs bleues, qui dominait tous les autres et je me mis en devoir de regagner les sentiers civilisés.

Ce ne fut pas facile, et quand j'eus rejoint la grande route, je respirai plus librement, car la nuit vient vite en ces régions tropicales et, le soleil couché, la forêt devient presque obscure.

De retour à mon hôtel, je racontai ma chasse; on jugea que j'avais été bien imprudent d'attaquer, attendu que

si j'avais manqué l'animal, il se serait jeté sur moi à coup sûr... On me félicita de ma chance. D'autres personnes prétendirent que jamais les serpents n'attaquent et qu'ils n'ont qu'une idée, surtout quand ils sont blessés, s'enfuir au plus vite.

Je n'ai pu encore être fixé sur ce point. Je serais volontiers du dernier avis, car les serpents que je vis par la suite semblaient faire tous leurs efforts pour éviter ma rencontre.



LA TIJUCA. — Plantation de bananiers.

Le lendemain, je n'eus rien de plus pressé que de retourner à la Tijuca. Après plusieurs heures de recherches, je finis par découvrir mon arbre à fleurs bleues, mais le bois était tellement touffu qu'il me fut impossible de retrouver la place où j'avais laissé mon serpent.

Ce fut en vain que j'explorai tous les environs. Cela prouve combien, dans les grands bois, il est difficile de s'orienter.

Force me fut d'abandonner mes recherches et je dus rentrer bredouille, regrettant vivement ma réserve timorée de la veille.

En comparant dans mon souvenir les dessins qu'il por-

taît sur la peau, avec les échantillons que m'avait donnés avant mon départ, mon excellent ami M. de Castro Guimarães, je crois que ce reptile appartenait à l'espèce décrite sous le nom de *Jararaca*.

26 JUILLET. — Je commence à me familiariser avec la vie brésilienne. J'ai visité les principales curiosités et désormais je sais à peu près m'orienter et diriger ma course suivant mes besoins. Il y a la langue portugaise avec laquelle je reste encore passablement brouillé.



RIO. — Palais de l'Exposition.

Mais, avec un peu d'adresse et avec la complaisance que l'on rencontre en tous lieux, on finit toujours par se faire suffisamment comprendre.

Une dernière excursion à l'Exposition et je posséderai un ensemble satisfaisant de la belle capitale brésilienne.

Pour s'y transporter, on prend un des tramways de la Compagnie du Jardin botanique, qui, partant de l'Avenida Central, suit dans son étendue, le long de la mer, toute la magnifique terrasse dont nous avons parlé.

Citons en passant, lorsqu'on débouche sur la Praia de Santa Luzia, un joli monument appelé le palais de Monroe.

C'est la plus élégante construction de la ville. Elle est due au général Souza Aguiar, préfet de Rio.

Le palais Monroë a figuré à l'Exposition de Saint-Louis en 1901, comme pavillon brésilien, et il a été beaucoup admiré.

Placé comme il l'est à l'entrée de l'Avenida Beira Mar, il produit grand effet.

Le tramway qui mène à l'Exposition, arrivé à Botafogo, continue à gauche, suit la mer et passe près de l'École militaire.

Une énorme colline qu'on appelle Pedra de Urca, rocheuse, presque aride, domine la baie et vient mourir dans la mer. C'est à sa droite que s'élèvent les bâtiments de l'Exposition.

Nous citerons les principaux : d'abord le pavillon général, puis le théâtre; le pavillon du District Fédéral et ceux de São Paulo, de Bahia et de Minas. Ce dernier est particulièrement remarquable.

Notons enfin la Porte monumentale, de grande allure et qui, de loin, produit grand effet.

Un congrès d'hygiène se tient actuellement dans le palais principal et de nombreux savants sont venus y prendre part de toutes les parties du monde. On a pu y entendre des communications de la plus grande valeur.... Ceux qui espéraient se documenter sur la fièvre jaune ont été déçus. Il n'en a guère été question, le fléau ayant complètement disparu de Rio, où les améliorations hygiéniques de toutes natures ont, depuis plusieurs années, rendu son développement impossible.

Si quelques cas et toujours à l'état sporadique, sont signalés



RIO. — Exposition.
Palais du District fédéral.

de temps en temps, avant peu, maintenant qu'on connaît son étiologie, cette terrible maladie aura complètement disparu.

Je terminerai ici le récit de mes excursions dans Rio. J'ai signalé les points les plus intéressants. Mais, ce qui m'entraînerait trop loin, ce serait de décrire tous les aspects fantaisistes que l'on rencontre, quand, sans se soucier de la route, on marche devant soi un peu à l'aventure.

Les mœurs populaires se déroulent à chaque pas, prêtant matière à de nombreux sujets d'observation.

On peut s'égarer quelques instants; il est impossible de se perdre. Il suffit de sauter dans le premier tramway venu (et ils abondent dans tous les quartiers), pour être sûr d'être ramené dans la partie la plus centrale de la ville.

Mon ami, M. de Barros fils, m'avait invité à dîner le soir dans sa famille; j'ai pu m'y rendre compte de ce que valait l'hospitalité brésilienne.

A Paris, on m'en avait fait grand éloge, et je m'aperçus de suite qu'on n'avait rien exagéré.

M. de Barros père, un des premiers jurisconsultes du Brésil aussi modeste et affable qu'érudit profond, m'accueillit avec la plus charmante cordialité et Mme de Barros sut ajouter quelques paroles aimables qui me touchèrent vivement.

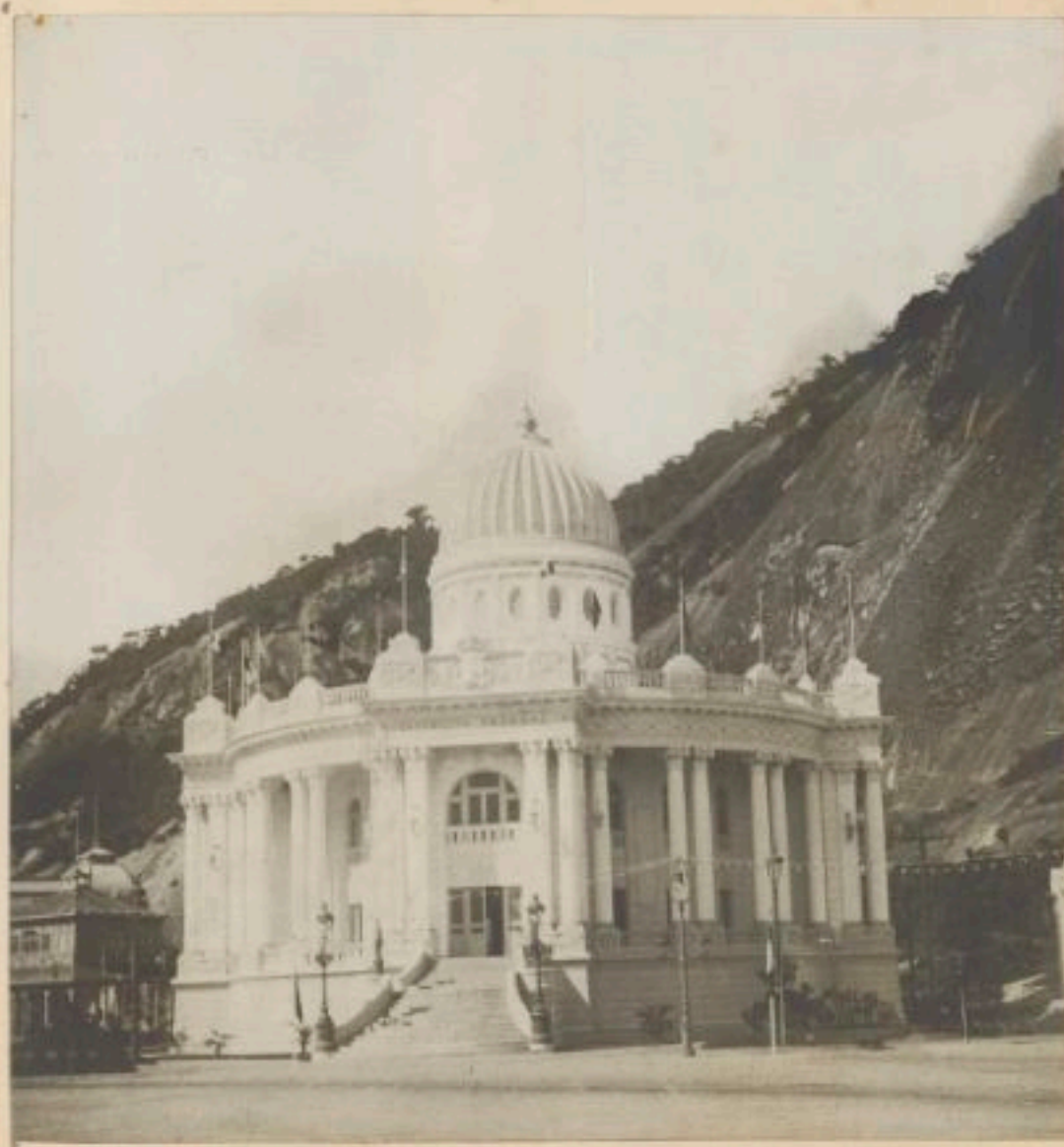
Je me trouvais, je le vis de suite, dans un centre patriarcal et les mille attentions délicates dont on m'entoura me firent presque croire que je venais de rencontrer une nouvelle famille.

Je passai une soirée délicieuse. Quelques amis non moins sympathiques avaient été invités, et les heures passèrent trop vite, hélas!

Quand ils liront ces lignes, ils verront que, loin d'eux, dans la vieille Europe, il est un ami qui ne les a pas oubliés et qui voudrait bien avoir des ailes pour revenir de temps en temps s'asseoir à leur foyer hospitalier.



Exposition.



Exposition.



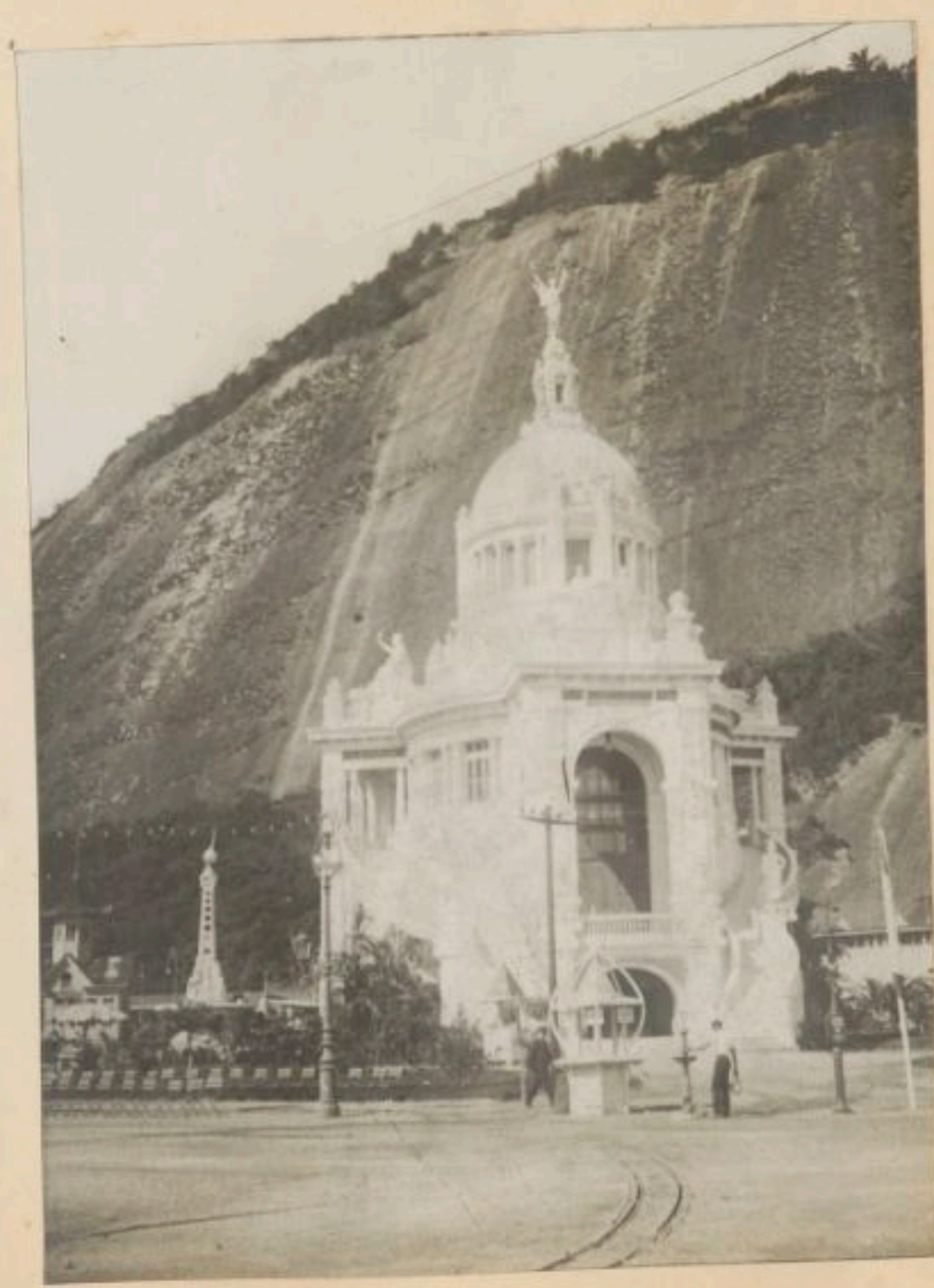
Exposition - Vue prise de Potalago



Exposition.



Exposition - Le Palais.



Exposition.



Exposition.



Exposition.

CHAPITRE VIII

Excursion à São Paulo. — Les chemins de fer. — Les buffets sur la route. — Généralités et détails géographiques. — La ville de São Paulo. — Ses monuments. — Santos et ses merveilleux travaux d'art. — La ville. — Le port. — Environs de Santos.

5 AOUT. — Je vais prendre congé de Son Excellence le Ministre de l'Industrie; il a la bonté de me remettre deux lettres d'introduction, l'une pour le président de l'État de Minas et l'autre pour le docteur Costa Sena, directeur de l'École des mines d'Ouro-Preto, qui, me dit-il, est prévenu de mon arrivée et m'attend déjà.

Je le remercie encore de son extrême bienveillance et, avant de quitter le ministère, je fais également visite à son frère, qui remplit les importantes fonctions de chef de cabinet et qui m'avait reçu avec une amabilité et une cordialité que je n'ai pas oubliées.

Il devait plus tard, à mon retour à Rio, me rendre encore de nombreux services. Je lui garde une réelle reconnaissance.

6 AOUT. — Départ pour São Paulo.

Quelques mots d'abord sur les chemins de fer au Brésil.

Il n'existe pas de guide imprimé où l'on puisse, comme chez nous, consulter l'horaire et trouver les renseignements indispensables pour se mettre en route. De plus, les heures de départ changent fréquemment, paraît-il.

Le seul moyen, pour se documenter, est de passer à la gare. Ce que je fis... mais j'en revins, après de nombreux pas et démarches, aussi peu fixé qu'auparavant. On ne trouve personne à qui s'adresser. Les guichets sont fermés et si l'on interroge par hasard quelque employé subalterne, on reçoit des réponses différentes et par conséquent sans valeur.

Heureusement que j'avais à ma disposition M. Bozier l'excellent directeur de l'hôtel Bellevue, qui voulut bien, avec sa complaisance inépuisable, se charger de m'accompagner au départ, pour aplanir au besoin les difficultés.

Il y a tout d'abord la question des bagages. Leur transport est d'un prix fort élevé; il double presque celui du voyage et quelquefois, paraît-il, les colis n'arrivent pas toujours très bien à destination. Je ne saurais rien affirmer à ce sujet et n'insiste pas.

Ce qui est certain, c'est qu'il faut ne prendre avec soi que le strict nécessaire, une petite valise, et rien de plus. C'est ainsi d'ailleurs que tout le monde voyage.

Dans le wagon, on installe son bagage comme on peut, sous les banquettes, s'il n'est pas trop gros. Autrement, on le laisse au milieu du chemin.

Au bout de peu de temps, les colis s'amoncellent, et on doit, pour sortir, accomplir de véritables prodiges d'acrobatie.

Il n'existe que deux classes : la première seule est acceptable et encore ne vaut-elle pas mieux que nos troisièmes. Quant à l'autre, elle est occupée par une catégorie de voyageurs qui donne généralement envie de se gratter, rien qu'en les regardant, bonnes gens d'ailleurs, je n'en doute pas; mais qu'il est peut-être prudent de ne pas trop frôler.

Ayant donc laissé à Rio le gros de mes bagages, je me résignai à partir avec une simple valise, celle que sur nos chemins de fer nous glissons dans le filet au-dessus de la tête.

Dans ceux du Brésil, la chose ne peut se faire. La place est trop exiguë et il n'est possible d'y déposer que de tout petits colis.....

7 heures du matin. — On ferme les portières, je serre la main de quelques amis qui sont venus me dire adieu à la gare et en route pour São-Paulo.

Nous traversons les faubourgs de la ville et la banlieue de Rio, où la culture maraîchère me semble bien comprise.

Jusqu'à *Belem*, le paysage est assez ordinaire; mais, à partir de cette station, on commence à retrouver le pittoresque et l'imprévu. Les collines, couvertes de forêts, dominent la voie à droite et à gauche, étalant aux yeux du voyageur tout le luxe d'une végétation tropicale.

On traverse des vallons verdoyants, émaillés de mille fleurs variées et, de temps en temps, enfouies sous les bananiers, on aperçoit de jolies fermes, d'où sortent des nuées de bambins qui accourent curieusement pour voir passer le train.

8 heures 1/2. — *Oriente*. — Le pays devient montagneux; les tunnels se succèdent.

Le paysage ressemble beaucoup à certaines régions de la Sicile. Partout des mamelons boisés, chevauchant les uns sur les autres.

Le long de la voie s'épanouit une luxuriante végétation où s'entremêlent d'innombrables espèces; mais où, cependant, dominent les fougères arborescentes, dont les frondes d'une fraîcheur matinale sont encore couvertes de perles de rosée.

De temps en temps, apparaissent des touffes énormes de *Daturas* arborescents et les bractées rouge vermillon d'un arbuste assez commun, d'ailleurs, dans toute la région. De loin, on croirait voir des fleurs de la dimension d'un rond de chapeau.

Pour achever de donner au paysage son aspect vraiment exotique, de nombreux *Erythrina* dominent les broussailles qui constituent le fond de la végétation, et au-dessus desquelles elles forment d'immenses bouquets rouges comme le corail.

Ces arbres, dont les feuilles ne poussent que plus tard, sont absolument merveilleux. Ils appartiennent à la famille des *Papilionacées* et sont assez répandus.

9 heures 1/2. — Voici *Barra do Pirahy*, joli paysage. La voie longe une rivière aux eaux limpides, un rio comme on l'appelle, aux rives ombragées. Les arbres qui la bordent viennent jusque dans l'eau. Je note parmi eux une espèce excessivement décorative, dont les feuilles d'un vert assez foncé sont argentées à leur face inférieure. Le soleil leur donne un éclat métallique.

Partout, dans les endroits habités, des champs d'orangers chargés de milliers de fruits d'or.

11 heures. — *Rezende*. — L'appétit commence à se faire sentir et c'est le moment d'aller aux provisions.

Il y a bien un buffet où, à la rigueur, on pourrait déjeuner; non seulement il ne brille pas par la qualité de la cuisine, mais encore il est fort cher. D'ailleurs je trouve, en voyage,



REZENDE. — Le long du fleuve.

infiniment plus agréable de faire quelques provisions et de déjeuner tranquillement tout en voyant le paysage défiler sous les yeux.

On trouve à acheter du jambon; des viandes froides, qu'on peut généralement traiter de pièces de résistance, vu leur dureté habituelle; de la volaille rôtie, encore plus coriace; puis des œufs durs; et des espèces de petits pâtés contenant quelque chose qu'il serait peut-être imprudent d'analyser de trop près, mais qui, en somme, ne sont pas désagréables au goût et ne sont pas toxiques.

En dehors des barrières, des nègres vendent des fruits délicieux: oranges, bananes et une sorte de cerise propre au pays.

Si j'ajoute que le pain est excellent, on conviendra qu'on peut facilement, dans ces conditions, avec un peu de philo-



Rezende, Rives du fleuve.



Rezende.



Lorena, Ligne de Rio a São Paulo
Lorena L. de São Paulo

sophie et beaucoup d'appétit, trouver tous les éléments d'un plantureux déjeuner.

Passé Rezende, le train longe la chaîne de la Mantiqueira, avec de hautes montagnes s'étendant à droite et à gauche.

Des ravins, à côté des arbres à fleurs corail, dont j'ai parlé tout à l'heure, surgissent d'autres arbres d'aspect



REZENDE.

identique, sans feuilles également, mais à fleurs jaunes comme nos faux ébéniers.

Le mélange de ces deux couleurs, tranchant sur la teinte verte des fougères qui s'élèvent jusqu'à la cime, donne au paysage un grand cachet d'exotisme.

Nous continuons à nous élever. La végétation devient moins active. De grandes dunes, couvertes d'une Composée arborescente à fleurs blanches, ayant un peu le port de l'Eupatoire, avec de larges feuilles cordées, se succèdent sans interruption.

1 heure. — *Cachoeira*. — Nous atteignons les cimes. La terre est rouge, c'est la couleur dominante au Brésil. Qui sait si la planète Mars n'est pas constituée par un sol analogue, ce qui expliquerait sa teinte rougeâtre?

A partir de ce moment et jusqu'à ce soir, le train circulera au milieu de nuages d'une poussière si épaisse, que l'on est obligé, toutes les fenêtres fermées, de se boucher les yeux et le nez avec son mouchoir (textuel). Ce sont des trombes, comme dans le désert africain. Malgré toutes les précautions, cette poussière pénètre partout : les objets sont couverts d'une poudre impalpable et, pour donner une idée du fléau, un journal étendu sur une banquette ne laisse plus, au



CACHOEIRA. — En allant à São Paulo.

bout d'un quart d'heure, reconnaître la moindre trace d'impression.

Cette partie du voyage manque de charme et on aspire à quitter ces hauts plateaux, toujours balayés par les mêmes vents.

5 heures. — *Taubaté*. — Nous redescendons. La végétation renaît et la poussière a disparu.

Partout surgissent de beaux groupes de bananiers. D'admirables touffes de bambous de 5 ou 6 mètres de hauteur forment des murailles verdoyantes et constituent des clôtures impénétrables.

Enfin, une liane chargée de grandes fleurs couleur orange rampe sur les talus, laissant pendre de ses capricieux festons, tellement touffus qu'ils arrivent quelquefois à masquer complètement la couleur rouge du sol. L'aspect est le même

que celui de notre Jasmin de Virginie, aux longues corolles tubulées.

Pendant des kilomètres, elle forme comme un manteau fleuri qui cache l'aridité du sol.

6 heures. — Après dix heures de chemin de fer, nous débarquons enfin à São Paulo, les yeux cuisants, le nez et les



SÃO PAULO.

oreilles à demi bouchés, et tellement couverts de poussière qu'on ne distingue plus la couleur des vêtements.

Je descends à l'hôtel Diemer, près de la gare de la Luz. L'établissement n'est pas brillant, mais le propriétaire est un brave homme et, m'a-t-on dit, très complaisant.

La vie est moins chère à Saint-Paul qu'à Rio.

Au lieu de 12 à 15 milreis par jour, on peut s'en tirer pour 8 milreis.

Avant d'aller plus loin, nous croyons utile de placer ici quelques généralités sur l'État de São Paulo, une des régions du Brésil les plus intéressantes, tant par la variété de ses produits naturels que par son commerce et son industrie, qui lui donnent une physionomie bien spéciale et bien particulière.

De nombreuses publications ont paru dans ces derniers temps, abordant tous les points intéressants de la vie économique de cet État, relatant l'état actuel de ses relations mondiales et mettant au jour ses aspirations et sa marche incessante vers le progrès.

Nous leur ferons de nombreux emprunts, nous efforçant de présenter un tableau d'ensemble, résumant le passé, le présent et surtout l'avenir, de ce pays que l'on peut presque considérer, vu son importance, comme le cœur du Brésil.

Dans une petite brochure reproduisant de nombreux articles de presse, et intitulée : *Les États du Brésil et leurs grandes ressources*, nous lisons :

« Parmi les vingt États de l'Union, São Paulo est, sans contredit, le plus connu et celui qui compte le plus grand nombre d'étrangers.

« L'État de São Paulo possède une superficie territoriale de 290.876 kilomètres carrés qui lui donne la neuvième place entre les États du Brésil. Son étendue est considérée comme moyenne dans la République, qui est la plus vaste de l'Amérique du Sud; mais cependant il est plus grand que l'Italie; ses terres équivalent à plus de trois fois la surface du Portugal, sept fois celle de la Suisse et presque dix fois celle de la Belgique.

« La population de l'État de São Paulo est de 3 millions d'âmes. Il est le second du Brésil à ce sujet. Seul, l'État de Minas possède un plus grand nombre d'habitants. La densité moyenne de la population est de 10,40 habitants par kilomètre carré.

« Le peuplement de cet État se fait plus rapidement que pour les autres, non seulement à cause des éléments de richesse qu'il renferme, mais surtout par suite de la propagande des voyageurs étrangers qui l'ont visité et proclament hautement les avantages qu'il offre à la colonisation.

« L'État de São Paulo est borné : au N., par l'État de Minas Geraes; à l'E., par ce même État, celui de Rio de Janeiro et l'Océan Atlantique; au S., par l'État du Paraná; à l'O., par celui de Matto Grosso.

« Le sol est peu montagneux, sauf dans la partie orientale,



São Paulo.



São Paulo.



São Paulo - Rue Direita.



Gare - V. public
Gare de la Luz.



São Paulo - Jardin public.



Sao-Paulo. — Rue Joao Alfredo



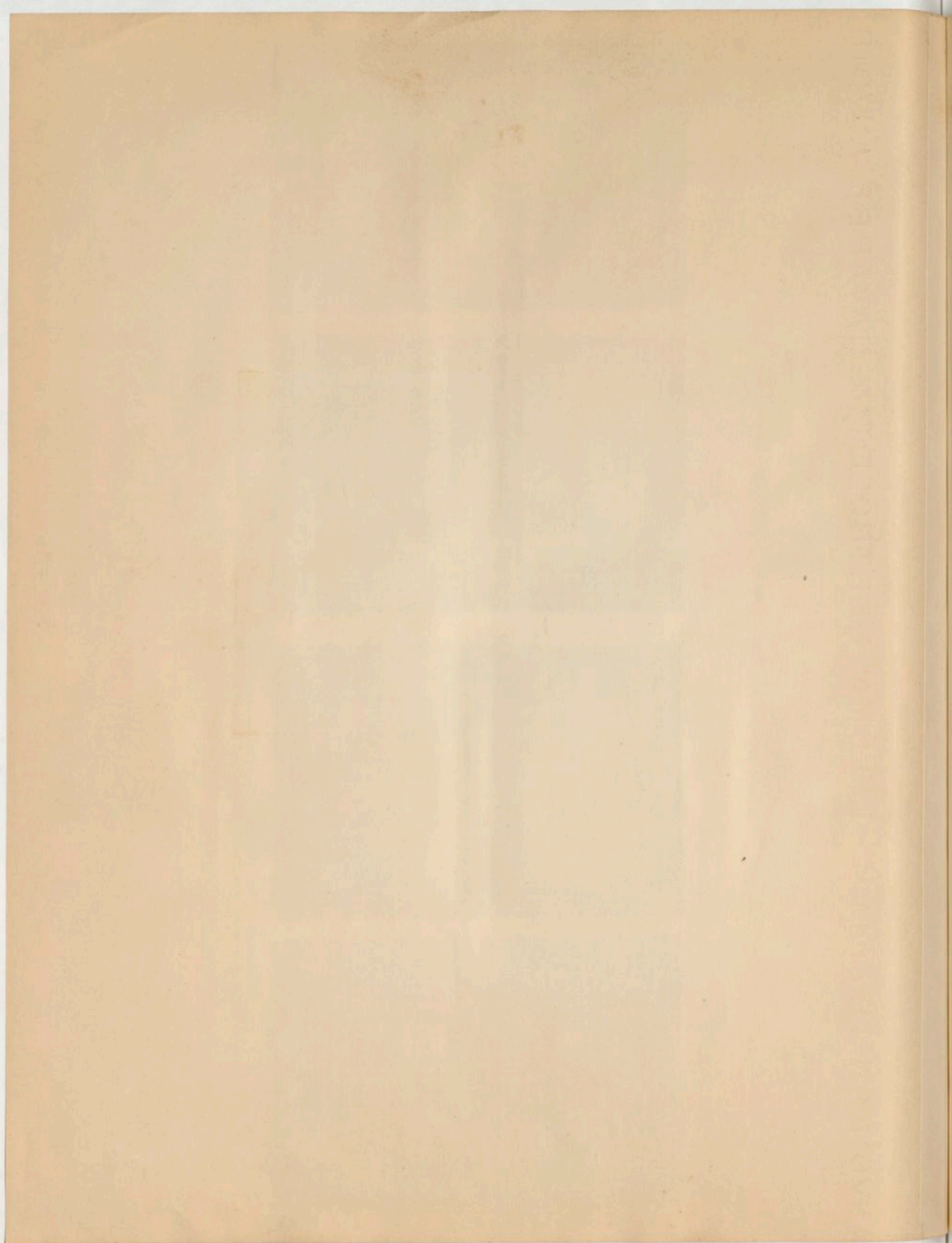
Sao-Paulo. — Rue Direita



Sao-Paulo. — Le Jardin « da Luz »



Sao-Paulo. — Palais du Gouvernement.





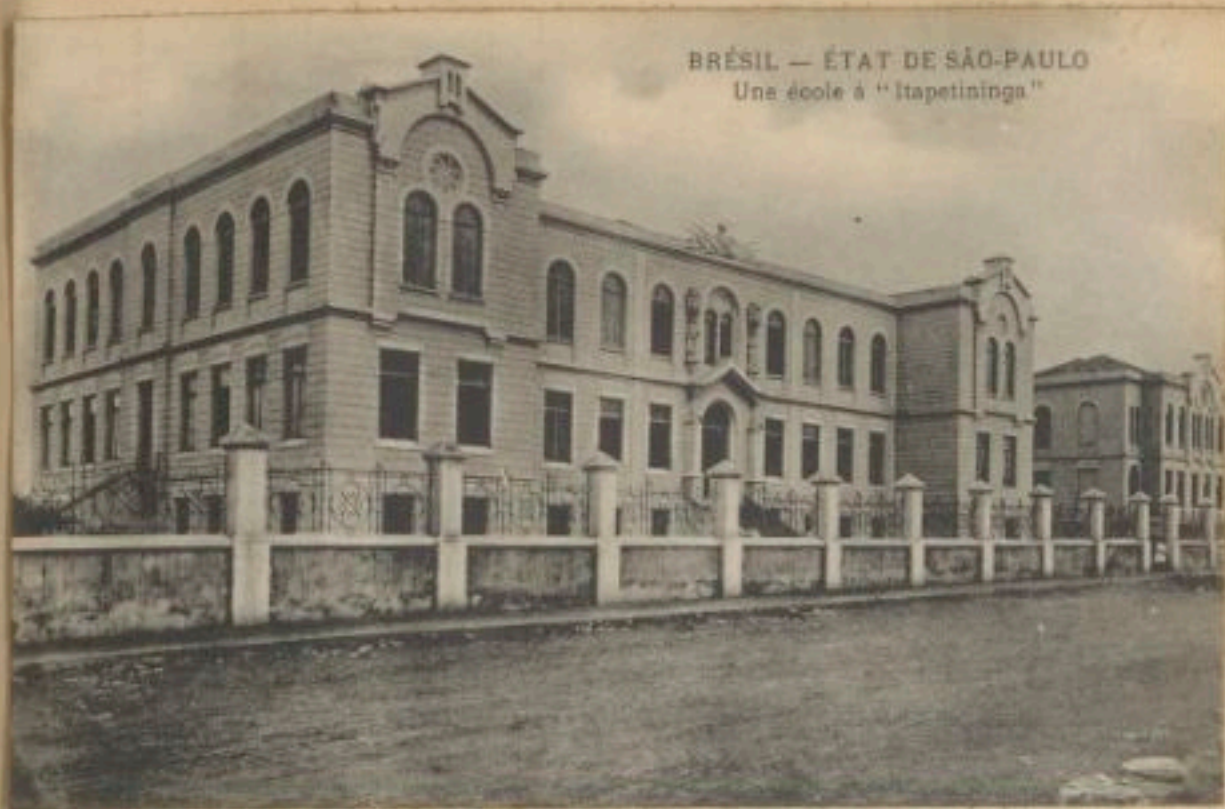
São-Paulo.. Attelage primitif.



São Paulo.. Jardin public.



São Paulo - Jardim public.



BRÉSIL — ÉTAT DE SÃO-PAULO
Une école à "Itapetininga"



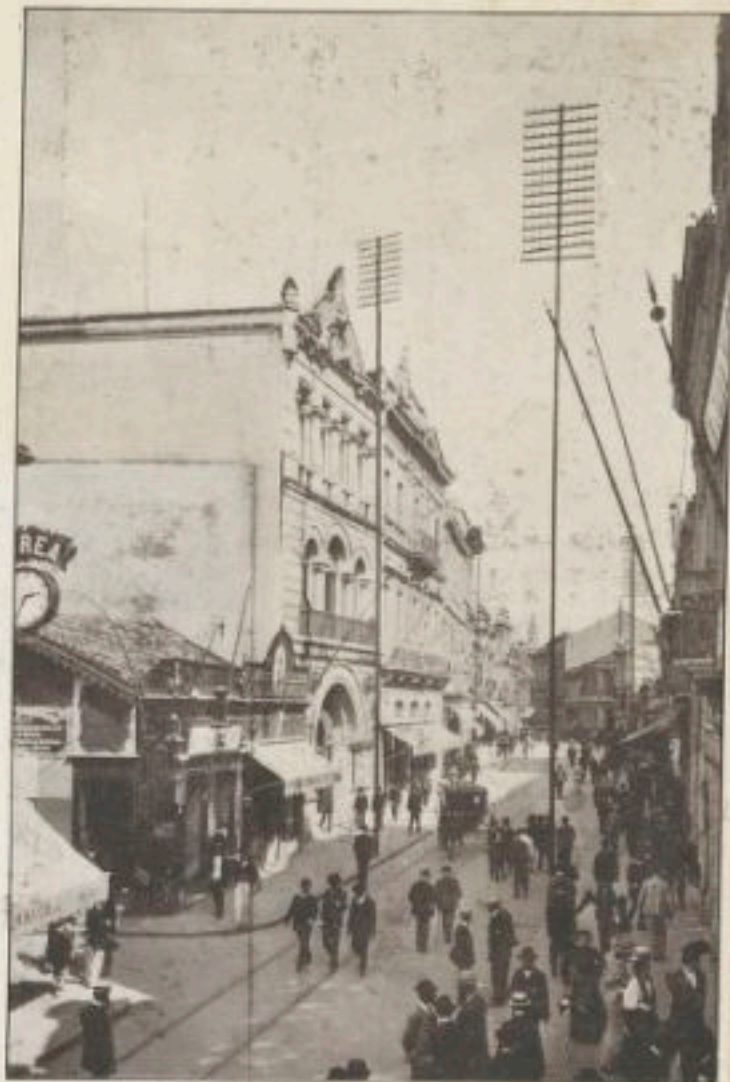
BRÉSIL.
São Paulo — Une Villa
Una Villa
Una Torre



BRÉSIL. São Paulo — Hôtel des Immigrants
Albergo degli Immigranti
Hotel des Immigrants



BRÉSIL. — São Paulo. — La gare de chemin de fer « da Luz »
Édition de la Mission de Propagande. — Paris, 28, boulevard des Italiens.



BRÉSIL. — São Paulo. — Rue « 15 de Novembro »
Édition de la Mission de Propagande. — Paris, 28, boulevard des Italiens.



BRÉSIL. — São Paulo. — Avenue Paulista
Édition de la Mission de Propagande. — Paris, 28, boulevard des Italiens.



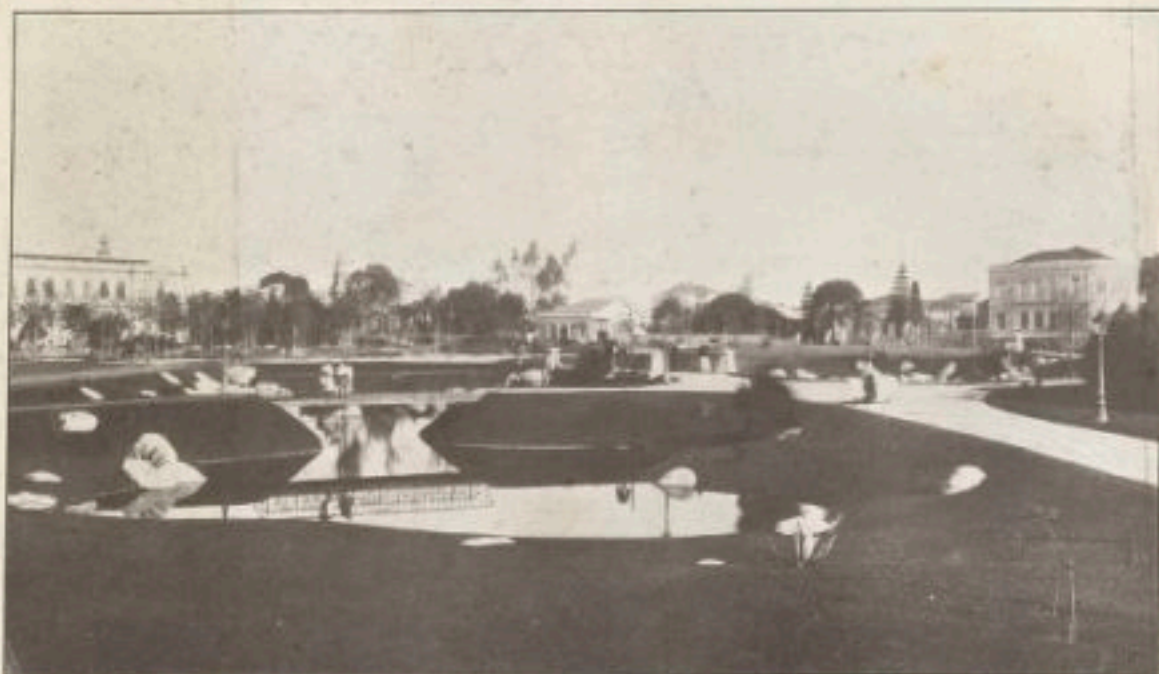
BRÉSIL. — São Paulo. — Place du « Thésouro »
Édition de la Mission de Propagande. — Paris, 28, boulevard des Italiens.



BRÉSIL. — São Paulo. — Place de la République
Édition de la Mission de Propagande. — Paris, 28, boulevard des Italiens.



BRÉSIL. — São Paulo. — Jardin « da Luz »
Édition de la Mission de Propagande. — Paris, 28, boulevard des Italiens.



BRÉSIL. — São Paulo. — Place de la République
Édition de la Mission de Propagande. — Paris, 28, boulevard des Italiens.



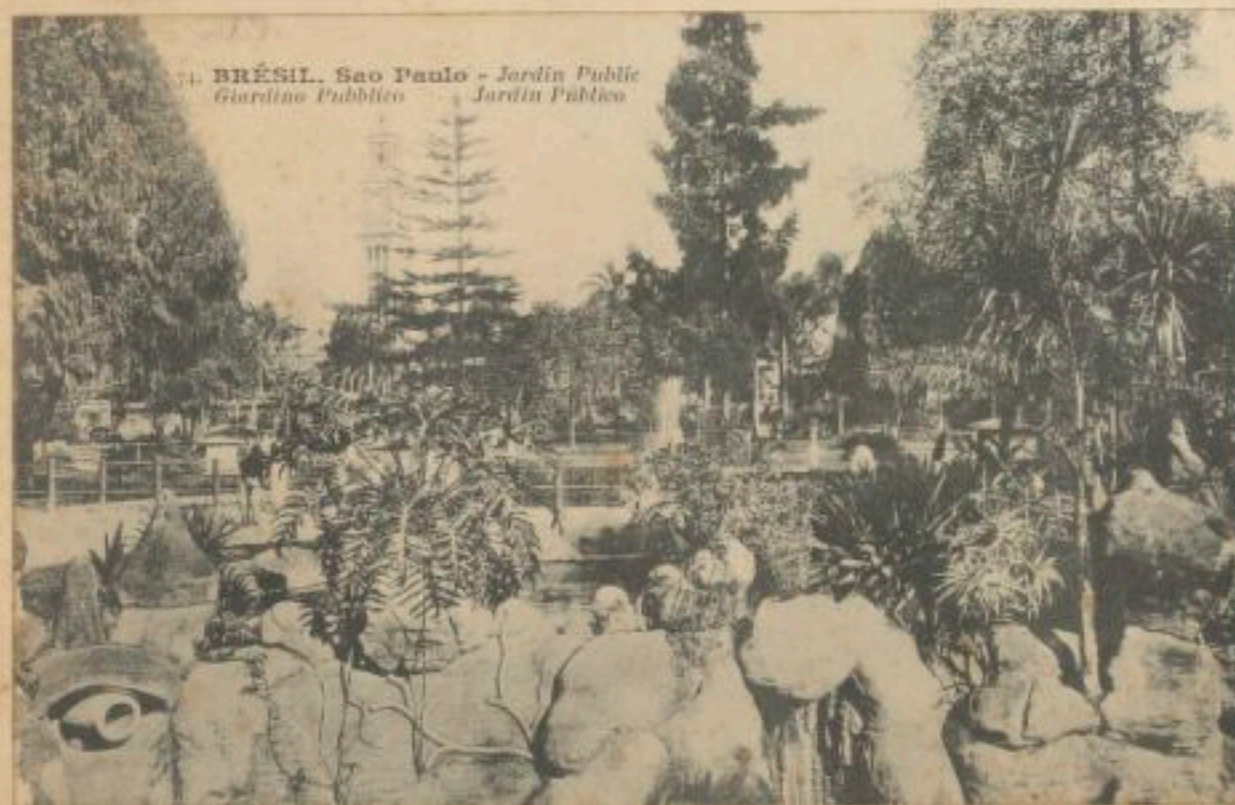
BRÉSIL. — São Paulo. — Jardin de la Place de la République
Édition de la Mission de Propagande. — Paris, 28, boulevard des Italiens.



BRÉSIL. — ÉTAT DE SÃO PAULO
São Paulo - Jardim do Asilo dos Infantes



90. **BRÉSIL. État de São Paulo - Exploration au rio do Peixe**
Explorations nel rio do Peixe
Explorador en el rio do Peixe



74. **BRÉSIL. São Paulo - Jardim Público**
Giardino Pubblico
Jardín Público



BRÉSIL. — État de São Paulo. — Régates sur le fleuve Tiété
Édition de la Mission de Propagande. — Paris, 28, boulevard des Italiens.

où l'on trouve les chaînes du Cubatão et de Mantiqueira; de ces chaînes, vers l'intérieur, s'étend un vaste plateau, élevé, très fertile, qui occupe la majeure partie de l'État; entre la chaîne de Cubatão et l'Océan se trouve une bande étroite de terres basses.

« Le climat est d'une salubrité remarquable et très semblable à celui de la zone tempérée en Europe.

« Après l'État de Minas Geraes, celui de São Paulo est probablement le plus riche au point de vue minéralogique : on



SÃO PAULO. — Une rue de la ville.

y trouve le fer (abondamment), l'or, l'argent, le mercure, le plomb, l'étain, la houille, le marbre, etc.

« São Paulo est l'État où l'agriculture est la plus prospère; elle produit le café, le sucre, le coton, le tabac, le riz, les céréales et les bois.

« L'élevage jouit également d'un grand développement; surtout celui des bœufs, des mulets et des porcs.

« Parmi tous les produits de l'État de São Paulo, c'est le café qui concourt le plus efficacement à sa prospérité; il représente la valeur la plus importante dans l'exportation du Brésil.

« Nous consacrerons un des chapitres qui vont suivre à cette question si importante que nous traiterons à fond.

« São Paulo est considéré comme le centre le plus vaste du monde pour la production du café; il réunit d'ailleurs toutes les conditions favorables à la culture de la précieuse plante.

« L'énorme production du café de l'État de São Paulo est généralement supérieure à la moitié de la récolte du monde entier. Pour se rendre exactement compte de cette vérité, il suffira de rappeler que pour la seule année de 1906-1907 la récolte mondiale étant de 23.920.000 balles de café, São Paulo en a fourni 15.392.000 balles environ.

« D'après un rapport officiel, le nombre des caféiers plantés dans le sol de l'État est de 688.845.410.

« Il existe à São Paulo de très nombreuses colonies qui s'occupent de l'agriculture, mais surtout de la plantation du café; c'est l'Italie qui domine avec un million d'habitants environ.

« La plupart de ces colonies sont très prospères, ce qui est dû à la fertilité des terres et aux moyens de transport qui sont très nombreux.

« En effet, tous les points principaux de l'État sont en communication directe, par chemin de fer, avec la capitale et les villes principales comme Santos et Campinas. Les marchés ne manquent pas pour les productions des colonies et le travail est parfaitement assuré.

« São Paulo possède un admirable réseau de voies ferrées, s'accroissant tous les jours, dont l'étendue est supérieure à 5.000 kilomètres.

« Enfin, tous les éléments concourent à la prospérité de l'agriculture : le produit annuel moyen de l'hectare y est de 1.000 francs, alors qu'il n'est en France que de 350 francs, de 300 francs en Italie et 240 aux États-Unis.

« L'industrie a pris également son essor : on ne compte pas moins de 300 établissements industriels dans l'État de São Paulo. Les filatures et draperies de coton représentent la somme la plus importante dans l'industrie textile; après celles-ci, viennent les filatures de jute végétal dont les fibres servent à la fabrication d'un tissu employé dans la confection des sacs pour l'exportation du café.

« L'État possède aussi des fabriques de chapeaux, savons, pâtes alimentaires, bières, boissons alcooliques, parfums, etc.

« La capitale conserve le même nom que l'État; São Paulo est admirablement située sur le fleuve *Tamanduatehy* et près du fleuve *Tieté* : sa population est de 300.000 habitants.

« Après la capitale fédérale, São Paulo est la première ville du Brésil, pour son commerce et sa beauté. Tous les comforts et progrès modernes y sont introduits.

« L'hygiène y est admirable et peut être comparée à celle des villes les plus avancées du monde.

« Le climat de la ville est très doux; on n'y connaît aucune maladie endémique, la mortalité moyenne et annuelle est de 18,14, alors qu'elle est à Paris de 21,3, à Marseille de 30,6, à Milan 24,6, à Lisbonne 34,8 et à Madrid 36,4. »

Voyons maintenant quelle est la constitution géologique du vaste territoire occupé par l'État de São Paulo.

« Le territoire de Saint-Paul, dit M. Pierre Denis dans son *Brésil au XX^e siècle*, où sont accumulés de si précieux documents, est la seule partie du Brésil dont nous ayons aujourd'hui une connaissance parfaite. Nulle part, sauf peut-être au Paraná, le caractère de plateau n'est plus accentué et nulle part la Serra do Mar ne forme vers la mer un gradin d'accès plus rude. Au pied de la Serra, la zone basse, humide et chaude, s'élargit dans le bassin de la rivière d'Iguape. L'altitude corrigeant la latitude, il se trouve que la partie tropicale de l'État est justement la partie la plus éloignée de



SÃO PAULO. — Rua Direita.

l'Équateur. Au N. de la Serra, au contraire, s'étend le cœur du pays pauliste. L'altitude du plateau est de 800 mètres en moyenne près de la Serra, mais il s'abaisse lentement vers le N.-O. et près du Paraná. Il ne dépasse plus 400 et 300 mètres. Un climat uniforme y règne : les mêmes étés arrosés de gros orages, les mêmes hivers, clairs et secs où parfois, au matin des nuits les plus froides, on trouve un peu de glace dans les fonds. C'est qu'aucune chaîne montagneuse chevauchant le plateau, ne le découpe en cantons isolés, comme

fait la Mantiqueira à Minas. Une série de grandes vallées transversales y sont creusées; entre elles, le plateau s'étend en lobes allongés, qui ne sont pas de véritables serras, mais des zones dorsales, dépassant de quelques centaines de mètres à peine le niveau du plateau. Les rivières naissent à l'E., dans les contreforts



SÃO PAULO. — Rua Direita.

de la Mantiqueira qui, de Minas, envahit le territoire de Saint-Paul où elle se perd; leur orientation générale est du S.-E. au N.-O.

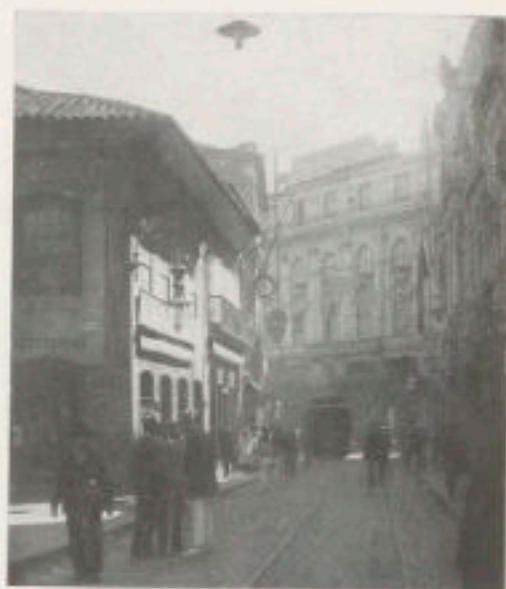
« Les roches qui constituent les diverses parties du plateau donnent à chacun son aspect caractéristique. A l'E., règnent les granits et les gneiss formant des croupes arrondies, semées sans ordre; leur altération superficielle par les pluies produit une argile rouge, lourde et forte, qui donne aux eaux des rivières une couleur limoneuse.

« La ville de Saint-Paul est au cœur de cette zone de granits. A l'O. s'étend, au contraire, la région des grès. La limite des grès et des terrains gneissiques et granitiques est une vaste courbe, dont la convexité est tournée vers l'E., parallèle à la côte depuis la frontière du Paraná, jusqu'aux

villes de Sorocaba et de Campinas, qui la jalonnent, et se dirigeant ensuite presque exactement vers le N., par Casa Branca et Franca. A l'O. de cette ligne, les grès règnent sans partage, grès rouges et grès gris, les uns friables et de topographie effacée; les autres ayant mieux résisté aux pluies et faisant saillie sur le plateau, tous donnant des terres légères et perméables où l'humidité ne séjourne pas.

« Mais ce n'est ni sur les argiles granitiques, ni sur les sables gréseux qu'est fondée la fortune de Saint-Paul. La plus grande partie de la propriété agricole est, en effet, concentrée sur des terrains qui ne recouvrent dans l'État qu'une superficie relativement restreinte : les diabases. Des éruptions, probablement tertiaires, ont répandu à la surface du plateau des laves abondantes en phosphore; partout où elles existent, la végétation naturelle était plus riche et la colonisation a trouvé un sol plus favorable.

Décomposées, elles se réduisent en une terre épaisse, de couleur sombre, que les Paulistes appellent la terre rouge, mais qu'il vaut mieux appeler la terre violette, pour la distinguer de l'autre terre rouge issue des granits et des gneiss. Elle est en effet d'un violet magnifique. Le plus souvent les diabases forment, au milieu des grès, de petits massifs arrondis, dépassant le niveau général. C'est ainsi qu'on les voit aux environs de Campinas ou de Ribeira ou Preto; ailleurs, les diabases se sont établies en nappes ou bien elles ont traversé en filons les couches de grès, qui se sont cuites à leur contact, comme des briques. Roche très dure, la diabase forme, lorsque ses affleurements coupent les



SÃO PAULO. — Rua Direita.

cours d'eau, des rapides ou des chutes. Partout où les chutes barrent les rivières paulistes, on peut s'attendre à trouver des diabases. »

São Paulo occupe une vaste superficie. Mais, de même qu'à Rio de Janeiro, un service de tramways admirablement organisé, dessert les principaux quartiers et fonctionne dans des conditions identiques.

Le premier jour, sortant le matin de mon hôtel, situé près



SÃO PAULO.

de la gare de la Luz, je montai, selon mon habitude, dans le premier tramway qui se présenta, avec l'intention de le suivre jusqu'à son point terminus.

Au bout d'une petite demi-heure, quel ne fut pas mon étonnement de me trouver revenu au point de départ. L'itinéraire consistait à faire le tour de la partie commerçante de la ville.

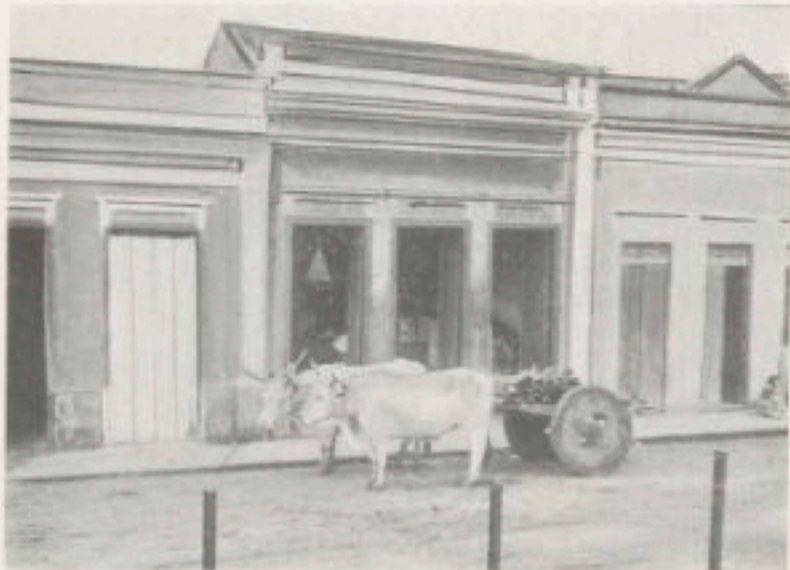
On peut en effet distinguer deux zones bien nettes : une partie centrale, une sorte de cité, qui représente l'ancienne ville telle qu'elle était il y a vingt ans et une zone périphérique, fort étendue déjà, susceptible de s'avancer plus loin encore et qui en constitue les faubourgs.

Percée de larges avenues, bien plantées, cette partie de São

Paulo est bordée de jolies maisons ou de villas entourées de jardins, habitées par l'élite de la population.

D'une façon générale, l'aspect est excessivement monotone pour le voyageur qui traverse ces quartiers où ne l'appelle aucun intérêt. Il existe, paraît-il, un grand confort dans ces habitations, où les propriétaires vivent en famille et assez confinés.

Dans son centre, São Paulo présente un aspect des plus animés.



SÃO PAULO. — Attelage de boeufs.

En arrivant au viaduc, un panorama superbe sur la ville s'étend à droite et à gauche et il est permis alors de juger de son étendue.

Plus loin, on trouve la rue Direita, la plus belle et la plus commerçante, bordée de boutiques où se rencontrent tous les genres de commerce.

Puis encore les rues du 15 Novembro, de S. Bento, Marquez de Itú, etc., l'avenida Paulista.

De belles places : Largo de Arouche, Praça D. A. Prado, Largo do Thesouro, etc., etc.

Comme monuments, il faut citer la magnifique gare de la Luz, le théâtre, le palais du Président.

En somme, São Paulo est une grande ville ; mais, il faudrait, pour la bien juger, n'avoir pas eu antérieurement le mirage de Rio de Janeiro.

Ces deux cités ne peuvent pas plus se comparer que, je suppose, Paris avec Lyon ou Bordeaux. Il est bien évident que ces deux villes sont fort belles et fort intéressantes. Il n'en est pas moins vrai que nous les qualifions de « villes de



SÃO PAULO. — Jardin public.

province ». C'est le même cas pour São Paulo, quand on arrive de Rio.

On s'attend à trouver une seconde édition de la prestigieuse capitale que l'on quitte et on éprouve immédiatement une désillusion.

Néanmoins, il existe de fort belles choses, ne serait-ce que le magnifique « parque Antartico », qui rivalise avec les plus belles promenades de Rio.

Les habitants de São Paulo présentent un type spécial. Tandis qu'à Rio, le peuple est remuant, agité, à São Paulo, au contraire, il paraît plus sérieux et d'allure plus concentrée. La ville est moins bruyante. Il semble exister plus de positivisme et de réserve.

A Rio, c'est l'exubérance de Marseille, à São Paulo, c'est le calme de Lyon !

Quant à l'hospitalité, quelle que soit la forme sous laquelle elle se manifeste, elle est aussi délicatement pratiquée qu'à Rio et les étrangers sont assurés de trouver partout, sur leur route, accueil sympathique avec aide et assistance.

Pour ma part, j'y passai quatre ou cinq journées à faire d'agréables excursions, le plus souvent guidé par d'aimables habitants avec lesquels j'avais noué connaissance et qui, en vrais patriotes, étaient heureux de me montrer les beautés et les points intéressants de leur riche cité.

São Paulo est l'entrepôt général où vient s'accumuler tout le stock de café récolté sur l'immense étendue de cet État.

Santos, le port le plus voisin, admirablement construit et aménagé, est le point terminus d'où partent, pour le monde entier, des milliers de navires, chargés de la précieuse marchandise.

On ne peut se dispenser de pousser une pointe jusqu'à ce grand centre commercial qui, seul, quand on l'a visité, peut donner une idée de l'importance des transactions du Brésil et de l'intensité de sa vie maritime.

7 AOUT. — 10 heures du matin. — Départ pour Santos.

A la sortie de la ville, le paysage se développe grandiose et majestueux. La voie du chemin de fer, par des lacets successifs, va s'élever jusqu'au sommet de la montagne qui sépare São Paulo de la mer, pour redescendre ensuite, par le même système, jusqu'à Santos.



SÃO PAULO. — Jardin public.

Nous sommes en pleine forêt vierge. A droite et à gauche de la voie, c'est un inextricable fourré d'arbres chargés de plantes parasites : Orchidées, Broméliacées, Cactées, reliés les uns aux autres par des lacis de lianes aux fleurs multicolores qui les enserrant comme dans les mailles d'un filet.

De nombreux bambous, d'une longueur de 7 à 8 mètres et d'une gracilité charmante, viennent s'incurver en forme

d'arcades d'un vert tendre, formant des sortes de berceaux, et donnant ombrage sous leur dôme à d'admirables fougères arborescentes, dont les frondes, en s'élançant symétriquement de la souche, semblent former une sorte de grand vase ou de corbeille découpée.

De temps en temps, apparaissent quelques *fazendas*, jolies maisonnettes aux tuiles rouges, entourées de plantations de bananiers dont les longues



SÃO PAULO. — Jardin public.

feuilles d'un vert clair, se mélangent harmonieusement au feuillage plus foncé des orangers, couverts de fruits d'or.

11 heures. — *Ribeirão Pires*. — On s'arrête quelques minutes, le temps d'admirer le paysage ambiant qui est de toute beauté.

La flore est d'une richesse incomparable et c'est une joie pour le botaniste de contempler ces arbres énormes chargés d'épiphytes, dont les branches sont envahies par des cactus pendants qui, de loin, ressemblent à de grandes barbes blanches.

Le naturaliste qui herborise dans les grands bois trouve à récolter, pour ses collections, peut-être plus d'espèces poussant au-dessus de sa tête qu'il n'en rencontre sous ses pas.

11 heures et demie. — *Rio Grande*. — Le même paysage grandiose s'étend à perte de vue. Partout des travaux d'art gigantesques ont dû être accomplis pour permettre l'accès au milieu de ce chaos de la nature.

En certains points, la voie côtoie des précipices d'autant plus mystérieux qu'une végétation intense en tapisse les parois et ne permet pas à l'œil d'en sonder la profondeur.

De jolies cascades entretiennent la fraîcheur, éclaboussant les frondes des fougères d'une éternelle poussière humide qui les fait paraître couvertes de petites gemmes scintillantes.

Puis ce sont des tunnels, et encore des tunnels, et des ponts suspendus sur l'abîme...

On ne sait qu'admirer le plus, de la science technique des ingénieurs qui ont créé ces merveilles ou de l'audace et de l'énergie qu'il leur a fallu posséder pour avoir osé même concevoir des œuvres aussi fantastiques.

On se fait une gloire de faire parcourir aux étrangers la route de São Paulo à Santos, qui, en effet, depuis le commencement jusqu'à la fin, ne cesse d'être pour le voyageur un sujet d'étonnement et d'admiration.



Chemin de fer de Santos.
Poste-vigie surplombant la vallée.

Alto da Serra. — Nous atteignons le sommet. A partir de ce point, le paysage devient encore, si c'est possible, plus grandiose et plus pittoresque.

Les lacets de la route sont visibles jusque dans la profondeur de la vallée et de la portière du wagon on aperçoit tous les méandres du chemin que l'on va parcourir.

Peu à peu, on descend. La végétation qui, au sommet, semblait se ralentir quelque peu, ne tarde pas à reprendre



SÃO PAULO. — *Alto da Serra*. — Chemin de fer.

toute son exubérance. On traverse des vallées profondes sur des ponts suspendus donnant le vertige et l'on entend à chaque instant, le long de la voie, le murmure des ruisseaux qui tombent en cascade pour aller se perdre dans l'abîme des ravins.

La chaleur commence à se faire sentir... ce qui est une façon de parler. En vérité, il fait très chaud! On sent nettement qu'on se trouve en pays tropical avec un ciel bleu impeccable, le même qu'on a laissé à Rio et qu'on retrouve sans s'en lasser jamais.

Nous traversons des terrains humides, couverts de palétuviers, dont les racines formant des milliers d'arcades s'enfoncent profondément dans la vase. Groupés étroitement les



Santos, en sortant de la Gare.



Santos.



Santos - Rue Direita.



Santos - Jardin public.



Alto da Serra. - De St Paul à Santos.



Alto da Serra.



Alto da Serra. - Poste vigie surplombant la vallée.

uns contre les autres, ils constituent des fourrés impénétrables où l'on ne pourrait s'engager, sans risquer d'être enlisé à chaque pas.

Toutes les côtes plates sont envahies par cette végétation d'une monotonie désespérante qui ne laisse pas que d'être une menace permanente au point de vue de la salubrité du pays.

Hâtons-nous de dire qu'à Santos, et dans nombre d'autres ports brésiliens, on a, depuis quelques années, exécuté de tels travaux d'assainissement et pris de telles mesures d'hygiène, que l'état sanitaire ne laisse presque plus rien à désirer.

C'est ainsi qu'à Santos la fièvre jaune qui, autrefois, faisait de lugubres apparitions, a totalement disparu depuis plusieurs années.

Les habitants actuels sont maintenant bien étonnés quand un voyageur témoigne des craintes à ce sujet.

Ils sourient... comme nous le ferions, nous autres Parisiens, si on venait à nous interroger sur les menaces du choléra... ou de la peste!

Toutes les nations du monde pourraient demander des leçons au Brésil et adopter ses lois d'hygiène. Il est inconteste qu'il a su faire actuellement de son pays, qui, en réalité était autrefois souvent victime de graves épidémies, un des plus salubres que l'on puisse rêver et un de ceux où les statistiques relèvent la plus faible mortalité.

Midi et demi. — Le train s'arrête. Nous sommes à Santos. Je suis venu sans bagage, simplement porteur de mon appareil de photographie, un petit *block-note de Gaumont*, avec lequel je vais pouvoir prendre, dans ce coin pittoresque, une foule de vues intéressantes.

Aussi, à peine débarqué, je saute dans le premier tramway qui passe et en route pour visiter la ville.

Il faut être venu ici pour se rendre compte de l'intensité du mouvement.

D'innombrables chariots chargés de sacs de café se sont engagés sur la voie que suit le tramway et forment une bar-

rière infranchissable. Il nous faut vingt minutes pour franchir les 50 mètres qui nous séparent de l'entrée d'une voie collatérale où nous pourrions retrouver la liberté du parcours.

Tous ces véhicules se dirigent vers le port et c'est par millions que les sacs s'engouffrent dans les flancs des navires. Dans ce quartier, ce ne sont que des magasins, des entrepôts pour le café. Dans les rues, on marche sur des grains de café!

Mais n'anticipons pas, nous allons au chapitre suivant parler en détail de cette grande spécialité commerciale.



SANTOS.

La ville est très pittoresque. Au sortir de la gare, sur une hauteur, on aperçoit un monument : la Santa Casa de Misericórdia, d'une belle architecture et dont les murs tout blancs réfractent la lumière d'un soleil ardent.

Le port présente un aspect des plus animés.

De nombreux navires sont à quai et des théories de portefaix s'avancent incessamment, chargés de sacs qu'ils enlèvent des chariots sur leurs robustes épaules pour aller les enfouir dans les entrailles des cales profondes.

C'est un fourmillement, une mer humaine!... et, chose rare, pas une dispute! Tout ce monde travaille et vit dignement. Il n'a rien de commun avec cette catégorie interlope et cosmopolite de certaines de nos villes méditerranéennes, qui

constitue la lie de la population. Ici ce sont de braves gens, des travailleurs... On peut, paraît-il, avoir en eux pleine confiance.

Les rues de Santos sont bien tracées, ombragées de beaux palmiers, bordées de riantes habitations, entourées de jardins dans lesquels s'épanouit toute la flore tropicale.

J'ai noté la Rua Braz Cubas, la Rua General Camara. Puis de jolies avenues, d'une remarquable propreté.

De même que dans toutes les principales villes du Brésil, les moyens de transport sont ici très bien compris ; des



SANTOS. — Un coin du jardin public.

tramways, partant du voisinage de la gare, s'élancent dans toutes les directions et permettent d'atteindre des points assez éloignés.

L'un d'eux, que j'ai pris, suit un itinéraire intéressant et aboutit au bord de la mer, à un endroit où existe un établissement balnéaire.

Rien n'est plus gracieux que le paysage boisé qui forme le fond d'une baie, au milieu de laquelle surgissent des îles verdoyantes.

L'endroit s'appelle Praia de Banhos.

Sur l'arrière-plan s'étend une chaîne montagneuse, couverte

de forêts dont la couleur sombre se marie gracieusement au bleu du ciel qui en baigne les sommets.

Puis la Praia das Tartarugas, avec sa côte rocheuse et ses massifs de verdure d'où émergent les troncs élancés des palmiers et les cimes en parasol des pins du Paraná.

Dans certains points, à « Ilha Porchat », notamment, le paysage est d'un pittoresque inoubliable et l'on resterait des heures entières à rêver et à écouter le bruit de la mer qui déferle au milieu des rochers, qu'elle couvre d'une neige écumante.

On peut regagner la ville par une autre ligne que celle que l'on a prise pour venir et il y reste encore bien des points intéressants à visiter. Je ne puis passer sous silence le jardin public, fort joli parc, admirablement planté, où l'on jouit d'ombrages épais, dont on apprécie la fraîcheur aux heures où le soleil darde ses rayons brûlants. Rien n'est plus agréable, après une longue promenade, que de venir s'y reposer un instant.

Dans ces conditions, les heures avaient passé rapidement et je m'aperçus que j'avais juste le temps de reprendre le train qui devait me ramener à São Paulo.

Je faillis le manquer, m'étant égaré dans le dédale des rues qui entourent la gare et qui toutes se ressemblent. Mais, grâce à quelques mots de portugais que je m'efforçai de prononcer le mieux possible et surtout avec la complaisance d'un aimable négociant qui prit la peine de m'accompagner un instant, je pus arriver encore à temps.

A huit heures, j'étais de retour à São Paulo, enchanté de mon excursion, grisé de soleil et d'air de montagne, et enthousiasmé du merveilleux paysage que j'avais traversé.

Je ne saurais trop recommander aux voyageurs qui viendront après moi de ne pas hésiter à entreprendre ce même trajet; ils pourront dire ensuite qu'ils ont parcouru une des zones les plus belles, les plus sauvages et les plus pittoresques du Brésil.

8 AOUT. — Sous la conduite d'un agréable compagnon dont j'avais fait la rencontre, en allant à Santos, je consacrai cette

journee à la visite d'une belle plantation de café, et je pus me rendre compte de la multiplicité des détails qu'entraîne ce genre d'exploitation.

Ayant recueilli de nombreux renseignements, je vais essayer, dans le chapitre suivant, de présenter une petite monographie, résumant tout ce qui peut concerner l'industrie du café, qui, est, comme on le sait, l'un des premiers éléments de la richesse nationale du Brésil.

CHAPITRE IX

Le café. — Le caféier et sa culture. — Procédés et opérations de culture. — Le café comme boisson. — Falsifications. — Commerce du café. — Situation actuelle du commerce du café. — Production mondiale du café. — Exportation du café.

Tout d'abord, (1) quelques mots sur l'historique de la question. Le café, qui semble avoir été connu en Afrique depuis un temps relativement éloigné, n'est apparu en Europe que dans la seconde moitié du xvi^e siècle.

Sous Louis XIV, on le cultiva comme curiosité au Jardin des Plantes et il ne tarda pas à être l'objet de cultures plus ou moins étendues à la Martinique, à la Guadeloupe, à Saint-Domingue et plus tard à Cayenne.

Quant au Brésil, il paraît certain que le caféier y fut introduit vers 1723, par Palheto, qui en apporta des graines de Cayenne. De ces graines provinrent diverses plantations faites d'abord dans la vallée de l'Amazonie et Pará et ensuite au Maranhão.

Ce ne fut que beaucoup plus tard que l'on pensa à introduire le caféier à Rio de Janeiro. Quelques graines furent plantées dans le jardin de l'Hospice des Capucins italiens, de la rue des Barbonos (ville de Rio) et dans le parc de João Hoppmann (rue actuelle de Christovão).

Ce fut très probablement le jardin des Capucins de Rio qui fournit les premières graines, origine des plantations de caféiers, auxquelles les provinces de Rio de Janeiro, de Minas Geraes et de S. Paulo, doivent les meilleurs jours de leur prospérité.

(1) La plus grande partie de ce mémoire est empruntée au magnifique ouvrage : *Le Brésil, ses richesses naturelles, ses industries*, publié par la Commission d'Expansion économique du Brésil, Aillaud, Alves et C^{ie}, éditeurs.

Des plantations surgirent qui se développèrent admirablement et la culture du caféier se répandit rapidement.

Les premiers caféiers introduits dans la province de São Paulo furent plantés dans le jardin du major Raymundo Alvares dos Santos Prado. Ils fournirent les graines pour la première plantation du municipe de Campinas, appartenant au lieutenant Antonio Francisco de Andrade et, à partir de 1835, la culture du caféier commença à prendre un grand développement dans la région; elle produisit, en 1842 et 1843 deux grandes cueillettes de café.

Vers la même époque, les cultivateurs du nord de la province de São Paulo, stimulés par l'exemple de la province de Rio de Janeiro, s'empressèrent d'adopter la culture du caféier, qui y prospéra grandement. Le municipe de Campinas continua cependant à être un des centres de production les plus importants.

La facilité de l'acclimatation du caféier dans la province de São Paulo et les résultats rémunérateurs de sa culture attirèrent vers cette province un grand nombre d'agriculteurs de différents points du Brésil, surtout de la province de Minas Geraes. Il en résulta une augmentation progressive du nombre des plantations. Dans les dernières années du siècle passé, ces plantations ont pris un énorme développement.

A partir de Campinas, d'un côté, et de Guaratinguetá, Pindamonhangaba, Taubaté, São José dos Campos et Jacarehy, de l'autre côté, les plantations se sont étendues rapidement vers l'intérieur; actuellement, des 171 municipes dont se compose l'État de São Paulo, environ 150 sont producteurs de café sur une échelle plus ou moins grande.

Ce fut également de Rio de Janeiro que le caféier fut introduit dans la province de Bahia, vers la fin du xviii^e siècle. De cette province, il fut transporté dans celle de Pernambuco, et, de cette dernière, dans celle de Parahyba do Norte.

Quant aux provinces de Paraná et de Santa Catharina, il est probable que leurs premières plantations provinrent de graines apportées de la province de São Paulo. Il dut en être de même de la province de Goyaz, où les plantations prirent, du reste, peu d'extension.



CAFEIER

Malgré les impôts dont est grevé le café dans la plupart des pays d'Europe, son importation, dans ces pays, a suivi une marche rapidement croissante, comme le prouvent les chiffres suivants. En 1852-1853, la France a importé seulement 463.054 sacs de café du poids de 60 kilogrammes; l'Allemagne, 788.254 sacs; l'Autriche-Hongrie, 338.795 sacs; la Suisse, 113.830 sacs; l'Angleterre, 280.000 sacs; la Norvège, 73.158 sacs et la Belgique, 347.357 sacs.

En 1906, l'importation dans ces pays a été respectivement : France : 2.714.993 sacs de 60 kilogrammes (dont 1.475.626 provenant du Brésil); Allemagne, 3.108.816 sacs (dont 2.072.133 du Brésil); Autriche-Hongrie, 920.224 sacs (ces chiffres se rapportent seulement au café brésilien, entré par les ports de Trieste et de Fiume); Suisse, 186.076 sacs (dont 126.653 du Brésil); Angleterre, 647.758 sacs (dont 113.008 du Brésil); Norvège, 213.571 sacs; Belgique, 958.466 sacs (dont 471.200 du Brésil).

Aux États-Unis d'Amérique, où le café a toujours eu libre entrée (sauf dans la période de 1861-1872), l'importation du café en 1852-1853 a été de 1.507.500 sacs; en 1906, la consommation seule de ce pays a absorbé environ 6.500.000 sacs.

LE CAFÉIER ET SA CULTURE EN GÉNÉRAL. — Le caféier appartient au genre *Coffea*, de la famille des *Rubiaceae*.

On en connaît beaucoup d'espèces, mais peu d'entre elles sont cultivées en grand.

Au Brésil, l'espèce généralement cultivée est le *Coffea arabica* L.

Le caféier est un bel arbuste, dont la hauteur au Brésil varie de 2^m,50 à 5 mètres, selon la variété, le climat et les soins de culture. Son tronc est droit et lisse; ses feuilles sont opposées, de couleur vert sombre et brillantes; ses fleurs petites, blanches et aromatiques; son fruit, d'abord vert, devient rouge à la maturité.

En raison de sa forme et de sa couleur, le fruit mûr est désigné sous le nom de *cerise*; le fruit sec porte au Brésil le nom de *Coco*.

La peau ou épicarpe du fruit recouvre une pulpe (mésocarpe) légèrement sucrée et visqueuse, dans laquelle se trouvent deux fèves revêtues d'une enveloppe (endocarpe), qui, une fois sèche, devient parcheminée et est connue sous le nom de *parche*. Ces fèves constituant les grains de café, sont juxtaposées par leurs faces planes, qui sont fendues longitudinalement et recouvertes chacune d'une pellicule fort mince.

On trouve fréquemment, dans le fruit du caféier, une seule fève, ayant la forme approchée d'un ellipsoïde, fendu dans le sens du plus grand axe : le grain de cette forme reçoit, au Brésil, le nom de *moka*, par suite de sa ressemblance avec le grain de café moka.

Les dimensions du grain varient selon les espèces et les variétés dont il provient, la nature du sol et, assez fréquemment, selon les conditions climatiques de la région.

Le caféier est une des plantes industrielles où rien ne se perd.

Son bois est un assez bon combustible et peut, en outre, être employé en ébénisterie; ses feuilles sont utilisées en divers pays, surtout par les indigènes de l'archipel de la Sonde, pour préparer une infusion qui se boit comme celle du thé; de la pulpe de ses fruits, on extrait un alcool de goût agréable, servant à la confection de bonnes liqueurs. Enfin, sans parler de ses grains, dont les propriétés sont connues, la peau et le résidu de ses fruits sont riches en matières fertilisantes et constituent un excellent engrais.

La composition du grain de café a été l'objet de nombreuses analyses faites par des chimistes éminents, mais les résultats ne sont pas identiques, les espèces ayant servi aux analyses n'étant pas de même variété.

Voici celle de Payen (*Précis théorique et pratique des substances alimentaires*, Hachette et C^{ie}, 1865), considérée comme une des plus exactes et résultant d'une série d'études sur différentes espèces de cafés.

Cellulose	34,000 %
Eau hygroscopique	12,000 %
Substances grasses	13,000 %
Glucose, dextrine, acide végétal indéterminé	15,500 %

Légumine, caséine, etc.	10,000 %
Chloroginate de potasse et de caféine.	5,000 %
Organisme azoté.	3,000 %
Caféine libre	0,800 %
Huile essentielle concrète et insoluble	0,001 %
Essence aromatique, soluble dans l'eau.	0,002 %
Substances minérales, potasse, magnésie, chaux, acides phosphorique, silicique, sulfurique et chlore.	6,697 %

De tous les corps révélés par l'analyse du grain de café, la *Caféine* est le plus important. Elle a été découverte en 1820, par le chimiste allemand Runge. En 1827, Oudry l'a trouvée dans le thé, où elle fut d'abord considérée comme un alcaloïde nouveau, la *Théine*. L'identité de la théine et de la caféine fut reconnue en 1838, par Jobst et par Mulder et, plus tard, on a reconnu également l'identité des alcaloïdes découverts dans le cacao, le guaraná et le maté, la théobromine, la guaranine et la matéine.

Dans le café, la caféine se trouve en moindre quantité que dans le thé et le guaraná. Sa proportion y est inférieure à 3 %, tandis qu'elle est de 4 % dans le thé et de 5 % dans le guaraná.

Outre la caféine, il existe dans le café l'acide caféique, de détermination difficile et les huiles essentielles ou essences aromatiques, auxquelles le café doit sa saveur et son parfum exquis, qui le font tant apprécier, quand ses grains sont soigneusement traités par la torréfaction.

L'arome du café est fourni par un principe, appelé *caféone*, que Boutron et Frémy ont isolé.

De même que les grains, les fleurs et les feuilles du caféier contiennent de la caféine et des huiles essentielles.

PROPRIÉTÉS PHYSIOLOGIQUES. — L'expérience de chaque jour, confirmée par les observations de la science, montre que l'ingestion du café satisfait plusieurs besoins de l'organisme.

Michel Lévy, entre autres, le distingué hygiéniste français, en a fait ressortir les avantages, sous tous les climats et dans les circonstances les plus diverses.

Dans les pays froids et humides, dit cet auteur, le café aide l'organisme à réagir contre les influences déprimantes de l'atmosphère; dans les localités palustres, il provoque et entretient le mouvement d'élimination vers le tégument extérieur; sous les climats chauds, il paraît agir en même temps comme amer sur les organes digestifs et comme excitant général sur l'économie, qu'il fait sortir du collapsus occasionné par les chaleurs excessives. A bord des navires, en campagne, dans les camps, il facilite la digestion d'un repas composé d'aliments salés et de légumes secs; il provoque les causeries et les expansions qui font oublier les privations du moment, entretient dans l'esprit une douce exaltation qui fait trouver les heures de veille moins longues, la pluie moins pénétrante, la bise moins glaciale, la marche du temps moins uniforme et moins triste.

On a prétendu quelquefois assimiler les effets du café à ceux de l'alcool; mais, en réalité, ils sont très différents. Si le café rappelle l'alcool par la sensation agréable qu'il produit sur l'organisme, il n'entraîne pas l'inconvénient des boissons spiritueuses: l'excitation d'une nature particulière et pour ainsi dire brutale, qui finit par déprimer les facultés intellectuelles. Le café, au contraire, ranime et stimule ces facultés.

Il neutralise les effets de l'alcool, ainsi que ceux de l'opium. Ce ne sont pas les seules propriétés du café. Sa qualité d'aliment d'épargne et ses propriétés nutritives lui donnent une valeur spéciale dans l'économie individuelle.

Selon Koenig, si l'on prend comme base 15 grammes de café par personne, une tasse de cette infusion contient :

Caféine	0,3 grammes.
Caféone	0,8 —
Extrait non azoté	2,6 —
Substances minérales	0,6 —

Une ration de café et de sucre est donc un aliment réel, plastique et calorifique. Il faut ajouter que le café possède la remarquable propriété de soutenir les forces de ceux qui



BRÉSIL. — État de São Paulo. — Embarquement du café à Santos
Édition de la Mission de Propagande. — Paris, 28, boulevard des Italiens.



BRÉSIL. — État de São Paulo. — Magasin de café à Santos
Édition de la Mission de Propagande. — Paris, 28, boulevard des Italiens.





Récolte de maïs au Brésil



101. BRÉSIL. Etat de São Paulo - Plantation de Maïs et de Haricots
Plantation del Granulurço e del Faginoli
Plantation de Maïs y de Judias



Plantation d'alfa (tréfle) au Brésil



71. BRÉSIL. Etat de S. Paulo - Elevage du Bétail
Allevamiento del Bestiame
Cria de Gado



BRÉSIL. — Etat de São Paulo — Plantation d'ananas à Boituva
Edition de la Mission de Propagande. — Paris, 28, boulevard des Battois.



BRÉSIL. — Etat de São Paulo. — Une ferme à Campinas
Edition de la Mission de Propagande. — Paris, 28, boulevard des Battois.







BRESIL. — Etat de São Paulo. — Un pied de café centenaire (à Campinas)
Edition de la Mission de Propagande. — Paris, 28, boulevard des Nations.



Un caféier de 3 ans au Brésil



Un pied de Café de cinq ans



BRESIL — SÃO-PAULO — Embarquement du café



BRESIL — SÃO-PAULO — Embarquement du café



BRESIL. — Etat de São Paulo. — Récolte du café
Edition de la Mission de Propagande. — Paris, 28, boulevard des Nations.



BRESIL. — Etat de São Paulo. — Séchage du café
Edition de la Mission de Propagande. — Paris, 28, boulevard des Nations.



BRÉSIL. — Etat de São Paulo. — Le séchage du café
Édition de la Mission de Propagande. — Paris, 28, boulevard des Halles.



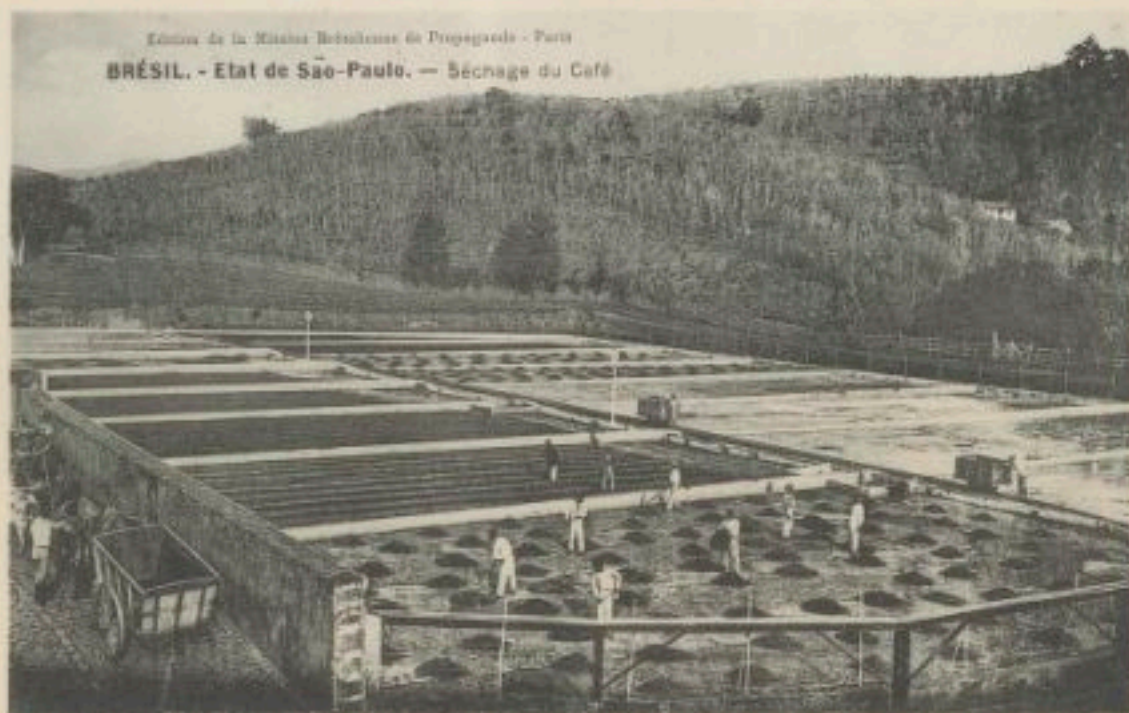
Édition de la Mission Brésilienne de Propagande - Paris
BRÉSIL. - Etat de São-Paulo. — Récolte du Café



80. BRÉSIL. Etat de S. Paulo - Lavage du Café
Lavamento del Caffè
Lavado del Café



Édition de la Mission Brésilienne de Propagande - Paris
BRÉSIL. - Etat de São-Paulo. — Séchage du Café



Édition de la Mission Brésilienne de Propagande - Paris
BRÉSIL. - Etat de São-Paulo. — Séchage du Café

se livrent à de rudes travaux. Sous l'influence du café, la quantité d'urée diminue de près de la moitié. C'est, par conséquent, un aliment d'épargne et cette qualité l'a fait introduire, sur une grande échelle, dans les armées et dans les marines de plusieurs nations.

Au Brésil, que ce soit à Rio, à São Paulo, à Santos ou dans l'État de Minas Geraes, on ne trouve pas dans les « cafés » les liqueurs alcooliques si répandues en Europe ou aux États-Unis. On prend généralement du café et pour ma part, je puis certifier combien, en voyage, l'usage de cette boisson me semble non seulement justifié, mais presque imposé. On peut en absorber sans inconvénient des quantités considérables. Après une longue course, il fait disparaître rapidement la fatigue.

Il est vrai que, dans ce pays d'origine, il est toujours excellent et n'a aucun rapport avec le liquide noirâtre que l'on sert habituellement dans nos villes françaises, horrible mélange de chicorée et de café plus ou moins avarié.

Il faut avoir goûté sur place le café brésilien pour se faire une idée de son arôme et de son parfum, et, à ceux qui m'objecteront avoir rencontré quelquefois d'excellent café provenant de Bourbon ou d'autres localités, je répondrai que, le plus souvent, les marques dites de choix (Moka, Bourbon, etc.), ne sont tout simplement que les cafés supérieurs du Brésil qu'on a démarqués et affublés de noms nouveaux.

PROCÉDÉS ET OPÉRATIONS DE CULTURE. — Nous glisserons rapidement sur ce chapitre qui comporte de grands développements techniques et nous entraînerait beaucoup trop loin.

Il est nécessaire que l'on sache bien que la culture du café demande beaucoup de soin. Le caféier ne pousse pas dans tous les terrains, quelque riches qu'ils puissent être. Il exige de nombreuses conditions pour se développer convenablement et donner un résultat rémunérateur. Il est sensible au froid, aussi bien qu'à l'extrême chaleur et, pour les cultures, il est indispensable de tenir grand compte des questions d'altitude.

Les colons qui se risquent dans ce genre de culture doivent

faire, sous peine d'échec certain, des études très approfondies sur la manière d'établir leurs plantations et encore plus sur les soins incessants qu'elles réclament jusqu'à ce que les plants aient atteint leur complet développement.

Les conditions favorables à l'exploitation sont aujourd'hui parfaitement formulées et déterminées. De nombreux mémoires ont été publiés, indiquant les meilleures méthodes de culture et les meilleurs procédés de fertilisation artificielle des terrains, pour obtenir un rendement maximum.

Nous allons dire quelques mots de la récolte qui n'est pas la partie la moins délicate du sujet et qui en constitue certainement la partie la plus intéressante.

La récolte se fait naturellement à l'époque de la maturité des fruits. Mais, comme ceux-ci proviennent fréquemment de plusieurs floraisons, il est assez difficile de déterminer le moment le plus favorable, l'intérêt de l'agriculteur étant de ne faire qu'une seule récolte. On est cependant obligé parfois de renouveler cette opération, quand les cerises complètement mûres menacent de tomber de l'arbuste, avant que les autres cerises soient parvenues à maturité : dans ce cas, c'est un surcroît de dépense.

Les cerises cueillies sont mesurées par *alqueires* ou boisseaux, contenant généralement de 40 à 50 litres.

Un homme peut cueillir par jour 400 à 500 litres de cerises. En moyenne, 120 litres de cerises rapportent 15 kilogrammes de café définitivement préparé.

La moyenne de production de café est de 805 grammes par pied, dans l'État de São Paulo.

SÉCHAGE. — Le café se met ensuite à sécher sur une aire ou *terreiro*, généralement cimentée ou simplement en terre.

Il existe deux modes d'opération, l'un qui consiste à sécher directement les cerises à l'air, ce qui suppose une période exempte de pluie, l'autre où l'on fait ramollir les cerises dans un courant d'eau, pour se débarrasser de la pulpe.

Quelle que soit la méthode employée, tout aboutit à un séchage définitif, après quoi des machines spéciales, marchant automatiquement, s'occupent de décortiquer les grains. Il ne

reste plus qu'à les soumettre au polisseur, qui achève de leur donner du poli et du brillant et, pour terminer, les faire passer par certains cribles, qui les séparent selon leurs formes et leurs dimensions.

On obtient ainsi les divers types connus sous les noms de *Moka grande* (grand moka), *Moka miúdo* (petit moka), *Chato medio* (plat moyen), etc., *eschola* (dernière qualité).

LE CAFÉ COMME BOISSON. — Le meilleur café peut donner une exécrable boisson, si l'on n'a pas pris toutes les précautions nécessaires exigées pour la torréfaction et l'infusion.

La torréfaction est l'opération la plus délicate. L'expérience seule fait connaître la température à laquelle il faut atteindre.

Si l'on reste en deçà, l'arôme du café ne se développe pas et si, au contraire, on dépasse le degré nécessaire, il se produit des altérations des matières grasses, avec volatilisation des essences aromatiques, qui donnent un résultat analogue.

Le grain étant torréfié au degré voulu, on le pulvérise alors finement.

Il ne reste plus qu'à déposer le produit dans un appareil quelconque et à verser de l'eau bouillante, en agitant le mélange avec une cuillère, pour faciliter la dissolution des matières solubles.

Les instruments les plus simples sont les meilleurs et la vulgaire cafetière, où l'on peut au besoin agiter la poudre au fur et à mesure de la filtration, est encore celui qui donne le meilleur résultat.

L'eau doit être versée aussitôt l'ébullition commencée; trop bouillie, elle perd l'air qu'elle contient et le café devient fade.

FALSIFICATIONS. — Au Brésil, les falsifications du café sont excessivement rares; et c'est presque en vain qu'on chercherait la poudre de chicorée, qui, chez nous, est tellement employée, que, tant qu'elle ne dépasse pas certaine proportion, le café qui en contient passe pour un produit pur.

Mais, au fur et à mesure de ses pérégrinations, il n'est pas de produit que la fraude n'ait autant exploité.

Tout est bon pour l'adultérer : farines de pois, de haricots, féculs diverses, pommes de terre râpées et torréfiées, glands, noix... poussières de charbon ou de plâtre... et bien d'autres produits qu'il serait trop long d'énumérer.

J'ai eu l'occasion, dans mes nombreux examens, de rencontrer tous ces ingrédients et même d'analyser des grains noirâtres fabriqués de toute pièce avec des résidus de marcs desséchés et agglutinés avec du caramel ou de la colle forte!

COMMERCE DU CAFÉ. — Il existe actuellement au Brésil, comme nul ne l'ignore, une crise grave due à la surproduction du café, surproduction qui amena dans les cours une baisse naturellement préjudiciable aux intérêts des producteurs.

M. Henri Turot, dans son savant ouvrage « *En Amérique latine* », étudie la question de main de maître et cherche une solution au problème. Nous engageons vivement les intéressés à prendre connaissance de ce travail qui contient des aperçus absolument nouveaux et que l'espace nous interdit d'analyser ici.

Pour remédier aux conséquences de la crise actuelle, on chercha, dans les principaux centres de production du café, c'est-à-dire à São Paulo, Rio et Minas, s'il n'y aurait pas moyen de relever les prix des cafés brésiliens.

Divers projets de valorisation furent proposés. Il en est un qui, actuellement, reçoit un commencement d'exécution sous le nom de *Convention de Taubaté*, par laquelle les États de São Paulo, de Rio et de Minas se proposent de relever les cours au moyen d'un emprunt de 375 millions de francs.

Il s'agit, en somme, comme le dit M. Turot, de réglementer l'offre à l'aide d'une caisse spéciale dont les fonds serviraient à acheter le café des producteurs et à le garder le temps nécessaire pour que les stocks s'épuisent et que la hausse se produise.

Cette convention, signée le 26 février 1906, est ainsi spécifiée :

« Convention entre les États de Rio de Janeiro, de Minas-Geraes et de São Paulo, dans le but de valoriser le café, d'en

régler le commerce, de faciliter l'augmentation de sa consommation, etc., etc. »

Citons quelques articles :

« Article premier. — Pendant le temps qui sera convenable, les États contractants s'engagent à maintenir sur les marchés nationaux le prix minimum de 55 à 65 francs en or ou en monnaie courante du pays, au change du jour, par sac de 60 kilogrammes de café du type 7 américain, dans la première année. Le prix minimum pourra postérieurement être élevé jusqu'au maximum de 70 francs, selon les convenances du marché. Pour les qualités supérieures, d'après la même classification américaine, les prix mentionnés seront augmentés proportionnellement dans les mêmes périodes.

« Art. 2. — Au moyen de mesures appropriées, les gouvernements contractants s'efforceront de mettre obstacle à l'exportation pour l'étranger des cafés inférieurs au type 7 et de favoriser, autant que possible, l'augmentation de leur consommation dans le pays.

Art. 3. — Les États contractants s'engagent à organiser et à maintenir un service régulier et permanent de propagande du café, dans le but d'augmenter sa consommation, soit par le développement des marchés actuels, soit par l'ouverture et la conquête de nouveaux marchés, soit en cherchant à se défendre contre les fraudes et les falsifications. »

Suivent d'autres articles complémentaires qu'il serait trop long d'énumérer.

Quel sera le résultat final? Les avis sont partagés et beaucoup d'esprits sérieux se montrent pessimistes.

Pourtant, les circonstances semblent donner raison aux organisateurs de la Convention : cette année, la récolte n'atteint guère que 6 millions et demi de sacs; on prévoit déjà, par l'examen des jeunes pousses, qu'elle sera encore médiocre l'an prochain, si bien que le cours est déjà remonté, qu'il augmentera vraisemblablement et que le Gouvernement, en procédant avec prudence, pourra écouler son stock avec un bénéfice important.

En somme, la meilleure solution du problème serait dans l'abaissement du taux des importations : 136 francs par 100 kilogrammes en France; 130 francs en Italie; 105 francs en Espagne; 100 francs en Autriche et en Portugal; 95 francs en Russie; 59 francs en Allemagne; 34 francs en Angleterre, etc. Le café du Brésil pourrait, dans ces pays, être mis à la disposition des consommateurs à des prix fort inférieurs à ceux qu'ils payent actuellement et qui laisseraient néanmoins un bénéfice bien plus considérable aux producteurs.

Les statistiques des entrées du café établies en France et en Italie prouvent, d'une façon évidente, que la consommation augmente avec la diminution des droits de douane; ces statistiques prouvent également que le rendement de ces droits est supérieur quand la taxe diminue.

Elles nous montrent aussi que la quantité de café entrée en France a eu une constante augmentation depuis la diminution des droits de douane effectuée en 1900.

Cette baisse de droits douaniers a donc été profitable à tous :

1° Au Trésor français qui encaissait en 1907, 10.430.125 fr. de plus qu'en 1899;

2° Au commerce français qui augmentait ses affaires;

3° Aux consommateurs français qui ont prouvé leur préférence pour le café brésilien, en achetant 53.510.601 kilogrammes en 1907 contre 29.364.432 kilogrammes en 1898;

4° Aux producteurs brésiliens qui ont vu augmenter leurs exportations en France.

PRODUCTION MONDIALE DU CAFÉ. — D'après les calculs qui ont été faits, la production totale s'élève au chiffre de 14.861.000 sacs, dont 11.000.000 pour le Brésil seulement.

Ces chiffres se passent de commentaires.

Ajoutons qu'en 1907, la consommation mondiale s'est élevée à 16.945.000 sacs de 60 kilogrammes chacun.

EXPORTATION DU CAFÉ. — Nous terminerons enfin en citant le chiffre colossal de 15.680.672, qui est le nombre de sacs de café de 60 kilogrammes, sortis des ports principaux du Brésil pour faire face, en 1907, à la consommation mondiale.

CHAPITRE X

Départ pour Curitiba. — Sorocabana. — Boituva. — Morro-Alto. — Les termites. — Le déboisement. — Un jour à Itararé. — Les voitures. — Les hôtels. — La ville d'Itararé et ses curiosités. — Herborisation. — La cuisine brésilienne. — Une promenade dans la nuit. — Ponta Grossa. — Curitiba. — La ville. — Excursion à Paranaguá. — Les travaux d'art de la route. — Les forêts vierges. — Les poulets à 40 francs. — Retour à São Paulo. — Nouvel arrêt à Itararé. — Mœurs locales. — Une aventure. — Retour à Rio.

9 AOÛT. — N'ayant plus rien qui me retienne à São Paulo, je m'enquiers des moyens de continuer ma route. Il est fort difficile de se renseigner. Il n'existe ni horaire, ni indicateur officiels et, dans les hôtels, c'est à peine, quand on parle de Curitiba, si l'on connaît l'existence de cette ville.

Après beaucoup de pas et de démarches, je finis par apprendre que la ligne était inaugurée depuis quelques jours seulement, mais qu'il était impossible de se rendre directement à Curitiba, le train marchant à très petite vitesse et s'arrêtant à Itararé, vers dix heures du soir, pour ne repartir qu'à trois heures du matin.

Itararé, ajoutait-on, est un abominable trou, assez éloigné de la gare, où l'on est obligé de passer la nuit dans un hôtel borgne, à moins que l'on ne préfère attendre à la belle étoile, la gare, espèce de hangar en bois, ne possédant naturellement aucune salle d'attente.

C'est dans ces conditions de documentation que je montai dans le train partant de la gare de la Luz à cinq heures quarante-cinq du matin, laissant à l'hôtel ma valise principale et n'emportant avec moi que mon sac en bandoulière et un filet renfermant une chemise et quelques chaussettes. Ces détails sembleront puérils; ils ont une importance énorme. Au Brésil, il faut savoir voyager sans impedimenta de route,

— 228 —

sous peine d'être à chaque instant aux prises avec des difficultés de toute sorte.

A peine a-t-on quitté São Paulo, que le paysage apparaît dans toute sa magnificence. On traverse un pays vallonné, verdoyant, au milieu d'une végétation exubérante et variable à l'infini.

9 heures. — Sorocaba. — On s'arrête un instant. De hautes cimes de montagnes limitent l'horizon, avec de mystérieuses



ITARARÉ. — Ravins boisés.

forêts couvrant les pentes d'un épais manteau de verdure sombre. Le train marche très lentement et, de la portière du wagon, j'assiste au défilé d'une flore prodigieusement variée : tantôt ce sont de grands arbres, chargés d'épiphytes qui ont pris racine dans les moindres anfractuosités du tronc ou des branches principales, tantôt ce sont des clairières couvertes de Composées arborescentes aux corolles blanches, semblables à nos marguerites et tellement abondantes, qu'en portant les yeux jusqu'aux limites extrêmes, le sol apparaît tout blanc, comme s'il était couvert d'un épais manteau de neige.

Plus loin, on traverse des régions rocailleuses, et c'est alors un nouveau régal pour les yeux du naturaliste. L'eau ruis-

selle de tous côtés et entretient l'humidité au sein d'un humus épais où poussent dans un désordre charmant de nombreux Lycopodes, aux longues tiges rigides, qui, comme des cordages, s'enroulent autour des souches des fougères finement dentelées, protégeant de leur ombre des tapis de mousse d'un vert tendre qui masquent entièrement la nudité de la roche. Des papillons aux couleurs chatoyantes voltigent capricieusement, s'arrêtent sur quelque belle fleur d'orchidée, ou se perdent dans les méandres de grands arbres



PIRAHY. — En allant à Itararé.

couverts de fleurs bleu clair, analogues à nos Pawlonia, aux premiers jours du printemps.

Midi. — Après un long trajet de six heures, nous atteignons *Boituva*, où l'on s'arrête une heure pour déjeuner. Au buffet, c'est-à-dire à la gargotte, on paie très cher et on mange fort mal.

Tous les plats sont servis en même temps et l'on peut ainsi apprécier de suite la succulence du menu, — qui ne varie jamais et dont le riz, sous diverses formes, les haricots rouges et les poulets étiques, sont invariablement les pièces capitales. Je ne parle pas d'une foule d'objets indécis, cancrelats tombés

dans la marmite, par exemple, qui craquent plus ou moins sous les dents et viennent péniblement inquiéter la digestion.

Bast ! les indigènes du cru n'y regardent pas de si près et si, après avoir croqué un de ces insectes, vous récrimine, ils s'étonnent et ne trouvent à vous répondre gentiment que ces simples mots : « Ce n'est rien, senhor, c'est un cancrelat. »

Aussi vaut-il mieux choisir quelques provisions séparées et déjeuner tranquillement dans son compartiment.



ITARARÉ. — Station du chemin de fer.

La gare de Boituva est le point de départ de nombreux embranchements ; mais, il n'existe aucune indication sur la direction des lignes et j'étais tranquillement occupé à terminer mon déjeuner, lorsque je constatai que j'étais absolument seul dans le wagon.

Ce fait me parut insolite et j'eus, heureusement, l'idée de descendre pour aller aux renseignements. Je n'eus que le temps de sauter dans un train qui partait. C'était le mien qui continuait sa route dans la direction de Curitiba !

Aucun employé ne m'avait indiqué de changement de ligne. On m'avait oublié dans mon coin, où j'aurais pu probablement demeurer jusqu'au lendemain, les mouvements de train étant fort espacés.

Je me promis désormais d'avoir l'œil ouvert et de ne rien laisser au hasard. J'appris par le contrôleur que la ligne était directe jusqu'à Itararé.

2 heures. — Nous atteignons *Tatuhy*, puis *Morro Alto*. Je fais la connaissance d'un confrère, le Dr Christovão de

Gama, qui parle français et me donne d'intéressants renseignements sur le pays.

J'avais remarqué depuis longtemps déjà une foule d'éménances dressées comme des bornes au milieu des prairies. Il m'apprit que c'étaient des nids de termites. Il en est qui ont plus d'un mètre de hauteur et on dirait de loin des huttes de bergers. J'eus plus tard l'occasion de les examiner de près. Ils sont d'une telle dureté que c'est à peine si la pioche peut



ITARARÉ. — Hôtel do Commercio.

les entamer et, intérieurement, ils sont perforés d'innombrables galeries communiquant les unes avec les autres. Des territoires entiers sont recouverts de ces nids, qu'on compte par milliers.

Dans ce pays montagneux et tourmenté, d'importants travaux d'art ont dû être exécutés pour donner passage à la voie ferrée; les tunnels se succèdent, se continuant par de profondes tranchées à parois verticales, le long desquelles pendent de jolies lianes chargées de fleurs couleur orange, formant comme des festons tout le long de la voie. Le sol de couleur rouge-brique donne au paysage un aspect tout particulier.

Quand le terrain est détrempé par la pluie, les animaux semblent avoir pataugé dans un bain d'ocre rouge. Rien n'est plus original que l'aspect de certains de ces animaux, qu'on

pourrait qualifier de bicolores; ils ont conservé sur le dos leur couleur blanche naturelle, tandis que le reste du corps est devenu du plus beau rouge.

A mesure qu'on avance, le pays devient de moins en moins boisé. De vastes plaines dénudées apparaissent, s'étendant à perte de vue.

Le feu a passé par là, détruisant tout. Au loin, d'immenses incendies annoncent que les travaux de défrichement se continuent ardemment. Où s'arrêtera cette fièvre de destruction, qui, si elle n'est pas endiguée, transformera en steppes arides



ITARARÉ.

ces magnifiques pays couverts encore d'immenses forêts, mais où déjà se montrent des brèches inquiétantes ?

Pour se rendre compte des ravages produits par le déboisement, il n'y a qu'à visiter la Grande Canarie, autrefois couverte de forêts et où l'eau, ruisselant de partout, faisait de ce pays un véritable paradis au point de vue de la fécondité du sol.

Aujourd'hui, ce n'est plus qu'un rocher aride où la végétation se trouve confinée dans certaines vallées et où les cultures ne peuvent prospérer qu'en irriguant le sol artificiellement, au prix des plus grandes dépenses.

Si on n'y prend garde, le Brésil, si grand qu'il soit, n'échappera pas à la loi commune.

Quand j'aurai dit que les locomotives sont chauffées au



Mitararé - La Station.



Mon hôtel !



Itanema, en allant à Curitiba.



Itanema.



Hitararé - Grand magasin de Nouveautés.



Hitararé - Grand salon de coiffure.



Mararé - Grand Hôtel de la Station.

Mararé - Grand Hôtel de la Station.



Mararé - La Grande rue.



Mararé - Une rue.



Nararé - Un charriot.



Groupe de Papayers.



Édition de la Mission Brésilienne de Propagande - Paris
BRÉSIL. — Etat du Paraná. — Ville de PONTA-GROSSA
Croisement des lignes ferrées de São-Paulo, Rio-Grande et Paraná



BRÉSIL. Etat du Paraná.

Édition de la Mission Brésilienne de Propagande - Paris
Rochers VILLA-VELHA-PONTA-GROSSA



Édition de la Mission Brésilienne de Propagande - Paris

BRÉSIL. — Etat du Paraná. — Les Sapins



Édition de la Mission Brésilienne de Propagande - Paris
BRÉSIL. — Etat du Paraná. — Village UNIÃO da VICTORIA

bois, on comprendra encore mieux l'étendue de la menace.

Enfin, si l'on considère que certains hauts fourneaux où l'on traite le minerai de fer fonctionnent avec le même genre de combustible, on conviendra que le péril est grand. L'un d'eux n'a cessé de brûler pendant deux ans... sans interruption ! Une forêt a dû disparaître peu à peu dans ses entrailles.

Nous reviendrons plus loin sur un sujet aussi important, en racontant nos excursions dans l'État de Minas Geraes.

La route est assez monotone jusqu'à Itararé. Les centres habités sont fort clairsemés. Ce ne sont que des bourgades



ITARARÉ. — La grande rue.

infimes dont les principales sont : Rondinha, Bacellar, Guahyra, Itanquã, etc.

Espacés, le long de la voie, quelques misérables ranchos, habités par des bûcherons employés au défrichement, simples hangars en planches avec un foyer central pour faire la cuisine.

5 heures. — La ligne est encore peu fréquentée. Les quelques voyageurs montés à Boituva se sont éparpillés aux diverses stations et je continue le voyage, seul, dans le wagon de première classe, abandonné aux hasards de la route.

7 heures. — Lorsque le train s'arrête à Itararé, je suis le seul voyageur qui débarque au milieu d'une foule de portefaix empressés qui me regardent comme une bête curieuse et

se disputent avec acharnement, pour faire agréer leurs offres de service.

J'écarte de ma canne les plus entreprenants qui cherchent à s'emparer de mon maigre bagage et, n'ayant aucun renseignement sur le pays, je me résigne à accompagner un gamin qui représente « l'hôtel do Commercio », où, dit-il, je serai très confortablement reçu.

Il fait presque nuit. Je sors de la gare qui n'est qu'un misérable hangar en bois, une sorte de rancho devant lequel



ITARARÉ. — Un magasin de nouveautés.

stationne un horrible haquet à deux roues, découvert, avec un banc sur le devant et trainé par un âne. Je m'installe de mon mieux, à côté de mon guide et en route... pour gagner Itararé, qui est à cinq ou six cents mètres de la station.

J'ai eu l'occasion, en Sicile, de faire connaissance avec les fameux véhicules appelés « corricolos », et qu'on ne peut mieux comparer, pour la forme, qu'à nos petites voitures à bras. Attelées généralement d'un cheval vigoureux, ces guimbardes que n'arrêtent ni les ornières, ni les pavés, ni les fondrières, marchent au grand galop, menaçant à chaque secousse de projeter sur la route le voyageur qui doit rester vigoureusement cramponné à la balustrade. On en sort moulu, rompu et les reins en capilotade.

Eh bien, ce sont des voitures de luxe en comparaison de celle dans laquelle je viens de monter.

Le chemin à parcourir était tellement horrible et creusé de si profondes ornières, que vingt fois je crus, sous les secousses effroyables des cahots, être lancé par-dessus bord. Le supplice dura dix minutes et j'avais les membres meurtris en maints endroits, lorsque je débarquai devant le fameux hôtel, lequel se composait, comme la gare d'ailleurs d'un simple



ITARARÉ. — Un grand salon de coiffure.

rez-de-chaussée, avec une ouverture centrale servant de porte d'entrée et deux fenêtres latérales.

Une superbe lampe fumeuse, au pétrole, répandait une clarté douteuse, embaumant l'atmosphère.

Je ne fus pas autrement étonné, j'avais été prévenu.

Le gamin qui m'avait amené descendit ma valise et, me faisant signe de le suivre, me conduisit à la chambre qui m'était destinée.

Je ne suis pas difficile en voyage et la simplicité ne me gêne pas... mais je trouvai vraiment que le local manquait de confortable.

Qu'on imagine une sorte d'écurie, de boxe pour les chevaux, en planches mal jointes et séparée d'une chambre voisine analogue par une cloison ne s'élevant pas jusqu'à la hauteur du plafond.

Avec cela, un mobilier luxueux composé d'un lit sommaire, d'une chaise boiteuse et d'une table lamentable servant de toilette avec une cuvette ébréchée.

Je demandai quelque chose de mieux... On parut surpris de ma requête... On m'avait gratifié de la chambre d'honneur !

Faisant contre fortune bon cœur, je fis un bout de toilette pour réparer le désordre de la route et je me rendis pour dîner dans la salle à manger, c'est-à-dire dans l'unique pièce du milieu.

Je dois dire que je fus reçu poliment, surtout, lorsque ayant remis ma carte, on vit que j'étais médecin et que j'avais une mission officielle.

Je m'enquis des prix, selon mon habitude. La pension était fixée à huit mille reis, soit environ douze fr., presque le prix des hôtels de premier ordre dans les grandes villes.

N'ayant pas l'embarras du choix et mon séjour ne devant pas se prolonger, je ne discutai pas.

Inutile de dire que le repas était à la hauteur de l'établissement et que je ne fus pas long à l'expédier. Quelle cuisine !

Le train partait à trois heures et demie du matin et l'on me promit de me réveiller.

Je sortis un instant pour prendre l'air ; mais il faisait nuit noire et, comme il n'y avait aucun établissement où l'on pût



Un groupe de papayers.

se distraire, je rentrai rapidement, d'autant plus que la température était assez fraîche.

Quelle différence avec les belles nuits étoilées de Rio !

Quelques habitants d'Itararé, ayant appris l'arrivée d'un médecin français, m'attendaient et me prièrent de leur donner une consultation. Je me prêtai de bonne grâce à leur désir et je dois dire que très loyalement, ils voulurent me payer.



IPANEMA. — En allant à Curitiba.

Quand ils virent que je n'acceptais pas d'honoraires, ils me remercièrent vivement et se déclarèrent mes amis.

Il n'est pas jusqu'au patron de l'hôtel qui, atteint d'une violente bronchite, compliquée d'emphysème, me demanda conseil et fit exécuter une ordonnance qui le soulagea rapidement.

On verra plus loin comment il me témoigna sa reconnaissance.

A neuf heures, je quittai mes nouveaux amis et gagnai mes « appartements ».

Tous les services de cet hôtel sont installés sur le même pied de confortable, on va en juger par l'anecdote suivante :

M'étant enquis de certain endroit que je crois inutile de spécifier plus clairement, le gamin qui m'avait amené et qui

était le fils de la maison alluma une chandelle et, me précédant, ouvrit une porte donnant sur une vaste cour située derrière le bâtiment.

Après quelques pas en avant, il s'arrêta et, déposant par terre son lumignon, m'indiqua de son air le plus aimable que « c'était là ». En effet, une foule de cartes de visite dispersées sur le sol indiquaient clairement la trace des nombreux explorateurs qui m'avaient précédé, dans les mêmes intentions.

J'eus un moment d'hilarité. Le gamin était reparti et je me soumis, comme mes prédécesseurs, à la loi commune,



IPANEMA. — En allant à Curitiba.

malgré les cris et les grimaces d'un coati, à demi apprivoisé, que j'avais troublé dans son sommeil et qui, retenu par une chaîne, était sorti de sa niche, menaçant l'intrus qui était venu le déranger.

On jugera, par ce détail, quelque peu puéril, du degré de civilisation de ces bourgades perdues.

10 AOÛT. — Le train pour Curitiba devant partir, comme on me l'avait indiqué, à trois heures et demie, je me lève une heure avant, n'ayant aucune envie de prolonger mon séjour dans cette chambre à coucher, où toute la nuit j'avais eu à lutter contre des régiments de puces, qui ne m'avaient pas laissé un instant de répit.

Il fait nuit noire. On ne semble pas pressé de partir. Enfin,

à trois heures, l'horrible véhicule de la veille stationne devant la porte de l'hôtel et nous nous mettons en route pour la gare, moi et un autre voyageur, accompagnés par le fils du patron de l'hôtel, qui a toutes les peines du monde à garder, sous les rafales du vent, sa lanterne allumée. A chaque tour de roue, je me demande si nous n'allons pas verser et c'est avec des efforts inouïs que le malheureux baudet s'avance à travers les trous et les obstacles de toutes sortes.

J'entends mon compagnon de route parler de São Paulo



PIRAHY. — En allant à Ponta Grossa.

et il m'explique qu'il sera heureux de faire route avec moi jusqu'à cette ville.

Je lui fais comprendre que je vais dans le sens opposé et, alors, j'apprends avec une colère que l'on comprendra facilement, que mon train était parti à trois heures et que celui qui nous attendait à trois heures et demie se dirigeait vers São Paulo !

Le patron de l'hôtel do Commercio avait profité de mon ignorance de l'horaire du chemin de fer pour me faire manquer le train et me faire payer une journée de plus dans son horrible boîte.

Que faire ? il n'y avait qu'à accepter le fait accompli et à regagner Itararé, avec la perspective de passer une journée entière dans un pays absolument dénué d'intérêt.

Inutile d'ajouter que, de retour à l'hôtel, je traitai le propriétaire comme il le méritait, lui reprochant sa conduite et la manière dont il avait su me remercier des soins que je lui avais prodigués. Il fit semblant de s'excuser, prétendant n'avoir pas compris que j'allais à Curityba ; mais je lui fis sentir que je n'étais pas dupe de sa mauvaise foi.

J'étais rompu de fatigue ; comme il faisait encore nuit, je me recouchai philosophiquement, pour tuer le temps, et réussis à m'endormir, malgré mes ennemis de la veille qui avaient repris l'offensive.

J'avais devant moi une journée entière.

Je résolus d'abord d'explorer la ville... ou plutôt le « trou » qui porte ce nom. A part deux ou trois maisons bâties en pierre et occupées probablement par les autorités locales, tout le reste consiste en masures construites en planches, espèces de ranchos, abritant une population interlope et cosmopolite, où l'élément italien est surtout largement représenté. La plupart des ouvriers qui travaillent à la construction de la voie appartiennent à cette nationalité et les habitants mêmes du pays n'ont pour eux qu'une confiance et une estime très relatives. Des rixes et des batailles à coups de couteau éclatent tous les jours et chacun reste sur ses gardes.

En un quart d'heure, on a parcouru les cinq ou six rues qui constituent Itararé et qui ne présentent rien d'intéressant. Quelques pauvres boutiques vendant un peu de tout, espèces de maigres bazars, telles sont les curiosités qui s'offrent aux yeux du voyageur.

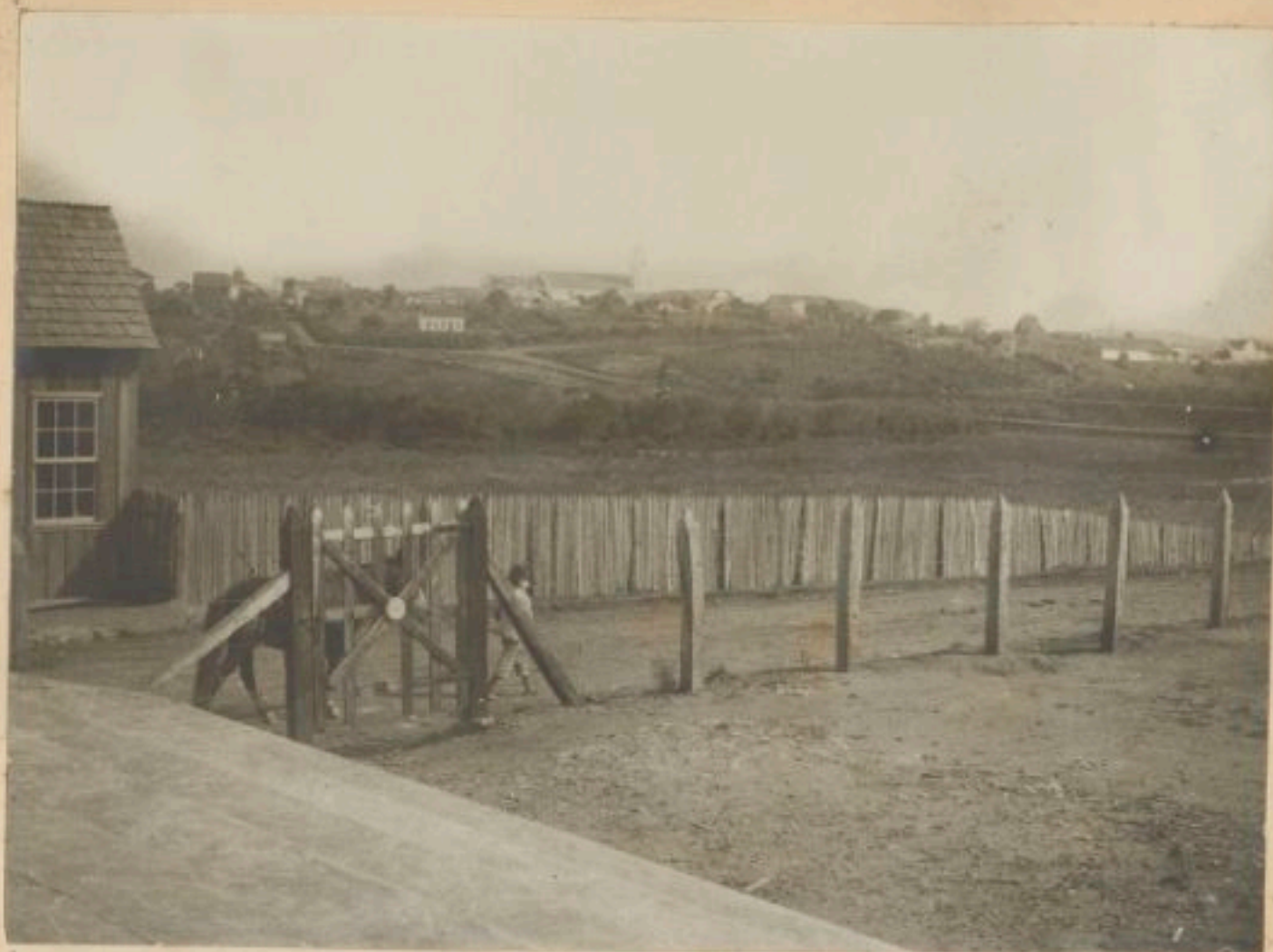
Je citerai un « grand magasin de nouveautés », où, autant que j'ai pu le voir, les modes de Paris ne sont que faiblement représentées. L'établissement affiche d'ailleurs une grande simplicité et, sur le pas de la porte, le patron qui, probablement, dédaigne les grandes manières, se mouche tranquillement dans ses doigts en me regardant passer. Heureuses mœurs primitives !

J'ai deux ou trois heures devant moi à dépenser avant le déjeuner et je dirige d'abord mes pas vers la gare, pour refaire le chemin de la veille.

Comme, au retour de Curityba, il me faudra passer encore



Pirahy .. En allant à Karare.



Station de Castro, en allant à Ponta Grossa.



Pirahy, en allant à Ponta Grossa.



Pin du Parana en allant à Santa Grosse.
Pin du Parana



Pin du Parana.

une nuit à Itararé, je tiens à pouvoir, au besoin, m'orienter tout seul.

La station actuelle du chemin de fer n'est que provisoire et on est en train de construire, pour la remplacer, un bâtiment en pierre semblable à ceux que l'on rencontre sur la ligne, aux embranchements les plus importants.

On me pardonnera les quelques critiques que je me permets de faire en ce moment, quand j'aurai ajouté que, sur



Paysage sur la route de Ponta Grossa.

cette ligne qui vient à peine d'être inaugurée, nombre d'améliorations successives ne peuvent manquer de se produire peu à peu.

D'ailleurs, pour qui connaît le caractère brésilien, je ne parierais pas que, d'ici dix ans, une grande ville ne surgisse sur l'emplacement d'Itararé si modeste aujourd'hui.

La construction de la ligne, dans son ensemble, représente un si merveilleux effort, que toutes les hypothèses me semblent possibles.

La voie qui mène de Rio à Curitiba, en passant par São Paulo, constitue une énorme artère, qui drainera tout le transit commercial des villes échelonnées sur son parcours et un avenir considérable me semble lui être réservé.

Pour se rendre de la gare à la ville, la route est détestable, surtout autour de la gare même où le terrain a été particulièrement défoncé pour le placement des rails. On arrive ensuite sur les bords d'un torrent qu'on traverse sur un pont et l'on tombe sur une voie en pente très rapide, qui monte directement à la ville et qui n'est pas pavée; cette voie, en temps de pluie, comme je devais le constater au retour, se transforme en un horrible marécage.

Sur les bords du torrent, des blanchisseuses lavent le linge



Station de Castro, en allant à Ponta Grossa.

sale et, autour d'elles, sautillent des centaines de petits vautours noirs, demi-apprivoisés, qui remplissent, à Itararé, le rôle très important de nettoyeurs publics. Ce sont eux qui font disparaître les ordures de la ville et, à ce titre, ils sont reconnus comme des fonctionnaires d'un ordre spécial, qu'on respecte en conséquence.

On les voit par bandes de quarante ou cinquante quelquefois, juchés sur le faite des maisons, où ils se groupent alignés comme des soldats en bataille.

Je descends sur les bords du torrent, où se développe une flore très intéressante de charmantes espèces, dont je fais ample provision pour enrichir mon herbier.

Cependant, l'heure du déjeuner est arrivée et je me raccommode un peu avec la cuisine brésilienne. Et puis, en

voyage, il ne faut pas se montrer difficile. Veut-on connaître la composition d'un menu? Voici ce que le grand hôtel do Commercio offrit à ses hôtes, le 10 août 1909 :

Soupe macaroni saupoudrée de piment; feijoada; riz bouilli; rosbif, véritable pièce de résistance; langue (excellente!) et gâteau de riz au gingembre.

Ce n'est certes pas un menu du Café de Paris, mais il est des jours, quand on est égaré dans la brousse, et qu'on n'a



Plais du Paraná.

rien à se mettre sous la dent, où l'on ne se montrerait pas aussi dédaigneux.

L'après-midi fut consacrée à explorer les environs de la ville. Il serait difficile de trouver un pays plus dénué d'intérêt. Tout est déboisé. A peine quelques bouquets d'arbres subsistent encore.

C'est à grand'peine que je réussis à tuer le temps, maudissant le destin qui m'avait fait échouer dans un trou pareil.

La soirée se passa sans incident et je me couchai de bonne heure, très préoccupé de ne pas manquer une seconde fois le train de Curityba.

Je n'avais avec moi qu'une simple valise. On ne peut se faire une idée des embarras de toutes sortes dont elle peut être la cause. C'est encore trop! Grâce à cet impedimentum,

si minime qu'il soit, on n'est pas libre de ses mouvements et on est forcément tributaire d'un tiers, dont il faut, à tout moment, acheter la complaisance à coups de pourboire.

11 AOÛT. — Cette fois, je suis debout à deux heures du matin. C'est moi qui réveille le gamin pour porter mon bagage à la gare. Il aurait été capable peut-être de recommencer la farce de la veille et de me faire encore manquer le train.

Malgré ses récriminations, je réussis à le faire lever et, à la lueur d'une lanterne fumeuse, nous prenons le chemin de la gare, glissant à chaque pas, ou mettant le pied dans des trous, au risque de se rompre les os.

L'horizon s'illumine partout de lueurs sinistres. Ce sont les incendies allumés intentionnellement pour les travaux de défrichement.

3 heures. — Le train est en gare. Les compartiments sont à peine éclairés par quelques mauvaises lampes à pétrole et c'est à peine si l'on peut s'orienter.

On ne prend de voyageurs que jusqu'à Ponta Grossa, où il faudra changer de train pour atteindre Curityba.

Toutes ces lignes de chemins de fer sont encore dans la période embryonnaire. Pour le voyageur libre de son temps, qui recherche l'inconnu et le pittoresque, et auquel les hasards de route ne déplaisent pas, ce mode de locomotion ne manque pas de présenter un certain charme.

Mais, il faut être seul. Je ne sais vraiment pas comment, dans ces régions, il serait possible à un Parisien de voyager en compagnie féminine! On viendrait se heurter à des difficultés matérielles d'un ordre particulier, absolument insurmontables.

Nous partons... Il fait presque froid... La buée obscurcit les vitres du wagon. Le train vole au milieu d'une pluie d'étincelles et de flammèches que vomit la machine chauffée au bois. On dirait qu'autour de lui éclate, à jet continu, comme un feu d'artifice, se renouvelant sans cesse, d'innombrables « soleils ».

Le coup d'œil est très curieux... Inutile de dire que tous les terrains qui bordent la voie ont été successivement

plus ou moins grillés par les escarbilles incandescentes. Cinq ou six voyageurs ont pris place dans le train... qui marche seulement depuis quelques jours.

7 heures. — *Jaquariahyra*. — Une buvette primitive prend le titre pompeux de buffet. Cinq minutes d'arrêt ; on en profite pour descendre et prendre du café chaud. C'est dans ces conditions qu'on peut vraiment apprécier la valeur de la boisson brésilienne, qui n'a rien de commun avec ce que l'on sert dans les établissements similaires sur nos lignes



CURITYBA. — Praça Tiradentes.

françaises. Quand on a absorbé une tasse de l'excellent breuvage, qui ne coûte, si je me rappelle bien, que cent reis, on se trouve retrempe et ragaillard pour de longues heures.

Le jour est venu et le soleil s'est levé radieux. Nous traversons quelques forêts. On se demande quelle énergie il a fallu développer pour arriver à lancer une voie ferrée à travers le dédale d'une végétation aussi exubérante.

A cette heure matinale, c'est un enchantement. Tout le long de la voie, de grands bambous à feuilles verticillées se courbent en arcades, formant d'admirables berceaux, au-dessous desquels s'épanouissent d'énormes fougères arborescentes dont les frondes allongées et découpées sont encore couvertes de perles de rosée. On les croirait saupoudrées de poudre de diamant.

J'ai noué connaissance avec deux ou trois de mes compagnons de route. Nous avons fait, au dernier arrêt, quelques provisions de bouche et c'est avec un appétit sérieux, sinon avec plaisir, que nous déjeunons en route de « carne secca » et de gâteaux de manioc.

Pauvre menu ! Il faut sérieusement « jouer des mâchoires ». Malheur à ceux qui n'ont pas de bonnes dents... Quand on attaque ce plat national... on s'imagine mâcher du caoutchouc ! Dans ces moments difficiles, que ne donnerait-on pas pour un bon plat de cheval parisien !

A mesure qu'on avance, les forêts disparaissent. D'immenses plaines s'étendent à perte de vue. On les appelle « campinas ». Le paysage devient banal et monotone.

La voie suit pendant un certain temps les bords d'un rio assez large, qui n'est pas navigable à cause des chutes nombreuses qui obstruent son cours.

Je constate en passant des coins ravissants. Une abondante végétation descend jusque dans l'eau et les arbres, s'inclinant et mélangeant leurs branches, couvertes de fleurs jaunes, forment un dôme au-dessus de la rivière.

Il paraît que ces cours d'eau sont très poissonneux et renferment des espèces dont la chair est extrêmement délicate.

Midi. — Ponta Grossa. — Station importante, surtout pour l'avenir, où l'on change de train, heureusement pour la dernière fois, jusqu'à Curitiba.

Désormais, ce ne sont plus que des plaines. Le pays est absolument dénudé.

On brûle partout et une odeur de fumée flotte dans l'atmosphère.

Quand on considère les belles forêts qui restent, si grandioses et si pittoresques dans leur sauvagerie primitive, on ne peut se défendre d'un serrement de cœur en songeant qu'elles sont destinées à disparaître à bref délai !

Je regarde en passant ces arbres énormes, dont les branches sont couvertes de lichens, semblables à des barbes flottantes ; on croirait voir des vieillards accablés par les ans et dont les jours sont fatalement comptés.

7 heures. — Voici seize heures que nous roulons sans arrêt. Le train s'arrête enfin. Les bagages sont couverts d'une épaisse couche de poussière rougeâtre et les vêtements ont perdu leur couleur naturelle.

Nous sommes arrivés à Curitiba.

Un jeune instituteur, avec lequel j'ai fait route et qui parle français, m'a indiqué le « Grande Hotel », où je fais transporter ma valise. Je constate tout d'abord que la population locale ne possède pas l'exubérance de certains autres centres.



Maisons à Curitiba.

Ici, les gens sont calmes et proposent leurs services avec certaines réserves de politesse.

Je dépose ma carte en arrivant et quand je descends pour dîner, je trouve une petite table qui m'était réservée. Mon nom avait été publié quelques jours avant dans les journaux locaux et l'on savait que j'étais chargé d'une mission officielle. Il n'en fallait pas plus pour me concilier toutes les sympathies.

L'établissement est très bien tenu et la cuisine excellente, ce qui ne laisse pas que d'être assez agréable quand, pendant deux jours, on a soupé de croûtes de pain ou de biftecks en caoutchouc, comme à Itararé.

Les pensionnaires de l'hôtel sont des habitants de la ville ou quelques négociants de passage. Inutile de dire que les Français y sont rares, sinon inconnus, de même que dans la

plupart des autres villes qu'il m'a été donné de visiter. On rencontre souvent des Allemands ou des Anglais en mission comme nos commis voyageurs, mais peu ou point de compatriotes. Pourtant, je suis convaincu que, pour des voyageurs actifs et entreprenants, il y aurait de belles affaires à mettre sur chantier !

Je fais la connaissance, à table, d'un charmant confrère, le Dr de Mello, qui parle français. Comme toujours et comme tous les Brésiliens, il se fait un plaisir de me donner tous les renseignements qui peuvent m'intéresser.

São Paulo, le soir, semble une ville endormie, où il n'existe aucune distraction.

Curitiba paraît plus animé. Après le dîner, je sors pour prendre l'air et errer un peu à l'aventure.

Une belle rue, bien éclairée, se présente à mes yeux et je ne tarde pas à entendre résonner le bruit d'un orchestre.



CURITYBA. — La cathédrale.

Je continue ma route et découvre un café où une troupe allemande donne chaque soir des auditions très suivies.

La musique est excellente, la bière très fraîche, les habitants très hospitaliers, que peut-on demander de plus ? Il n'en faut pas davantage pour passer une très agréable soirée.

12 AOÛT. — Je pars le matin en excursion. On m'a donné à Paris l'adresse d'un ingénieur faisant le commerce des minéraux et la perspective de faire quelque belle trouvaille n'a pas peu contribué à diriger mes pas jusqu'ici.

Je commence donc par cette première visite. C'est avec peine que j'apprends que mon ingénieur ne possède aucun



Curitiba.



Curitiba. - Praco Tiradentes.



Curitiba.



Cathédrale de Curitiba.



Curitiba.. Un charriot.

échantillon de minéralogie et qu'il n'a écrit à Paris que pour se proposer vaguement comme intermédiaire!

J'avais fait inutilement deux cents lieues pour aller et j'allais en faire autant pour revenir à Rio.

Assez mal impressionné par cette mésaventure, j'acceptai cependant le fait accompli et me mis en devoir de parcourir la ville.

Le temps brumeux, presque froid, fut-il pour quelque chose dans mes impressions? mais je fus vite désillusionné.

Curityba est une ville banale et triste, où il n'y a absolument rien d'intéressant à visiter.



Un chariot, à Curityba.

Ne sachant comment abréger le temps, je pris quelques photographies, je montai dans tous les tramways, et, en une heure, j'avais tout vu!

Peu enthousiasmé, je revins déjeuner à l'hôtel et fis durer le repas le plus longtemps possible; puis, pour achever la journée, il me vint une idée lumineuse: je fis la sieste, ce qui ne m'arrive jamais, et je pus gagner ainsi quelques heures.

Il pleuvait, d'ailleurs, et l'aspect de cette ville morne était capable de donner le spleen.

Puissé-je m'être trompé dans le tableau assez sombre, je l'avoue, que je viens de tracer de Curityba.

Je résolus de partir le lendemain même pour aller faire une excursion à Paranaguá.

13 AOÛT. — *Excursion à Paranaguá.* — Je devais prendre le train partant à six heures du matin. On juge de mon désappointement lorsque, debout à cinq heures, j'entendis la pluie fouetter les vitres.

Décidément, c'était la continuation de la déveine. Que faire? Rester une journée encore à Curityba me parut au-dessus de mes forces et, bravant les éléments, je me mis en route pour gagner la station.

Quel déluge! Quand j'arrivai à la gare, j'étais trempé jusqu'aux os et il faisait presque froid.

Je montai cependant dans le train dont le confortable laisse beaucoup à désirer.



CURITYBA. — Un camion.

9 heures. — J'ai eu raison de compter sur mon étoile. La pluie a cessé et un chaud rayon de soleil perce la nue. Désormais, il fera beau toute la journée.

Nous traversons un pays magnifique, au milieu d'un paysage de toute beauté. Nous entrons dans la forêt vierge que nous ne quitterons plus jusqu'à Paranaguá.

On m'avait fait un éloge enthousiaste de cette excursion; on était certainement resté encore bien au-dessous de la vérité.

J'ai parlé plus haut du chemin de fer de São Paulo à Santos et je crois avoir épuisé dans mes descriptions tous les termes que comporte l'admiration qui vous étreint tout le long du trajet. Ce que l'œil contemple est merveilleux et il semble qu'on marche dans un rêve.

Ici, c'est bien autre chose! Qu'on se représente la Suisse, avec ses montagnes à pic, ses précipices, ses gorges sauvages,

ses cascades tombant en nappes et se perdant dans des profondeurs insondables, qu'on y ajoute le prestige d'une végétation tropicale, c'est à peine si l'on pourra donner une faible idée de la magnificence du paysage, qui change d'ailleurs à chaque tournant de montagne, toujours aussi grandiose, toujours aussi sauvage..., effrayant quelquefois quand l'œil se risque à plonger jusqu'au fond des gouffres que l'on côtoie et du fond desquels s'élèvent des bruits de cataractes ou de rochers qui s'écroulent dans un épouvantable fracas !



PARANAGUÁ. — Le chemin de fer dans la montagne.

Il faut avoir parcouru cette route fantastique pour se faire une idée de ce que l'énergie humaine peut enfanter de chefs-d'œuvre. La nature semblait avoir dit à l'homme : tu n'iras pas plus loin. Plus puissant qu'elle et dédaignant les obstacles presque insurmontables qu'elle jetait sur sa route, il a passé quand même !

Depuis Curitiba jusqu'à Paranaguá, la ligne n'est qu'une longue succession de travaux d'art, dont quelques-uns dépassent en audace tout ce qui a été fait jusqu'à ce jour.

En un certain endroit, la ligne aboutit à une vallée tellement profonde et dominée par des falaises tellement à pic qu'il semblait impossible d'aller plus loin.

Qu'a-t-on fait ? Pendant des mois, peut-être des années, une armée de travailleurs suspendus par des cordes le long de la paroi, armés du pic, et à coups de dynamite, a creusé dans la roche, sur je ne sais combien de kilomètres d'étendue, des trous profonds, dans lesquels ont été scellées d'énormes travées de fer, formant dans leur enfilade comme une sorte de gril, et c'est sur ces supports fragiles que, jetant des



PARANAGUÁ. — Un coin de forêt vierge.

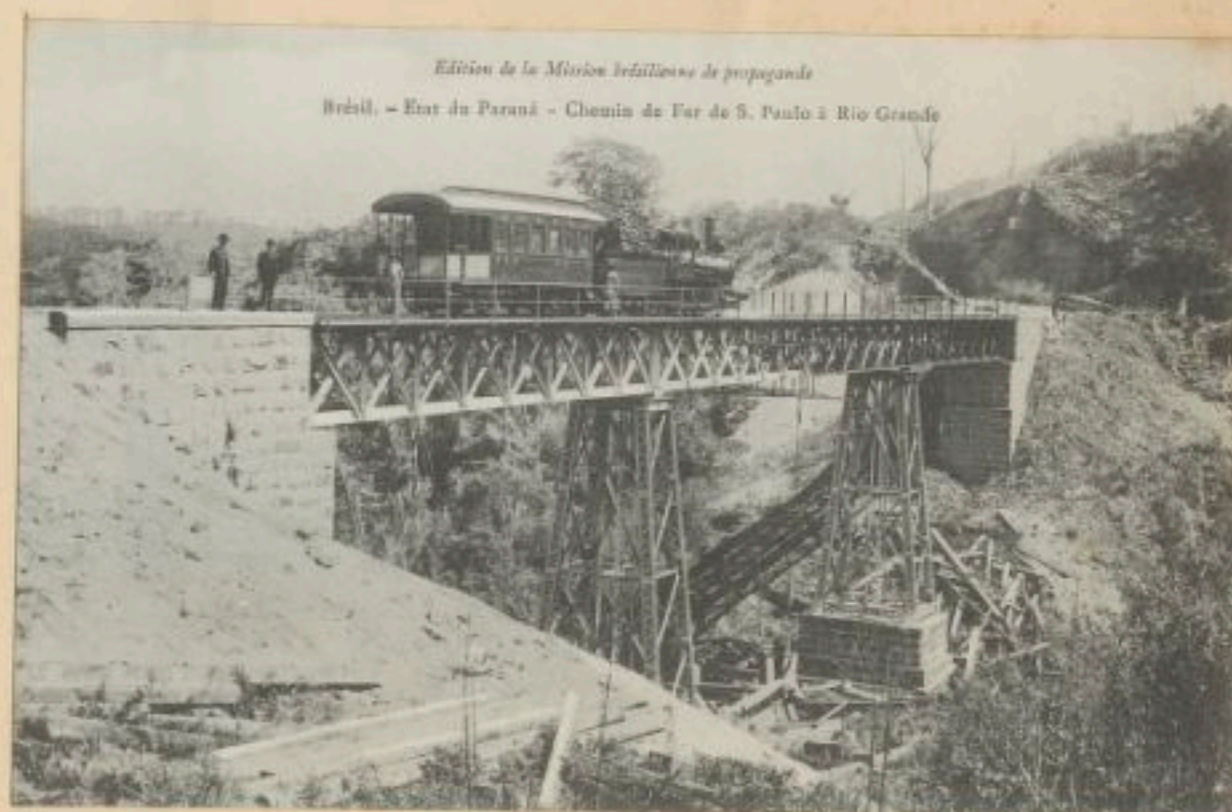
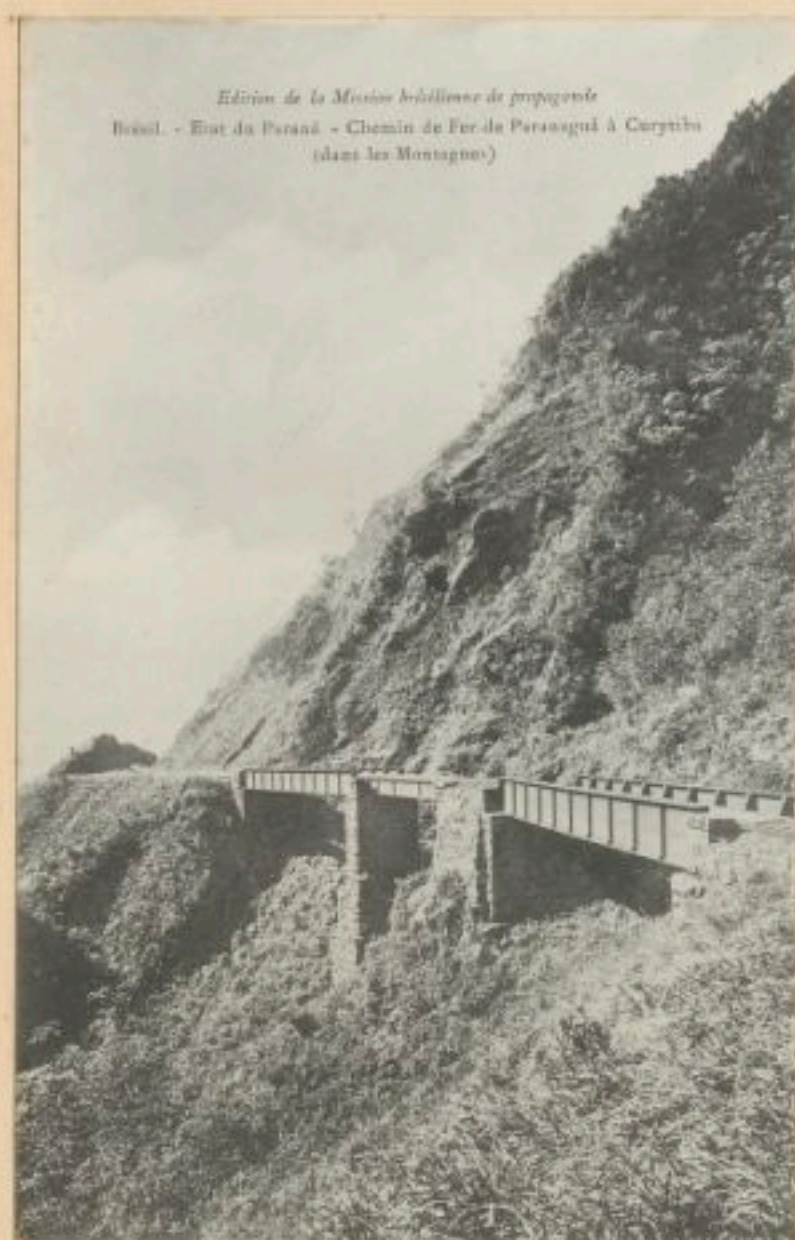
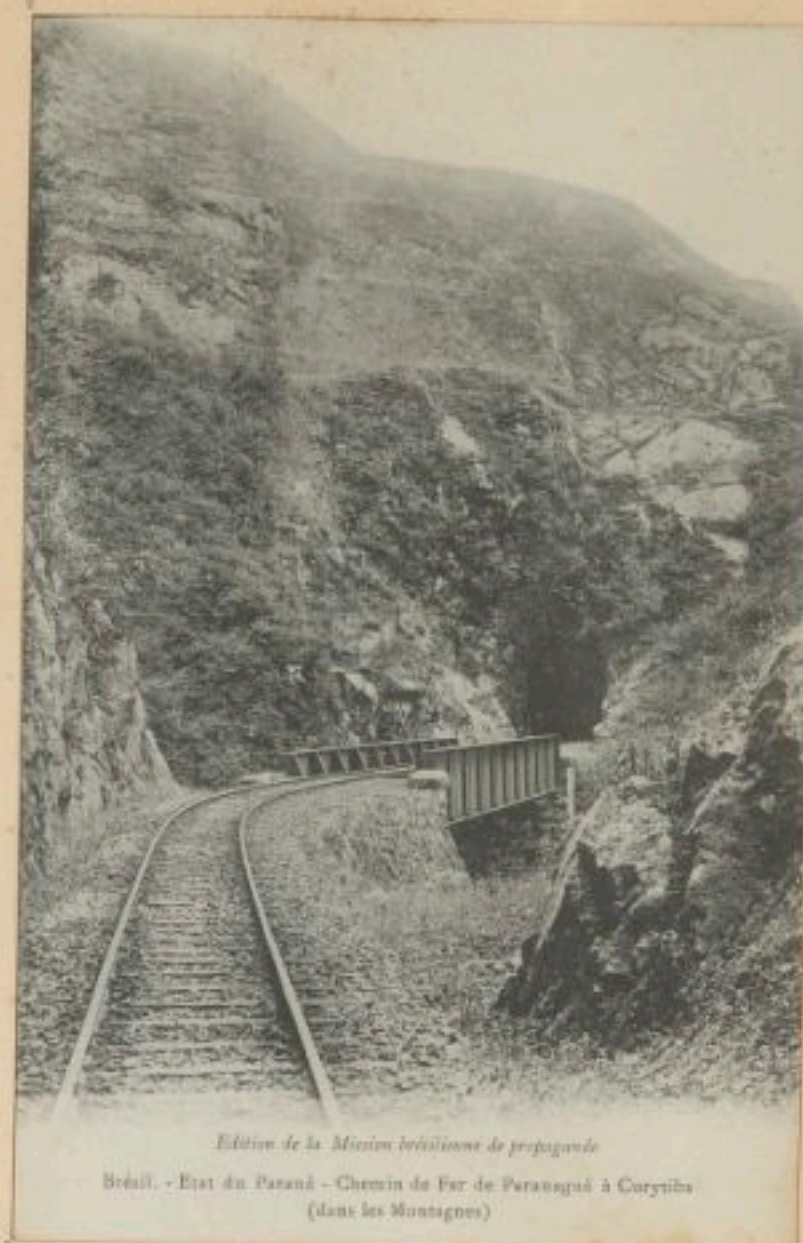
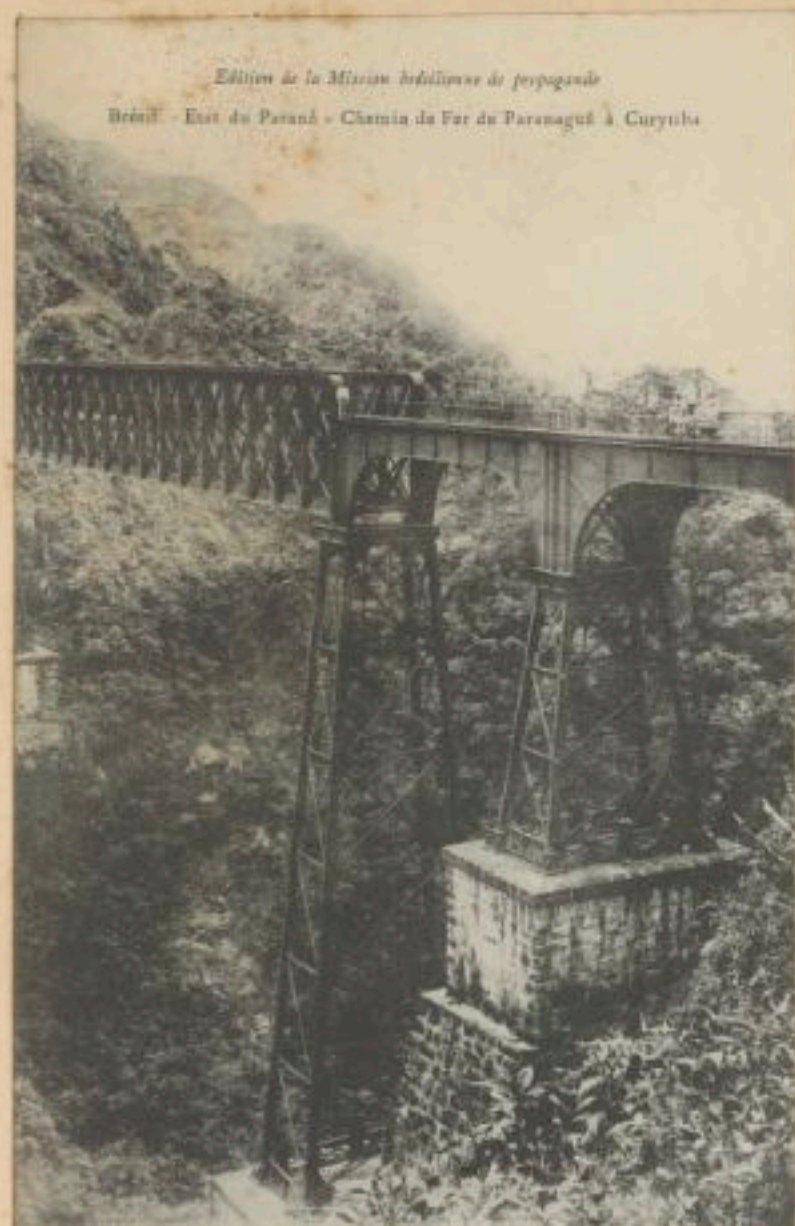
rails à perte de vue, on a eu l'audace de lancer une première locomotive.

On frémit quand on franchit ce passage effroyable en songeant que l'on est suspendu sur un gouffre de 5 ou 600 mètres de profondeur.

Qu'on juge du reste, d'après cette description !

10 heures. — Nous atteignons la partie la plus élevée de la ligne. Inutile de chercher le nom des gares... elles sont vierges de toute indication !

Je n'entends pas faire la moindre critique malveillante. L'exploitation est à peine ouverte... On comprend donc que le confortable ait été quelque peu négligé. Je suis sûr de ne pas reconnaître la ligne si je retourne l'année prochaine au Brésil !



Edição de la Mission Sétillone de Propaganda - Paris
BRÉSIL. - Etat du Paraná. - Village de colons polonais



78. BRÉSIL. Etat de Rio Grande do Sul - Centre Colonial Agricole
Centro Coloniale Agricolo
Centro Colonial Agrícola



77. BRÉSIL. Etat de Rio Grande do Sul - Élevage du Bétail
Allevamento del Bestiame
Cría de ganado



74. BRÉSIL. Etat de Rio Grande do Sul - Plantation de Pyrèthre
Plantagione di Pyrèthre
Plantación de Pelitre





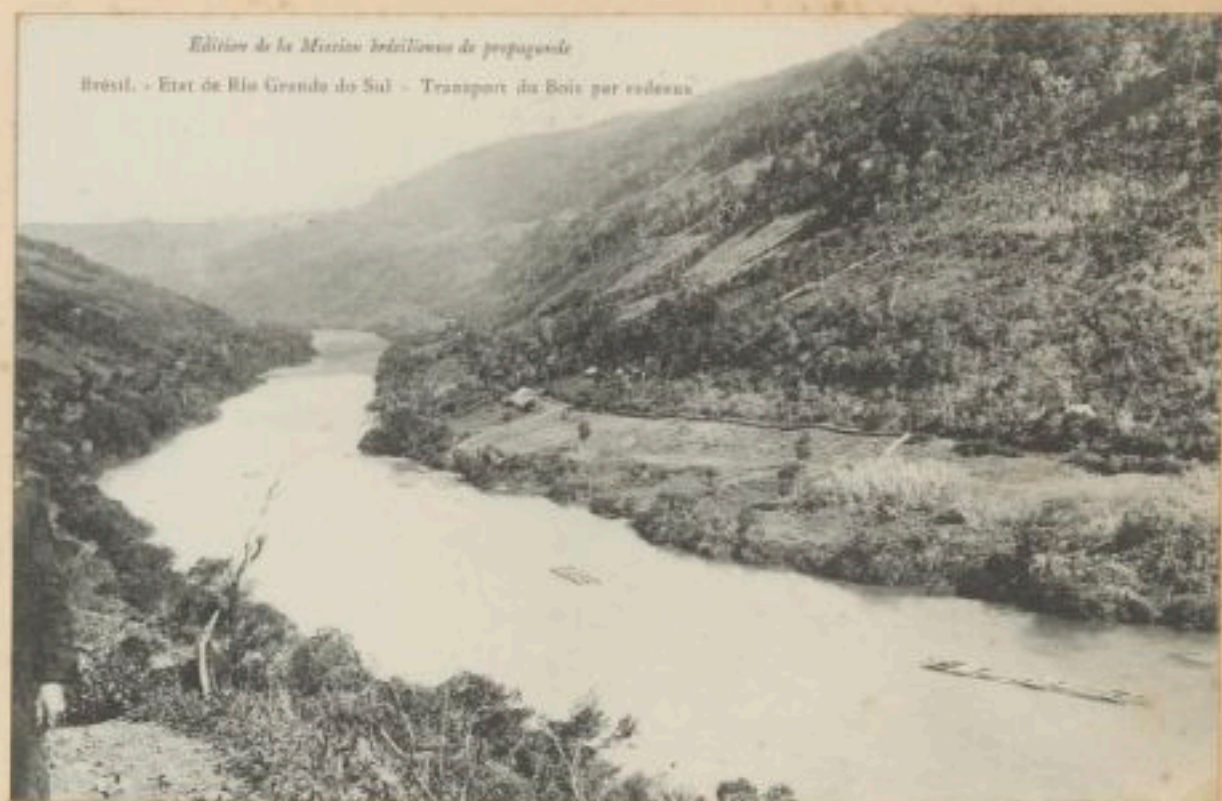
BRÉSIL — PARANÁ :
VIADUCTO S. JOÃO. — VIADUC SAINT JEAN. — ST. JOHANN-VIADUKT.



BRÉSIL — RIO GRANDE DO SUL :
PINHEIROS DO MUNICIPIO DE GARIBALDI.
SAPINS DU MUNICIPE DE GARIBALDI.
TANNEN AUS DEM DISTRIKT GARIBALDI.



BRÉSIL — PARANÁ :
ESTAÇÃO DA ROÇA NOVA. — STATION DE ROÇA NOVA. — STATION VON ROÇA NOVA.



Edition de la Mission brésilienne de propagande
Brésil. - Etat de Rio Grande do Sul - Transport du Bois par eau.



BRÉSIL — RIO GRANDE DO SUL :
VISTA DE UMA SERRARIA. — VUE D'UNE SCIERIE. — ANSICHT EINES SÄGEWERKES.



Edition de la Mission brésilienne de propagande
Brésil. - Etat de Rio Grande do Sul - Rassemblement du bétail

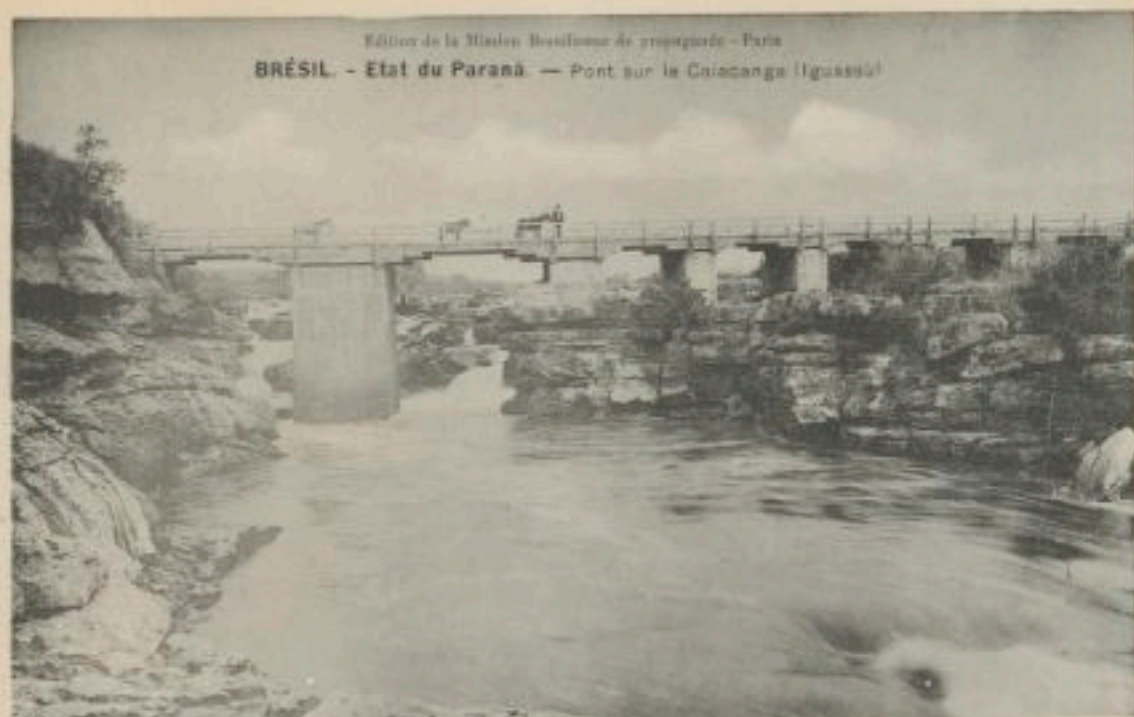
Édition de la Mission brésilienne de propagande
Brésil. - Etat du Paraná - Navigation de l'Iguassou



Édition de la Mission brésilienne de propagande - Paris
BRÉSIL. - Etat du Paraná. - Le fleuve Iguassou



Édition de la Mission brésilienne de propagande - Paris
BRÉSIL. - Etat du Paraná. - Pont sur le Calacanga (Iguassou)



Édition de la Mission brésilienne de propagande - Paris
BRÉSIL. - Etat du Paraná. - Une route dans l'intérieur



Édition de la Mission brésilienne de propagande - Paris
BRÉSIL. - Etat du Paraná. - Chute de St-MARIA, sur le fleuve Iguassou



Édition de la Mission brésilienne de propagande
Brésil. - Etat de Rio Grande do Sul - Pont sur l'Ibicubhy





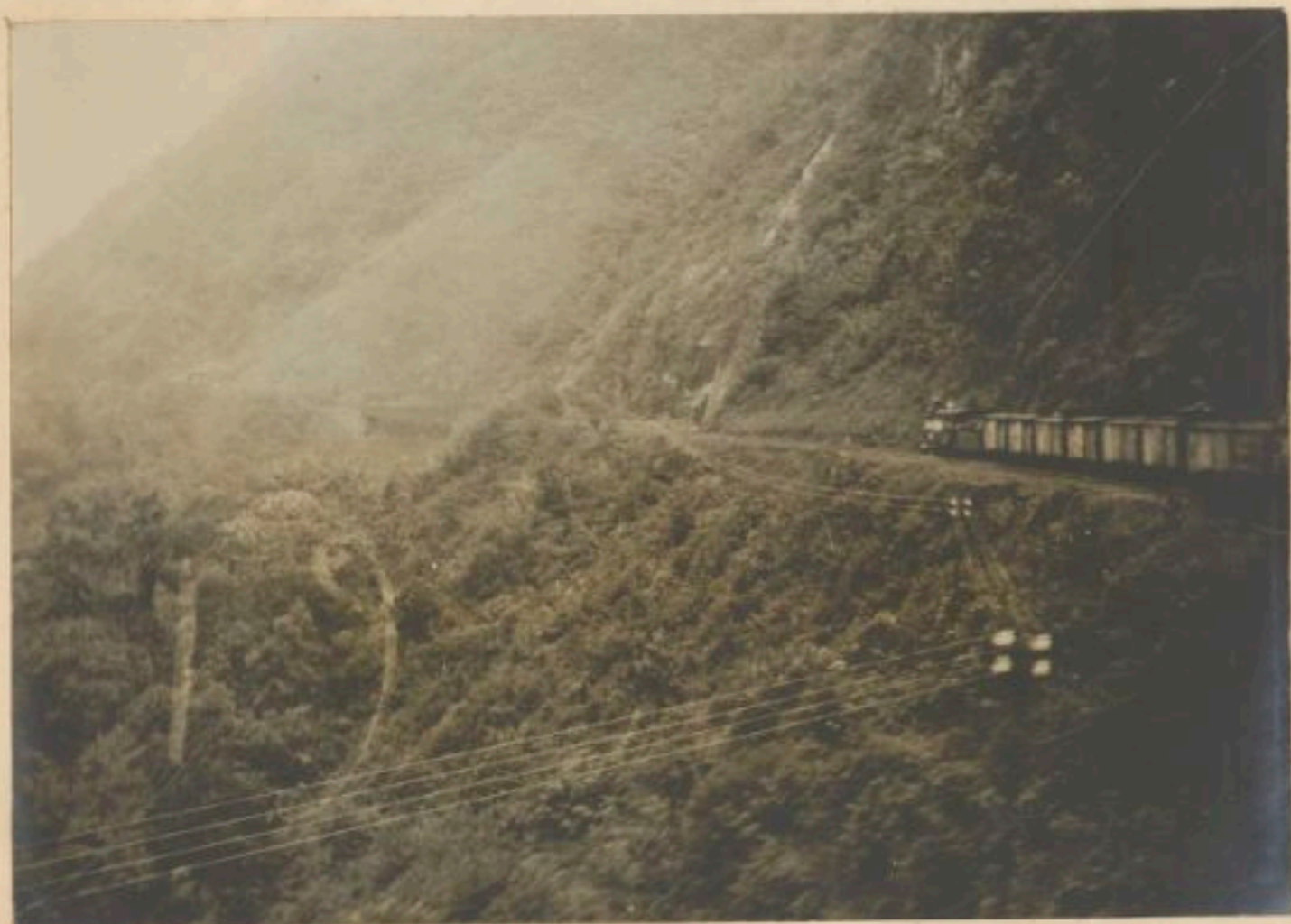
En allant à Paranaguá.



La Forêt, à Paranaguá.



en alt a Paranaque





Paranagua - Dans la montagne.



Paysage de montagne, en allant à Curitiba.



Paranaguá - Rue Paysanda.



Paranaguá, devant la Gare.



Paranaguá - Station du Chemin de Fer.



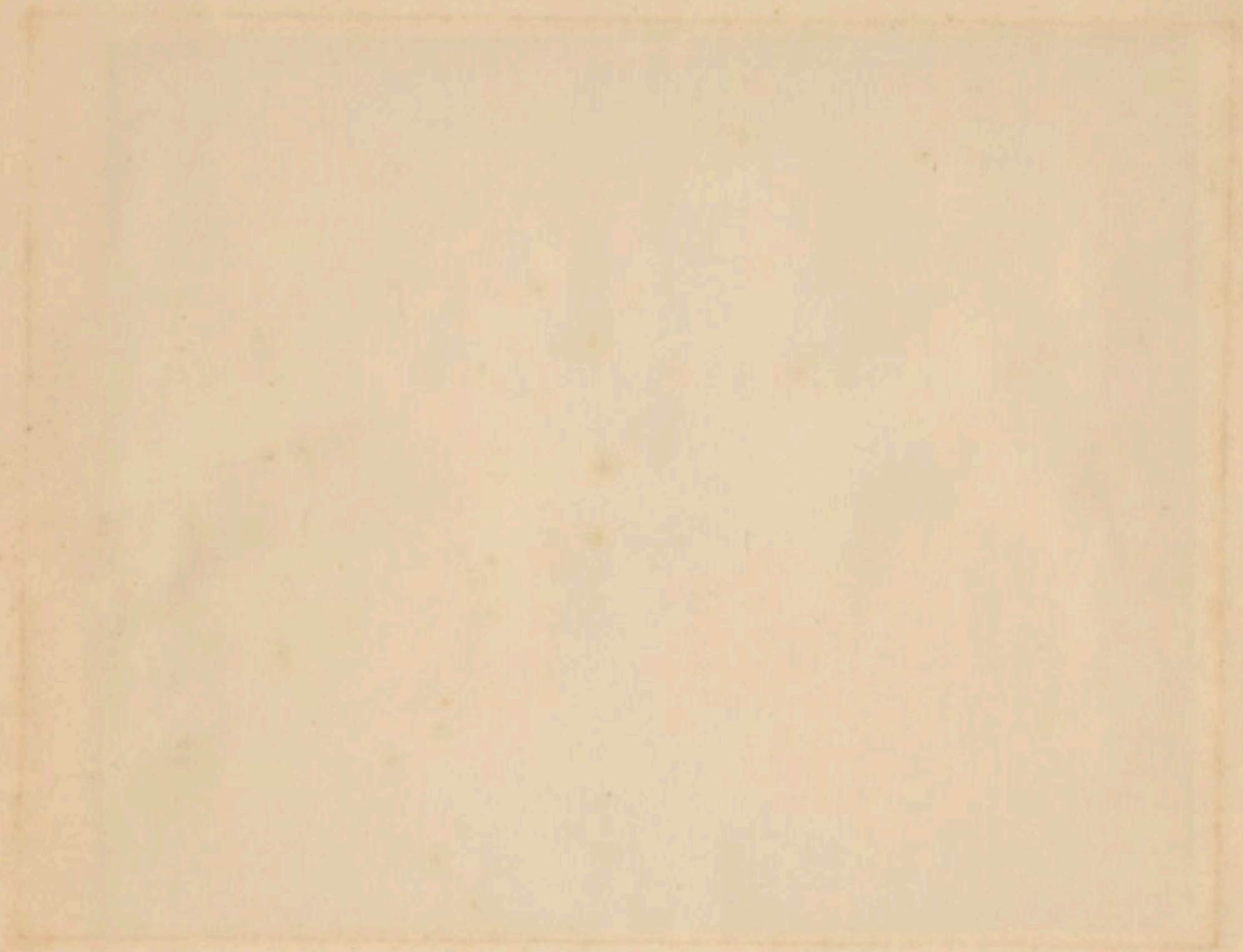
Curityba .. Locomotive faisant du bois.



Parana - Brésil - Chemin de Fer du Parana à Curitiba
(Cliché de la Mission Brésilienne)

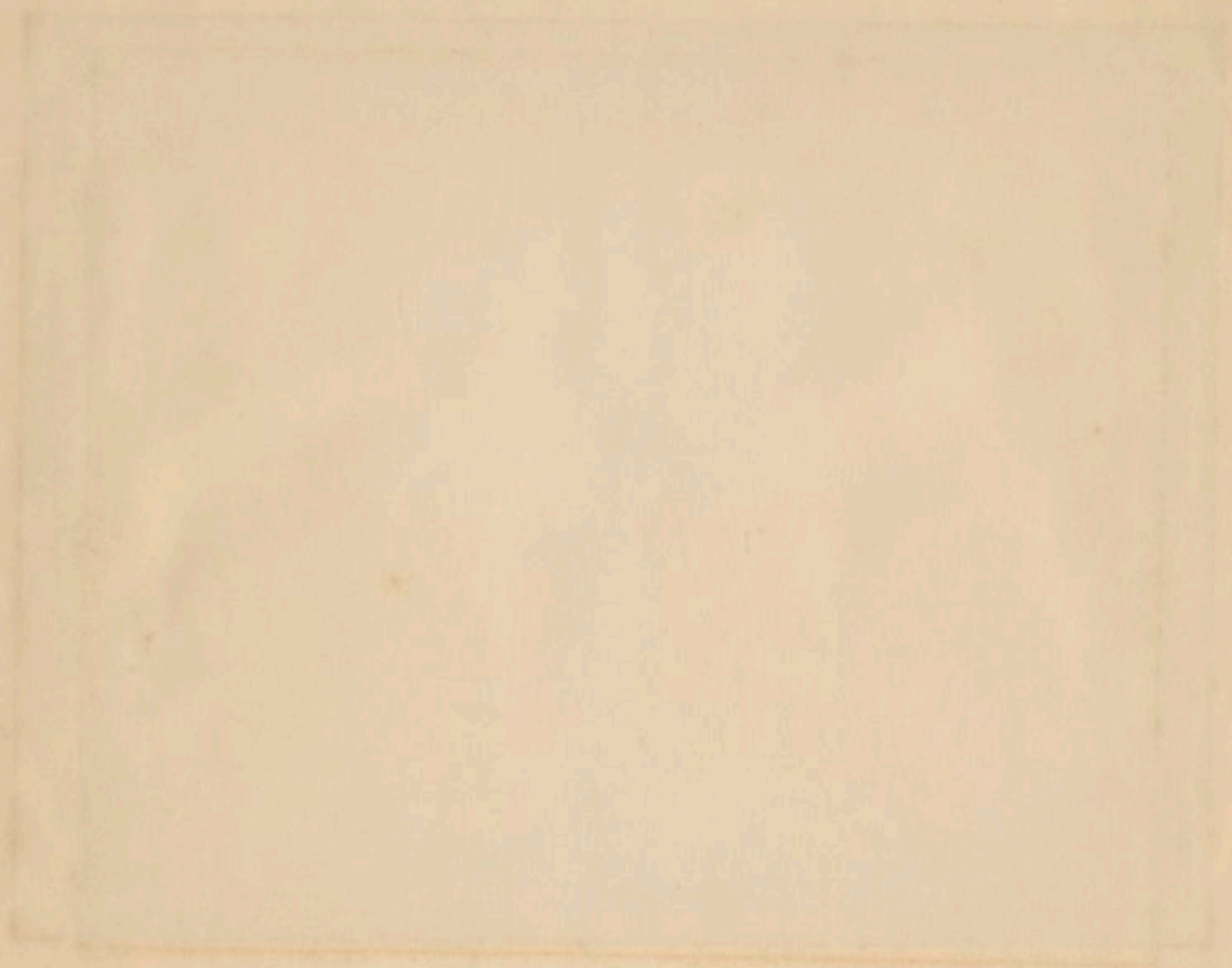


Parana - Brésil - Chemin de Fer du Parana à Curitiba
(Cliché de la Mission Brésilienne)



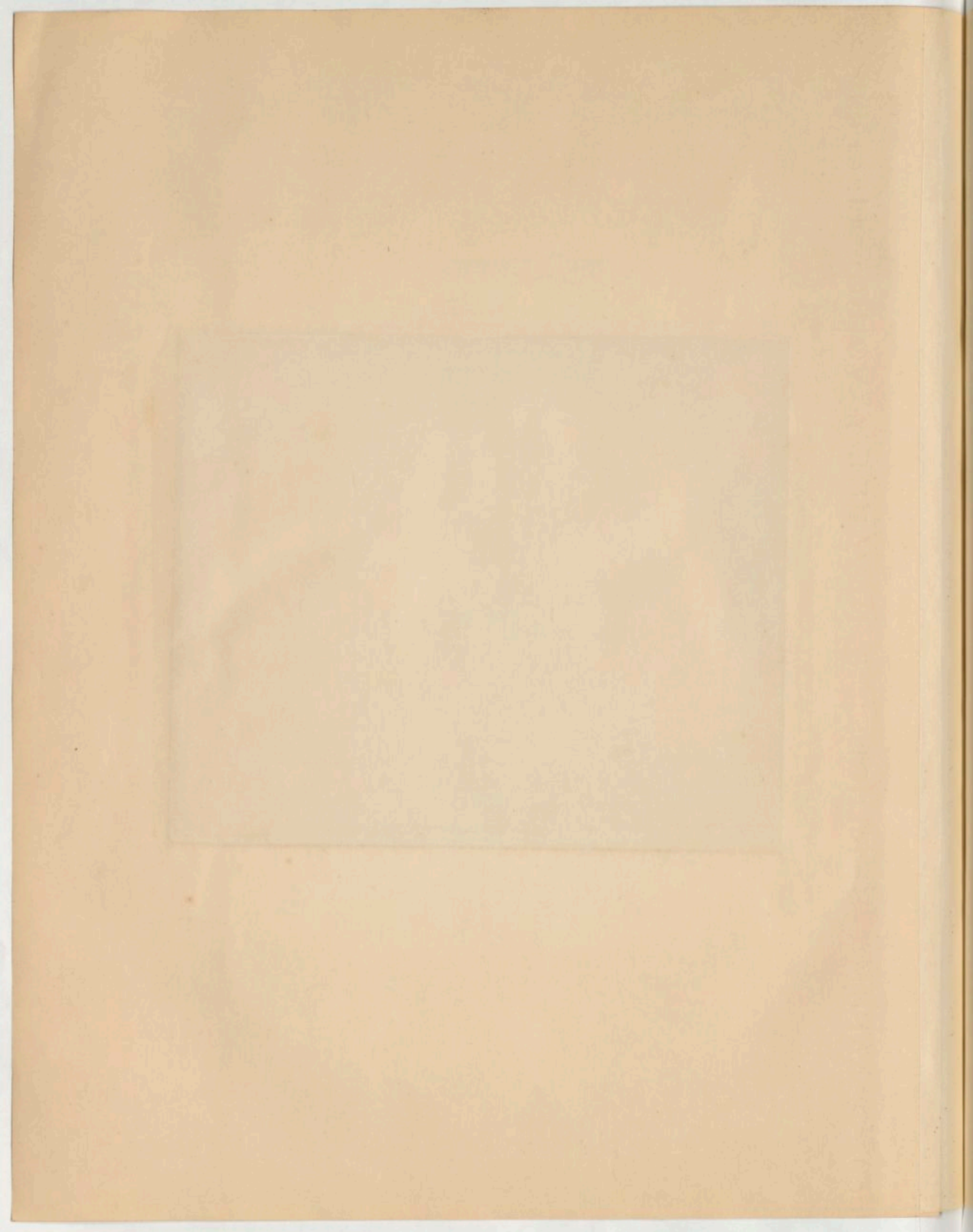


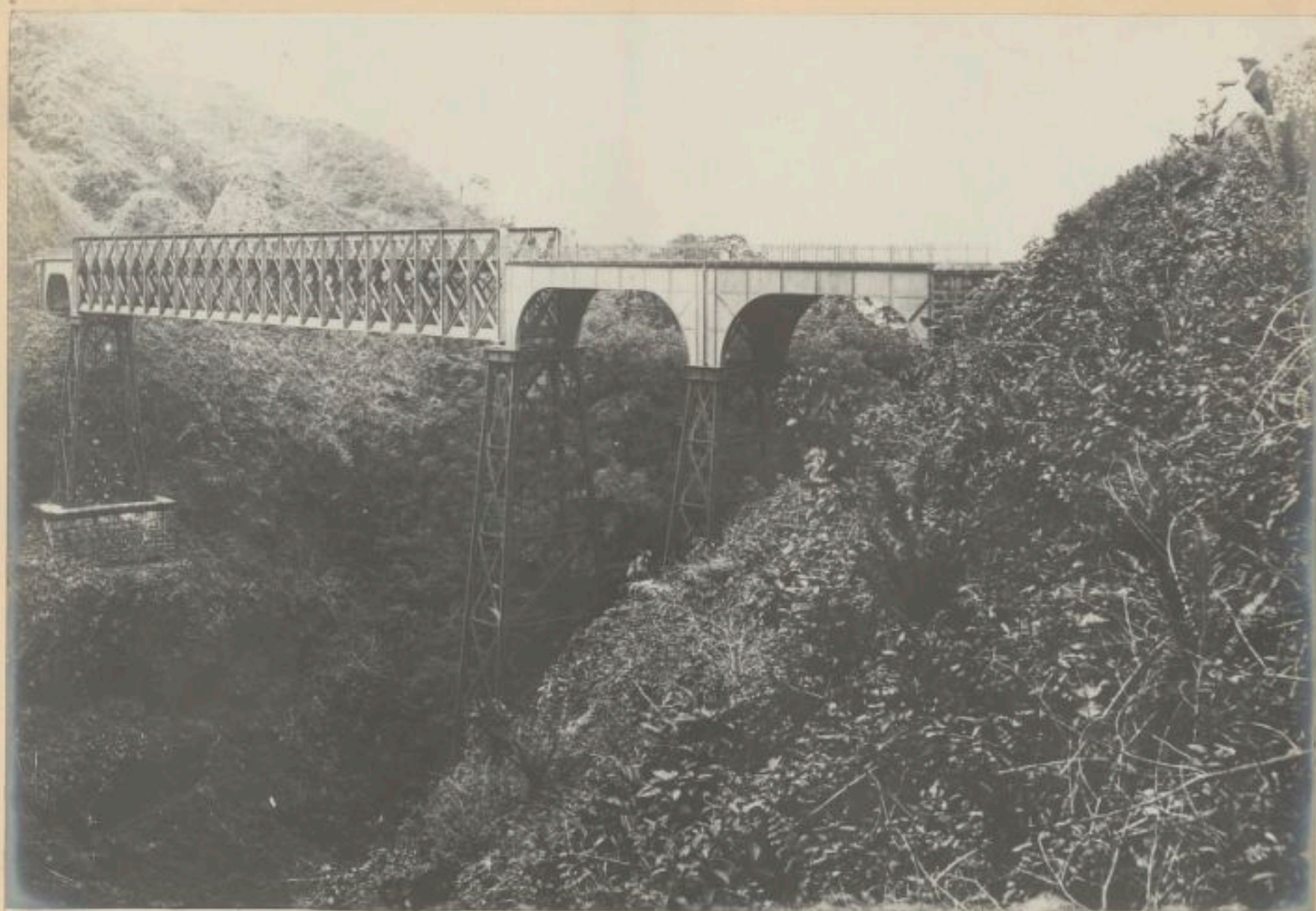
Etat du Paraná - Brésil - Curitiba (Capitale)
(Cliché de la Mission Brésilienne)



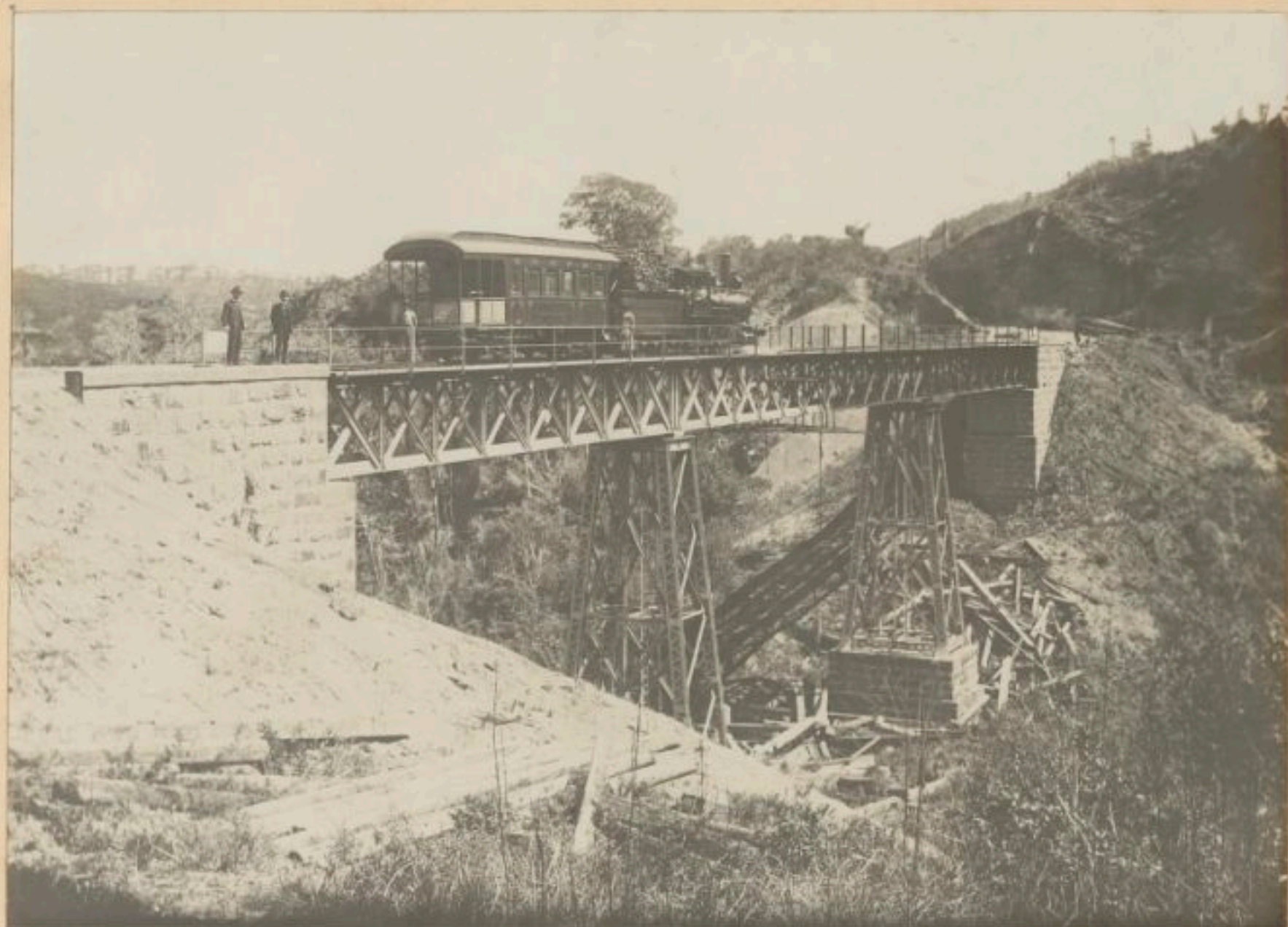


Embouchure de l'Iguassou dans le Fleuve Paraná - Brésil
 (Cliché de la Mission Brésilienne)





Parana - Brésil - Chemin de Fer de Paranaguá à Curitiba
(Cliché de la Mission Brésilienne)



Etat du Paraná - Brésil - Chemin de Fer
de S. Paulo à Rio Grande (Cliché de la Mission Brésilienne)

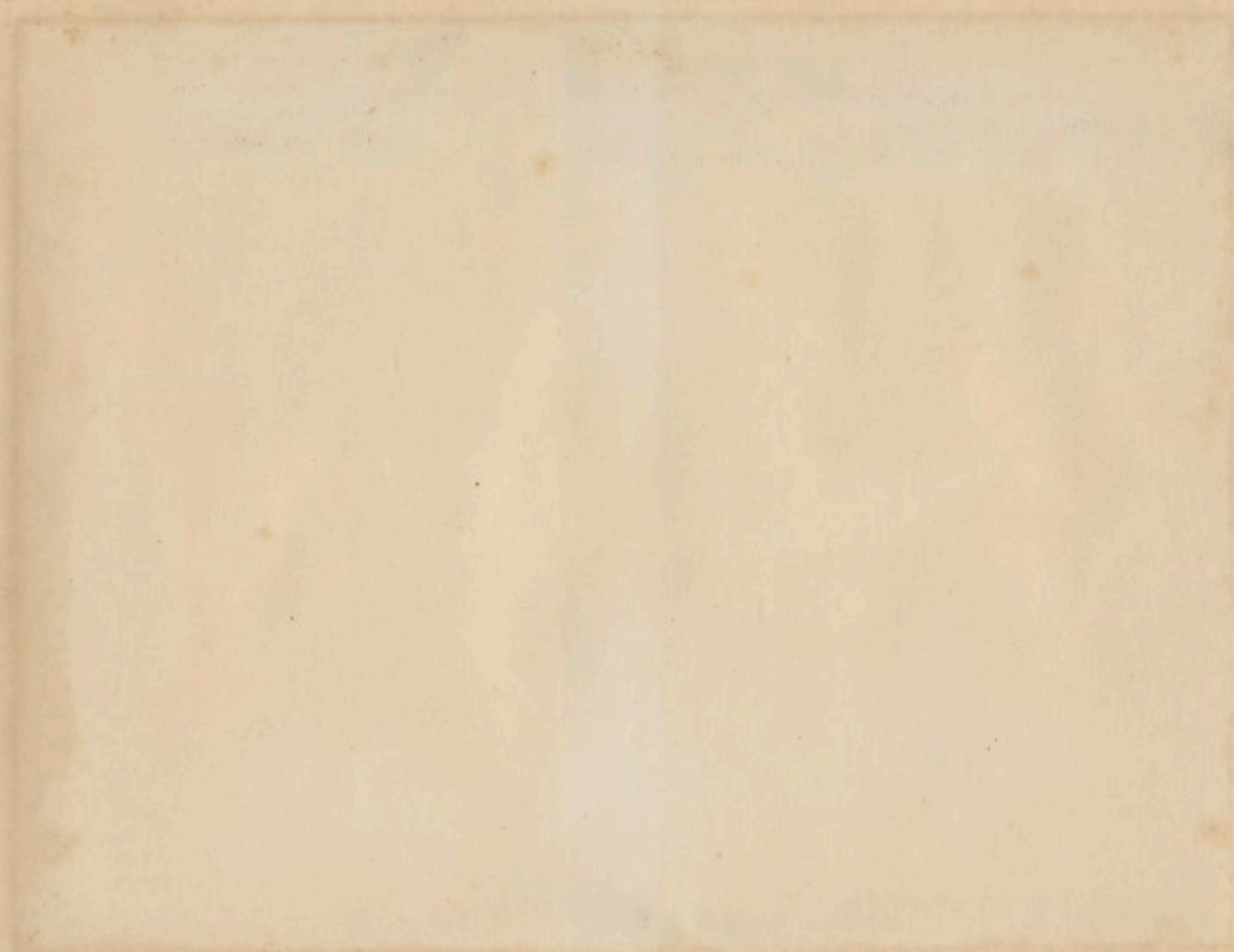


*Rio Grande do Sul Brésil - Flottage des bois
(Cliché de la Mission Brésilienne)*



P. do Diabo

Etat du Paraná - Brésil - Le Pico do Diabo
(Chef de la Mission Brésilienne)



La voie serpente sur le flanc de la montagne en lacets vertigineux.

La forêt... toujours la forêt, avec sa merveilleuse végétation. L'œil plonge avidement au fond des fourrés, où s'épanouissent d'admirables fougères, dont les frondes, divergeant en tous sens, forment d'immenses corbeilles verdoyantes. Des arbres chargés de fleurs bleues ou jaunes s'inclinent à la



PARANAGUÁ. — Un coin de forêt vierge.

rencontre les uns des autres, mélangeant leurs ramures; des lianes, cordages capricieux, semblent relier, comme en un bouquet, toutes ces fleurs merveilleuses.

Puis, ce sont des arceaux capricieux formés des tiges grêles des bambous entrelacés; des arbres énormes, chargés jusqu'à leur sommet de milliers d'épiphytes qui ont élu domicile dans les moindres anfractuosités et dont les fleurs multicolores varient à l'infini, groupées dans un désordre sauvage qui les rend plus belles encore, et d'autres... plus vieux..., dont les branches décharnées sont couvertes de longs filaments de lichens flottants, et dont les dernières gouttes de sève servent à nourrir les parasites qui n'ont pu trouver place ailleurs.

Dans cette nature vierge, la vie se confond avec la mort...

sans transition, sans arrêt, par une fatale course, et l'arbre qui naît... qui plus tard donne des fleurs... devra, pour se faire une place au soleil, marier ses rameaux chargés de sève et de vie, aux branches vermoulues et rongées par les vers des ancêtres qui l'auront précédé...

C'est surtout le long des fleuves que la végétation acquiert toute son intensité. Les arbres venant jusque dans l'eau,

projetent autour d'eux des branches énormes qui, en se rejoignant à celles de l'autre rive, forment une épaisse voûte sous laquelle s'épanouissent, dans une éternelle fraîcheur, d'admirables fleurs de nymphéas, aux corolles flottantes sur lesquelles les papillons voltigent capricieusement, gourmands de pollen, ivres de parfum.

Certains de ces cours d'eau roulent des diamants. Ces



PARANAGUÁ. — Dans la montagne.

gemmes précieuses viennent généralement se déposer dans des poches où on les rencontre plus ou moins empâtées dans une gangue ou conglomérat formé de cailloux agglutinés.

Je fais route avec un ingénieur très au courant de tous les travaux qui ont été exécutés dans cette région si tourmentée et il me raconte une foule d'anecdotes que, malheureusement, faute de place, je ne puis relater ici.

L'une d'elles, assez originale, mérite de faire exception. Nous passions devant une ferme où de maigres volailles cher-

chaient une hypothétique nourriture sur le sol aride. Comme je faisais quelques réflexions à ce sujet, il me fit observer que je ne pourrais me procurer le moindre de ces volatiles tel quel à moins de quarante francs, mais, que si je consentais à l'acheter vidé, je pourrais les avoir tous à dix sous pièce.

Il me donna l'explication de l'énigme. Dans ce pays diamantifère, il n'est pas rare que les volatiles rencontrent de petits diamants, qu'ils avalent, et c'est pour cela que les vendeurs se réservent d'explorer les entrailles. On cite, paraît-il, d'assez curieuses découvertes ayant cette origine.



PARANAGUÁ. — La gare.

Je ne parlerai pas de Paranaguá, où le train me déposa à midi. Je ne pourrais que vanter la beauté des sites.

Tout l'attrait de cette excursion réside dans le trajet en chemin de fer.

Aussi se contente-t-on, à moins d'affaires particulières, de déjeuner à la hâte dans un hôtel très confortable d'ailleurs, surtout très hospitalier et de reprendre immédiatement le train de deux heures, grâce auquel on est de retour à Curitiba à sept heures.

14 AOUT. — C'est avec un certain plaisir que je vais quitter Curitiba. Il pleut, il fait froid, je me suis enrhumé! Décidément, cette partie du Brésil manque de charme et j'aspire à remonter vers les régions ensoleillées.

6 heures du matin. — C'est sous une pluie battante que je quitte l'hôtel pour gagner la gare.

Des « fazendeiros » attendent le train, chaussés de grandes bottes et protégés par une sorte de châle frangé, espèce de vêtement en forme de chemise, ouvert de chaque côté, avec, en haut, un orifice pour passer la tête.

Ce sont généralement de solides gaillards et d'une belle prestance.

Ce voyage de retour me semble interminable. Aucune distraction sur la route, sinon de descendre aux stations pour



PARANAGUÁ. — Rua Paysandú.

assister au ravitaillement de la locomotive, qui fait du bois!

Nous repassons par Ponta Grossa et enfin, à dix heures du soir, après seize heures de seconage, le train s'arrête à Itararé, où l'on doit coucher, comme à l'aller, pour repartir à trois heures et demie du matin.

Il fait un temps épouvantable. La pluie tombe en cataclysmes. Je ne trouve à la gare aucun garçon d'hôtel pour me guider et la nuit est tellement noire que l'on ne voit même pas à ses pieds.

Connaissant le chemin à suivre ou plutôt, comme on va le voir, croyant le connaître, je me décide à me rendre tout seul à l'hôtel do Commercio pour y passer la nuit.

Il s'agit de gagner le pont qui traverse le torrent. Une fois là, je suis sauvé!

J'avais compté sans la pluie qui, tombée sans interruption depuis le matin, avait transformé le sol en un bournier sans nom. Le terrain est devenu tellement glissant qu'on piétine comme sur un glacier et que vingt fois, malgré mon bâton, je manque de tomber à la renverse.

Puis ce sont des trous remplis d'eau, des pierres contre lesquelles on bute, des fragments de rails qui barrent le chemin...

J'hésite presque à aller plus loin. Aucune lumière pour



PARANAGUÁ. — Station de Restinga Seca.

me guider et, à gauche, les bords du torrent à pic. La situation devient critique...

Enfin, après une demi-heure de tâtonnements pour faire deux cents mètres, je sentis sous mes pieds les planches du pont...

L'obscurité était complète, aussi compacte que dans une cave. La route s'étendait devant moi, montant en pente... Je crus apercevoir une faible lumière éloignée et je continuai, faisant des prodiges d'équilibre pour ne pas tomber.

Ayant marché un quart d'heure encore et à tâtons, pour ainsi dire, j'entendis des bruits de voix et je vis enfin, sur ma droite, une rue qui me sembla être celle où se trouvait mon hôtel.

Une maison légèrement éclairée apparaissait, en effet, à quelques pas. J'étais arrivé!

J'en avais à peine franchi le seuil que je reconnus mon erreur. J'étais tombé dans un bouge, où, groupés autour d'une table dont la nappe était maculée de vin, une vingtaine d'Italiens, terrassiers occupés aux travaux du chemin de fer, étaient en train de se griser en compagnie de femmes que je ne fis qu'entrevoir.

Un bolide tombant dans cette bande n'aurait pas causé plus d'étonnement que mon entrée intempestive. A onze heures du soir, un étranger arrivant dans semblable trou, ne s'était jamais vu à Itararé, de mémoire d'homme. Quel était le personnage qui ne craignait pas de s'aventurer tout seul dans ce coin perdu?

Un silence absolu avait succédé aux chants et aux cris des ivrognes... Chacun me regardait curieusement. Que faire?... J'étais évidemment égaré... Mais, au dehors, la pluie redoublait... je ne pouvais repartir dans la nuit noire et, après tout, comme c'était un hôtel et que je n'avais pas l'embarras du choix, je me décidai à faire contre fortune bon cœur.

Traversant la salle, je me dirigeai au fond où j'apercevais une sorte de comptoir occupé par le propriétaire de la maison et l'étonnement sembla augmenter quand on m'entendit demander une chambre avec un lit.

Se levant aussitôt, le patron me fit bon accueil et, m'engageant à le suivre, me conduisit un peu plus loin, vers une porte ouvrant sur une pièce où se dressaient deux lits.

Pour le coup, ma philosophie s'évanouit. Il y a des limites, on en conviendra, par le récit qui va suivre.

Le lit de gauche m'apparut occupé par un couple, qui ne semblait pas se disputer... On me saura gré de glisser rapidement... Celui de droite, par un Italien, gris comme un Polonais et qui était tombé en travers.

« Eh! Beppo, dit le patron, debout! »

L'ivrogne s'était levé et l'hôtelier, me montrant gracieusement la place encore libre, car le lit était pour deux personnes, fit mine de s'éloigner.

Les conversations avaient repris de plus belle dans la

grande salle. J'ignore quel en était le sujet, mais je crois bien qu'il devait s'agir de moi.

Bien qu'armé, je n'avais rien de bon à espérer en prolongeant mon séjour dans ce milieu interlope, et je résolus d'en sortir.

Frappant sur l'épaule du patron et le regardant bien en face, je lui dis ces simples mots : « Conduis-moi à l'Hôtel do Commercio ! » Il faut croire que je prononçai ces paroles avec une véritable autorité, car, ayant hésité un instant, il prit son chapeau et se dirigea vers la sortie.

Je respirai dehors plus librement... et, suivant mon guide, j'aperçus enfin l'Hôtel désiré qui était à cinq minutes plus loin, mais dans une autre rue.

Ce fut avec un réel plaisir que je lui glissai un bon pour-boire pour son déplacement.

Je racontai mon histoire et l'on ne se gêna pas pour me faire comprendre que j'avais eu de la chance de sortir indemne du guépier où j'étais tombé.

Il est probable que, lorsque le patron revint, ses hôtes durent lui reprocher la maladresse qu'il avait montrée en laissant partir ainsi, une proie qui leur semblait pour ainsi dire tombée du ciel. Ma vie n'eût pas été en danger, je le crois, mais il est plus que probable, comme on me le dit après, qu'on m'eût fait jouer ou même fait dévaliser sans cérémonie, par les dames aimables que j'avais entrevues et qu'on eût chargées de ce soin.

Tout étant relatif en ce monde, je trouvai ce soir-là l'hôtel do Commercio un séjour ravissant, heureux après tout de mon aventure, qui venait jeter une note pittoresque à travers mon voyage.

15 AOÛT. — *Lever à 3 heures du matin.* — Il s'agit de ne pas manquer le train de São Paulo et, comme à l'aller, d'être encore obligé de rester une journée en panne.

La pluie n'a pas cessé. Je réveille le fils du patron, exigeant cette fois qu'il me conduise avec une lanterne.

Il fait tellement noir que c'est à peine s'il peut trouver la route. Tout seul, jamais je n'aurais pu atteindre la gare. On

ne peut se rendre compte de la difficulté qu'on éprouve à marcher droit devant soi, sans dévier à droite ou à gauche. Même guidés par la lanterne, nous faillîmes tomber dans un des fossés latéraux.

Obligés de repasser devant le bouge où j'étais entré, j'entendis les mêmes voix et les mêmes chants qu'à l'arrivée. L'orgie continuait et battait son plein.

Nous croisons un homme qui en sort et qui emmène avec lui une des reines de l'endroit. Singulière vision dans la nuit noire, que ce couple qui barbote dans une boue gluante et cette silhouette de femme, portant un immense chapeau à plumes, et qui pousse de petits cris effarés, semblant peu empressée à suivre son cavalier.

Pour comble de malheur, à moitié chemin, le vent éteint la lanterne. Je réussis à grand-peine à la rallumer et, après des efforts inouïs pour ne pas glisser sur cette route détrempée et en pente rapide, nous atteignîmes enfin la gare, éclairée par une ou deux mauvaises lampes à pétrole.

Le service du chemin de fer laisse encore beaucoup à désirer. Pas de guichet pour la distribution des billets. Une simple balustrade sépare le public du bureau du chef de gare. On demande son ticket que l'on vous remet de la main à la main et l'obscurité est telle que l'on éprouve les plus grandes difficultés à tirer de son portefeuille les billets nécessaires au paiement. On est bousculé par les autres voyageurs et il est impossible de vérifier l'exactitude de la somme rendue.

J'en fis l'expérience. Arrivé dans le wagon, je m'aperçus qu'on m'avait retenu 10.000 reis en trop. Je rejoignis le distributeur qui, son service fini, s'en allait déjà avec la caisse; sur mes observations, assez peu courtoises, je l'avoue... il ne fit aucune objection et me restitua immédiatement la somme réclamée. Je n'insiste pas... mais, je me promis à l'avenir d'être plus méfiant.

4 heures. — Enfin, le train se met en marche et c'est avec joie que je vais quitter cette zone brésilienne dont je ne conserverai qu'un assez mauvais souvenir.

Il fait froid et l'air est saturé d'humidité.

Le compartiment de première classe que j'occupe est envahi par une population d'une propreté douteuse. Pour comble de malheur, une demi-douzaine d'enfants en bas âge circulent partout, les mains barbouillées de graisse, montent sur les banquettes et ne cessent de piailler.

Il rappelle les wagons de troisième classe des réseaux italiens, dans lesquels aucun voyageur convenable ne saurait pénétrer, sous peine d'en sortir couvert de vermine.

Il pleut toujours et on comprendra avec quel plaisir, quand le train s'arrêta le soir, à dix heures, à São Paulo, je pus enfin regagner mon hôtel, à moitié transi et d'assez maussade humeur.

Finalement, j'avais poussé dans le Sud une randonnée de 400 lieues dans l'espoir de rapporter une belle récolte minéralogique et je rentrais bredouille.

Mais l'excursion du Paranaguá est tellement prestigieuse, qu'à elle seule elle fait oublier tous les avatars de la route.

D'ailleurs, toutes mes critiques n'auront plus de raison d'être dans quelques mois, probablement; l'exploitation est encore dans sa période embryonnaire et mes successeurs riront bien alors de toutes les mésaventures rencontrées sur ma route.

Je demeurai encore quelques jours à São Paulo; mais, le mauvais temps persistant, je regagnai Rio, heureux de retrouver le soleil, la mer bleue, les quelques amis que j'avais laissés et surtout la bonne hospitalité de l'Hôtel Bellevue, où l'excellent M. Bozier m'attendait depuis plusieurs jours.

Les environs de Rio, outre qu'ils sont très pittoresques, sont excessivement intéressants à parcourir au point de vue de l'histoire naturelle et principalement de la botanique.

Le chemin de fer central, avec ses lignes suburbaines, donne toutes facilités pour exécuter de nombreuses excursions.

La flore se montre d'une richesse incomparable et, en quelques jours, il m'a été possible de récolter plusieurs centaines de plantes intéressantes, appartenant aux familles les

plus variées. Je n'entrerai pas ici dans des descriptions qui seraient fastidieuses pour le lecteur et qui m'entraîneraient bien au delà des limites que je me suis tracées.

Je consacrai les quelques jours qui me restaient à passer à Rio, à me documenter le plus possible sur l'État de Minas que j'allais parcourir et dont je vais tâcher de faire ressortir toute l'importance dans un des chapitres suivants.

Table des Matières.

Chapitre VI.

Pages

Principaux monuments de Rio - Musée national - Ses magnifiques collections - La météorite de Bendego - L'école polytechnique - Le Collège militaire - La Faculté de médecine - La Mormaie - La Bibliothèque nationale. —————

3

Chapitre VII.

Les tramways et les moyens de transport à Rio - Les faubourgs de Rio - Botafogo - Le Jardin botanique - M. de Barros et l'hospitalité brésilienne - Excursion au Corcovado - La flore tropicale - Un peu de rêverie dans les grands bois - Le papillon aux ailes d'azur et d'or - Visite à son Excellence le Ministre de l'Industrie - Comment on reçoit les étrangers au Brésil - Excursion à Niteroy - Excursion à la Tyuca - Chasse aux serpents - —————

6

Chapitre VIII.

Excursion à São Paulo - Les Chemins de fer - Les buffets sur la route - Généralités et détails géographiques - La ville de São Paulo - Ses monuments - —————
Santos et ses travaux d'art - La ville - Le port - Environs de Santos. —————

28

40

Chapitre IX.

Le café - Le caféier et sa culture - Procédés et opérations de culture - Le café comme boisson - Falsifications - Commerce

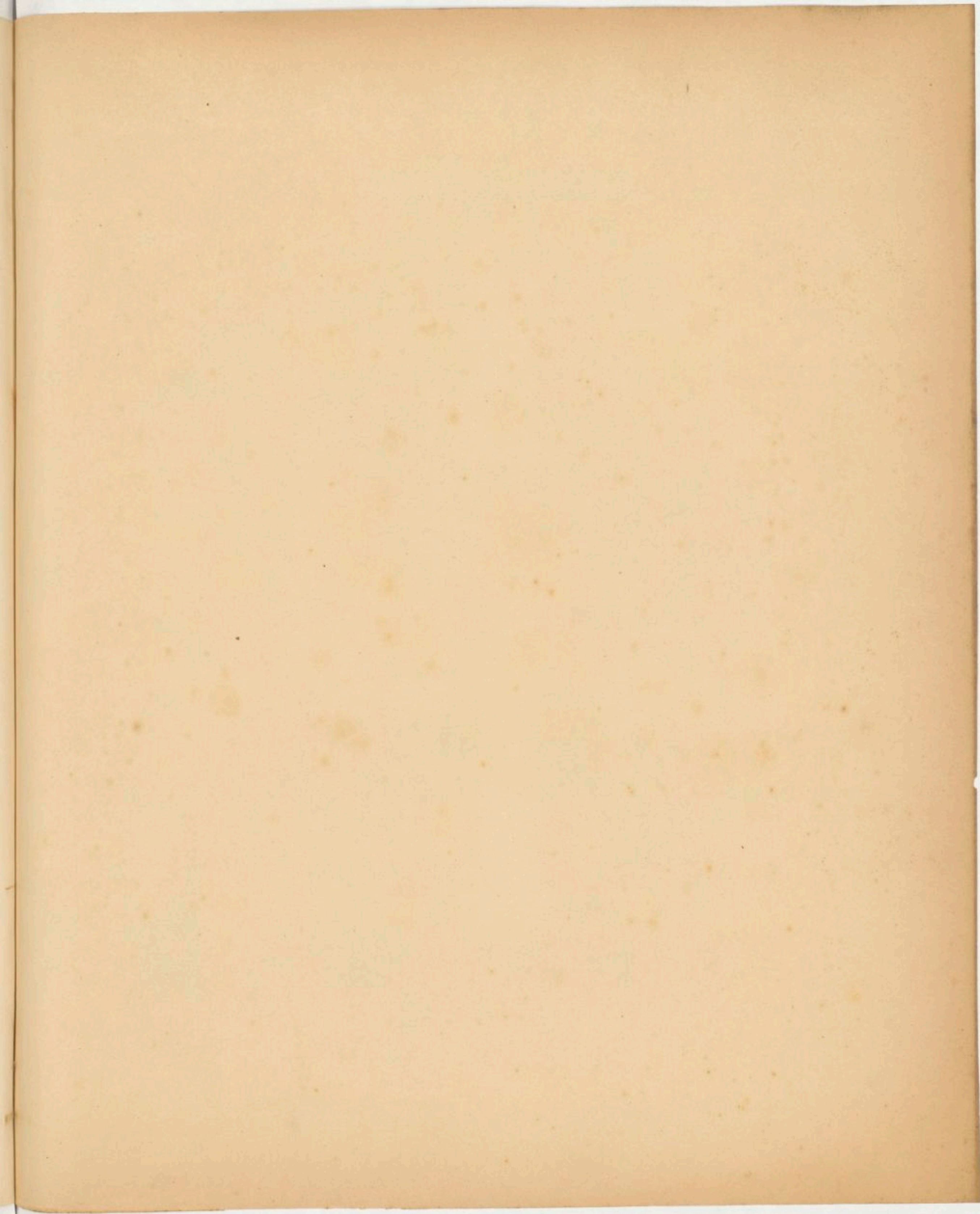
du café - Situation actuelle du commerce du café - Production mondiale du café - Exportation du café. _____ 41

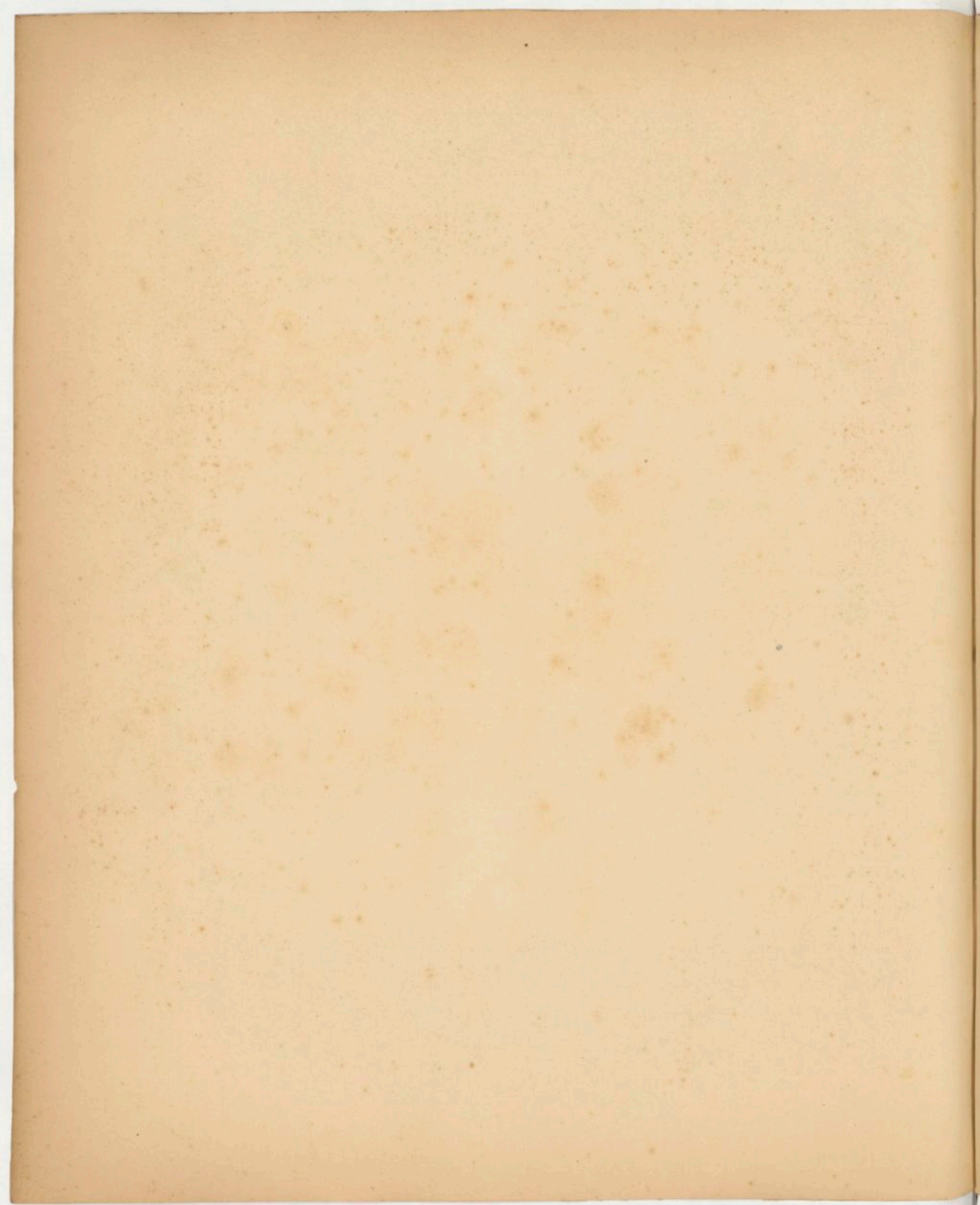
Chapitre X.

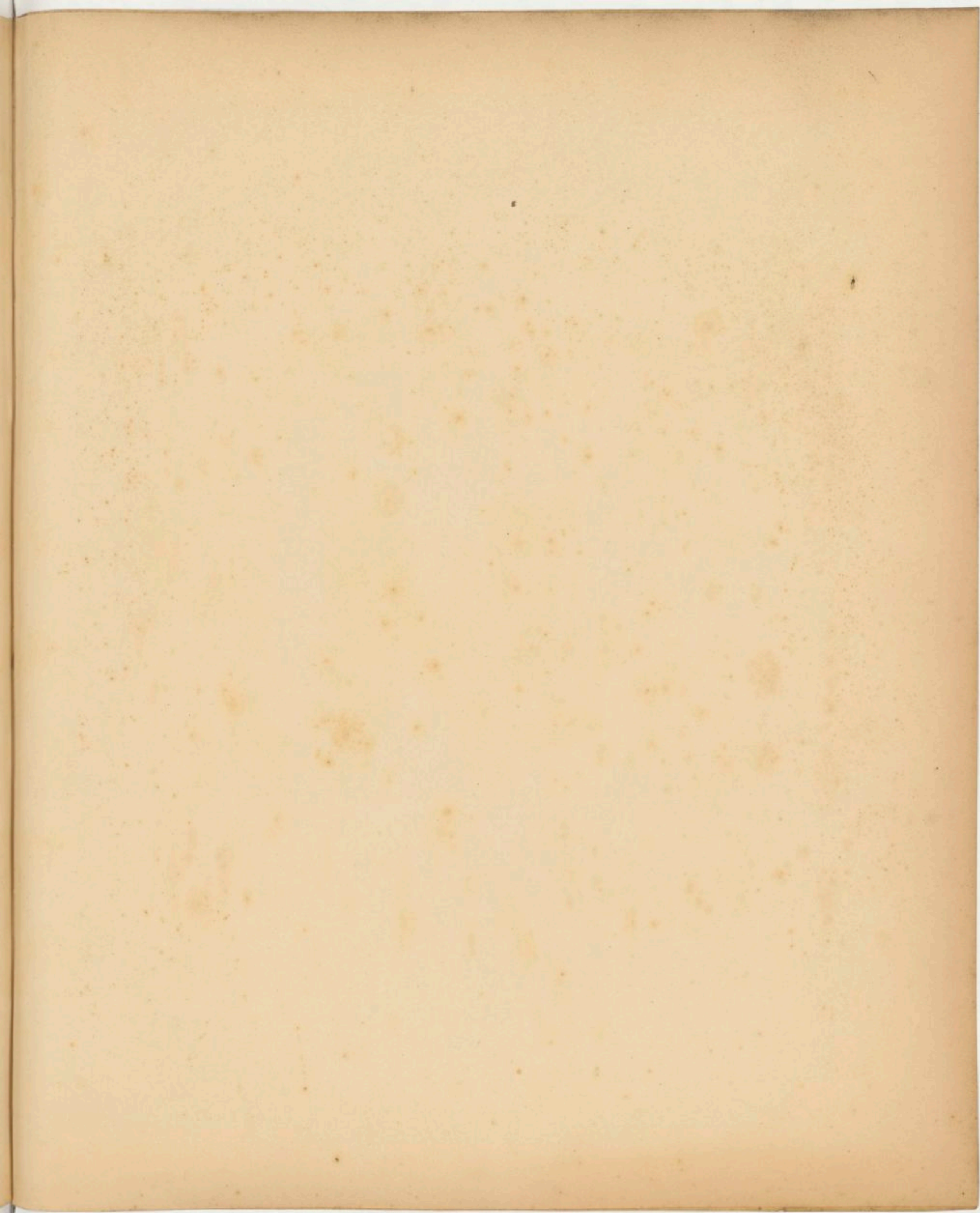
Départ pour Curitiba - Sorocabana - Pôrto - Morro - Alto - Les termites - Le déboisement - Un jour à Itararé - Les voitures - Les hôtels - La ville d'Itararé et ses curiosités - Herborisation - La cuisine brésilienne - Une promenade dans la nuit - Ponta Grossa - Curitiba - La ville - Excursion à Paranaguã. Les travaux d'art de la route - Les forêts vierges - Les poulets à 40 francs - Retour à São Paulo - Nouvel arrêt à Itararé - Mœurs locales - Une aventure - Retour à Rio. _____ 48

Table des Illustrations.

Métaboute de Remdego	3
Jardin Botanique	6 N ^o
Sylvestre, S ^{ra} Theresa (Phot.)	11
Concorado (Phot.)	12 à 15
Cajuca (Phot.)	20 à 24
Exposition (Phot.)	25 à 28
Rejonde (2 ^o)	29
Lorena (2 ^o)	29
São Paulo — (Phot.)	31 à 36
Santos — (Phot.)	39
Caféier	41
Exploitation du café	43 à 46
Itararé	49
2 ^o (Phot.)	50 à 52
Parana	53
Pirahy	56
Castro	57
Pins du Parana	58
Curityba (Phot.)	60
Paranaquã	62 à 69
Parana — Gravure d'art	70 à 77

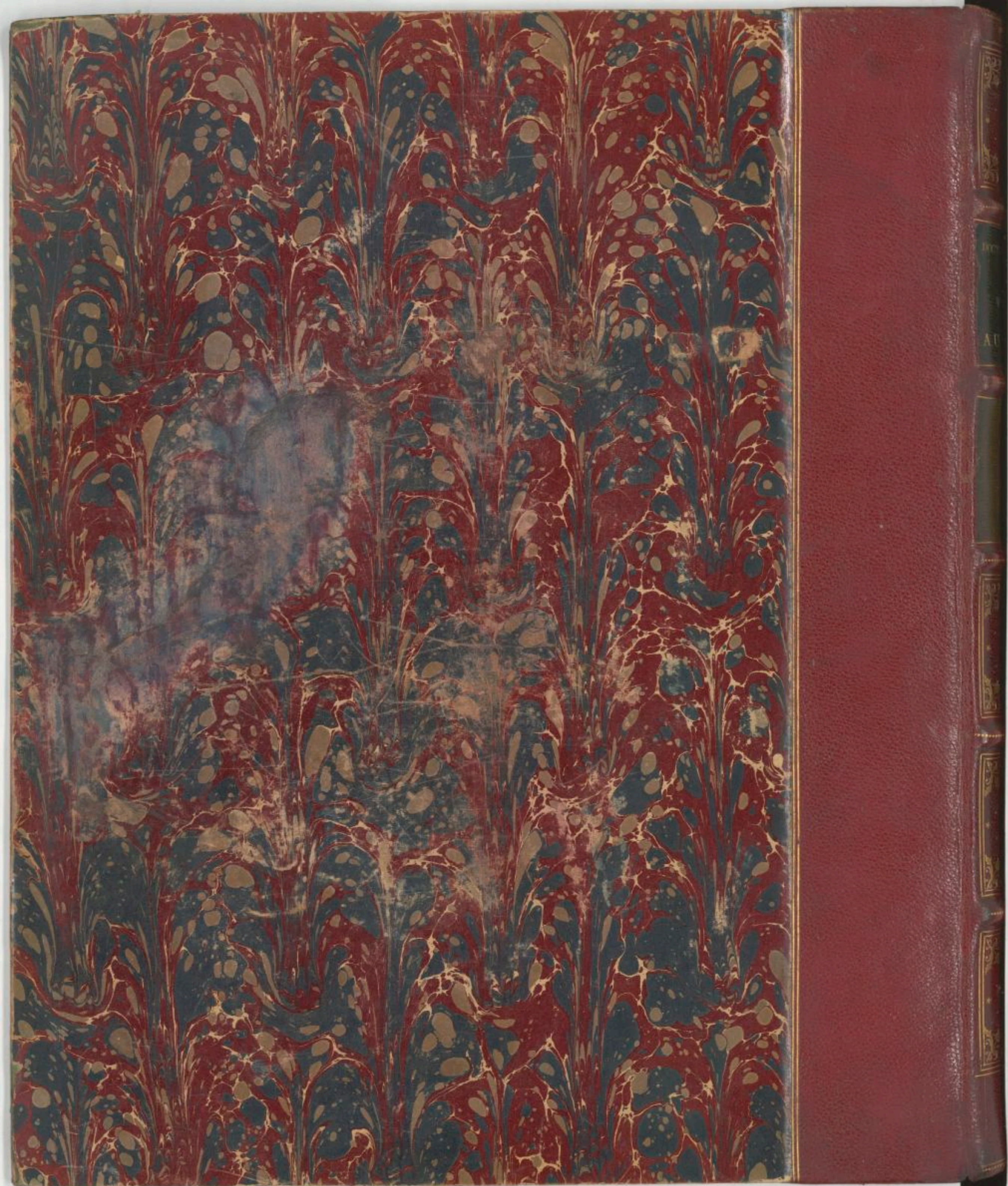














DOCTEUR LAFITEUX

VOYAGE
AU BRÉSIL

II



1909